

Juan Pablo Villalobos

Les temps perdus

roman traduit de l'espagnol (Mexique)
par Claude Bleton



ACTES SUD

Juan Pablo Villalobos

Les temps perdus

roman traduit de l'espagnol (Mexique)
par Claude Bleton



ACTES SUD

OceanofPDF.com

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Après une dure vie de labeur à vendre des tacos douteux dans le centre de Mexico, Teo coule une retraite pittoresque dans un vieil immeuble délabré qu'il partage avec une dizaine de congénères et une impressionnante légion de cafards. Indépendant et fantasque, il refuse obstinément d'intégrer le cercle de lecture du troisième âge initié par la sémillante Francesca, objet de tous ses fantasmes. Il n'a pourtant échappé à personne qu'il est probablement écrivain, puisqu'il passe son temps à noircir des carnets. Converti en ennemi public no 1, il détient, fort heureusement, une arme imparable : la *Théorie esthétique d'Adorno*, véritable bijou multi-usage, paradigme vital tout aussi efficace pour chasser les vendeurs importuns et exterminer les blattidés hostiles que pour river le clou à des vieillards décatis obnubilés par leurs ateliers de macramé, de modelage en mie de pain ou d'analyses de haute volée sur *La Recherche du temps perdu*.

Entre querelles de voisinage hilarantes et pulsions érotiques déjantées, l'auteur embrasse trois quarts de siècle de l'histoire du Mexique avec révolution et contre- révolution, crimes d'État, corruption, assassinats, disparition et marginalité.

Une irrévérence affirmée, instructive et salutaire.

JUAN PABLO VILLALOBOS

Juan Pablo Villalobos est né à Guadalajara, Mexique, en 1973 et vit à Barcelone. Ses premiers romans ont été traduits en quinze langues. La traduction anglaise de Dans le terrier du lapin blanc (Actes Sud, 2011) fut finaliste du First Book Award 2011 du journal The Guardian. Si nous vivions dans un endroit normal est paru en 2014.

DU MÊME AUTEUR

DANS LE TERRIER DU LAPIN BLANC, Actes Sud, 2011.

SI NOUS VIVIONS DANS UN ENDROIT NORMAL, Actes Sud, 2014.

Illustration de couverture : DR

“Lettres latino-américaines”

Titre original :

Te vendo un perro

© Juan Pablo Villalobos / Editorial Anagrama S.A., Barcelone, 2014

© ACTES SUD, 2016

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-06221-7

OceanofPDF.com

JUAN PABLO VILLALOBOS

Les Temps perdus

roman traduit de l'espagnol (Mexique)
par Claude Bleton

ACTES SUD

OceanofPDF.com

Pour Andreia.

OceanofPDF.com

*Sa robe rose me trouble. Elle
m'empêche de mourir.*

JUAN O'GORMAN

*Peut-être comprendrai-je dans l'autre
vie, dans celle-ci, je ne peux
qu'imaginer.*

DANIEL SADA

*Combien d'estomacs pourraient
aboyer si ressuscitaient les chiens que
tu leur avais fait manger.*

QUEVEDO

THÉORIE ESTHÉTIQUE

OceanofPDF.com

À cette époque, chaque matin en sortant de mon appartement, le 3-C, je tombais sur ma voisine de palier du 3-D, qui s'était fourré dans la tête que j'écrivais un roman. Elle s'appelait Francesca et moi, excusez du peu, je n'écrivais pas du tout un roman. Ce prénom, il fallait le prononcer *Franchesca* pour faire un peu banlieue. Après nous être salués d'un haussement de sourcils, nous nous immobilisions devant la porte de l'ascenseur, qui divisait l'immeuble en deux et montait et descendait comme la braguette d'un pantalon. À cause de ce genre de comparaisons, Francesca racontait à tous les locataires que je lui faisais du plat. Et aussi parce que je l'appelais Francesca, qui n'était pas son vrai prénom, c'était celui que je lui avais attribué dans mon prétendu roman.

Il y avait des jours où l'ascenseur mettait des heures à arriver, comme s'il ignorait que les usagers étaient des vieillards, ou comme s'il croyait que nous avions encore tout le temps devant nous et non derrière. Ou comme s'il le savait et s'en battait l'œil. Quand enfin les portes s'ouvraient, nous entrions tous les deux, on commençait de descendre et le rouge montait aux joues de Francesca, résultat d'un effet purement métaphorique. L'engin allait si lentement qu'il donnait l'impression d'être actionné par des mains espiègles qui ralentissaient exprès, pour accroître la chaleur et différer le moment de la consommation, la descente de la braguette. Les cafards, qui infestaient l'immeuble, profitaient du voyage et descendaient rendre visite aux collègues du hall d'entrée. J'utilisais mon temps libre dans l'ascenseur pour les écrabouiller. Dans les couloirs ou dans le hall, c'était plus facile

que chez moi, mais plus dangereux. Je devais les écraser fermement, mais sans exagérer, sinon l'ascenseur risquait de s'effondrer. Je demandais à Francesca de ne pas bouger. Une fois, je lui avais écrasé un orteil et elle m'avait obligé à lui payer le taxi pour aller chez le podologue.

Dans le hall l'attendaient ses lèche-bottes de la société littéraire. Les pauvres, elle les obligeait à lire roman sur roman. Ils y passaient des heures, du lundi au dimanche. Ils avaient acheté au marché des petites lampes à piles qui se fixaient à la couverture du livre, à côté d'une loupe. Fabriquée en Chine. Ils en prenaient soin avec une tendresse indécente, à croire que c'était l'invention la plus importante depuis la poudre ou le maoïsme. Je me faufilais entre les chaises, disposées en rond, comme dans une thérapie de réinsertion ou une secte satanique, et quand j'arrivais à la porte et pressentais l'imminence de la rue, avec ses nids-de-poule et sa puanteur de friture, je leur criais en guise d'au revoir :

— Quand vous aurez fini le bouquin, passez-le-moi ! J'ai un pied qui boite à ma table !

Et Francesca me répondait, invariablement :

— *Franchesca* est un nom de pute italienne ! Vieux dégoûtant !

Ils étaient dix, sans compter la cheftaine. De temps en temps, l'un d'eux mourait, ou était déclaré inapte à vivre sans assistance, et on l'envoyait à l'asile. Mais Francesca s'arrangeait toujours pour embobiner le nouveau locataire. Il y avait douze appartements dans l'immeuble, sur trois étages, quatre par niveau. Il n'y avait que des veufs et des célibataires, ou plus exactement des veuves et des vieilles filles, car les femmes étaient la majorité. L'immeuble se trouvait au 78 de la rue Basilia Franco, une rue comme des milliers d'autres à Mexico, je veux dire aussi défoncée et crasseuse que des milliers d'autres. Sa seule anomalie était justement ça, un ghetto pour le troisième âge : *l'immeuble des petits vieux*, comme l'appelaient les habitants du pâté de maisons, aussi croulant et déglingué

que ses occupants. Le numéro de l'immeuble correspondait à mon âge, à la différence près que la numérotation du pâté de maisons n'augmentait pas au fur et à mesure des années.

La preuve que cette société était en réalité une secte, c'était qu'ils pouvaient tenir le coup si longtemps sur ces chaises. Des chaises pliantes, en aluminium, de la marque de bière Modelo. Je suis en train de parler de fondamentalistes littéraires, de gens capables de convaincre le chef de la publicité de la brasserie de leur offrir des chaises, au titre de son programme d'encouragement à la culture. C'était particulièrement raffiné, mais la publicité subliminale fonctionnait : je sortais de l'immeuble et j'allais droit au bar, prendre la première bière de la journée.

Cette société littéraire n'était pas le seul fléau de l'immeuble. Hipólita, du 2-C, proposait des ateliers de modelage en mie de pain les mardis, jeudis et samedis. Un moniteur venait le lundi et le vendredi pour des cours d'aérobic dans le jardin d'Épicure, un parc voisin qui débordait de broussailles et d'arbustes, où il y avait moins d'oxygène que de dioxyde et de monoxyde de carbone, d'oxydes de nitrogène et de soufre. Francesca, qui avait été professeur de langue, donnait des leçons particulières d'anglais. En outre, il y avait du yoga, de l'informatique et du macramé. Le tout organisé par les locataires eux-mêmes, qui croyaient que la retraite était comme l'éducation préscolaire. Il fallait supporter tout cela en plus de l'état lamentable de l'immeuble, mais en compensation le montant du loyer était gelé depuis la nuit des temps.

Il y avait aussi des sorties aux musées et dans des lieux d'intérêt historique. Chaque fois qu'une affiche annonçant la visite d'une exposition était apposée dans le hall, je demandais :

— Quelqu'un sait combien coûte la bière dans ce bouge ?

Ce n'était pas une question au hasard, j'avais payé la bière jusqu'à cinquante pesos dans la cafétéria d'un musée. L'équivalent d'un mois de loyer ! Un luxe que je ne pouvais pas me permettre, je devais survivre avec mes économies, lesquelles, d'après mes calculs, tiendraient à ce rythme encore huit ans. Suffisamment, pensais-je, pour que la faucheuse me rende visite avant. À *ce rythme*, d'ailleurs, était une formule élégante pour désigner une *vie stoïque*, mais moi je disais une *vie pourrie* tout court. Je devais tenir le compte des verres que je prenais dans la journée pour ne pas dépasser le budget ! Et je m'y astreignais méthodiquement, l'ennui c'est que le soir j'en perdais le contrôle. Ainsi, les huit ans étaient sans doute mal calculés, et il n'en restait que sept ou six. Ou cinq. Et la somme des verres que je prenais chaque jour finissait par s'inverser pour devenir un compte à rebours, ce qui me rendait plutôt nerveux. Et plus j'étais nerveux, plus j'avais du mal à tenir le compte.

D'autres fois, pendant que l'ascenseur descendait, Francesca me donnait des conseils pour l'écriture du roman que, comme je l'ai dit, je n'écrivais pas. Descendre trois étages à cette vitesse suffisait pour parcourir deux siècles de théorie littéraire. Elle disait que mes personnages manquaient de profondeur, comme si c'étaient des trous. Et que mon style avait besoin de texture, comme si j'achetais du tissu pour les rideaux. Elle parlait avec une clarté étonnante, articulant chaque syllabe de façon si rigoureuse que les idées qu'elle exprimait, si extravagantes fussent-elles, avaient l'épaisseur de l'évidence. On aurait dit qu'elle atteignait la vérité absolue grâce à sa prononciation et, par-dessus le marché, qu'elle recourait à des techniques d'hypnose. Et ça fonctionnait ! Ainsi était-elle devenue la dictatrice de la société, la présidente de l'assemblée de l'immeuble, l'autorité suprême en matière de cancans et de calomnies. Je renonçais à l'écouter et fermais les yeux pour me concentrer sur la descente de ma braguette. Enfin l'ascenseur

rebondissait en arrivant dans le hall et Francesca enfilait une dernière phrase qui s'effilochait à mon oreille, parce que j'avais perdu le fil de sa péroration :

— Vous allez être comme les Mayas, qui cherchent, cherchent et ne trouvent jamais.

Et moi de répondre :

— Celui qui ne cherche pas ne trouve pas.

C'était une phrase de Schönberg qui me rappelait ma mère, il y avait soixante-dix ans de cela, quand j'  garais une chaussette. Ma mère est morte en 1985, dans le tremblement de terre. Le chien l'avait devancée de plus de quarante ans et, écervelé comme il l'était, il n'avait même pas remarqué que la Seconde Guerre mondiale était finie : il avait avalé des bas en nylon, très longs, aussi longs que les jambes de la secrétaire de mon père.

J'étais venu vivre dans l'immeuble un soir d'été, un an et demi auparavant, avec une valise pleine de vêtements, deux cartons d'affaires, un tableau et un chevalet. Mes meubles et quelques appareils, les déménageurs les apportèrent le lendemain. En traversant le hall, je contournai l'espace occupé par la société littéraire en répétant :

— Ne vous dérangez pas, ne vous dérangez pas.

Bien entendu, personne ne se dérangeait, tout le monde feignait d'être plongé dans sa lecture, mais en réalité, on me regardait par en dessous. Quand enfin j'atteignis l'ascenseur, j'entendis la rumeur qui prenait naissance dans la bouche de Francesca et se propageait de bouche à oreille comme un téléphone arabe :

— C'est un artiste !

— C'est un lampiste !

— C'est un harpiste !

— C'est un naziste !

Je pris l'ascenseur avec tout ce que je pus y mettre et, dix minutes plus tard, en redescendant dans le hall pour prendre le reste, tel un Sisyphe super-lent, je découvris que les sociétaires avaient organisé un cocktail de bienvenue avec du champagne de Zacatecas et des biscuits tartinés de miettes de thon à la mayonnaise.

— Bienvenu ! cria Hipólita en me tendant un pulvérisateur de DDT, ce n'est pas grand-chose, mais vous en aurez besoin.

— Excusez-nous, dit Francesca, nous ne savions pas que vous étiez un artiste ! Sinon, nous aurions mis le champagne à refroidir.

Je saisis le gobelet en plastique qu'on m'offrait, plein à ras bord de champagne chaud, et levai le bras pour trinquer, quand Francesca s'exclama :

— À l'art !

Mon bras était resté tendu à l'horizontale, ce qui donnait l'impression qu'au lieu de trinquer je voulais leur rendre le verre, ce qui d'ailleurs était mon intention. Alors, ils me demandèrent de prendre la parole et de prononcer quelques mots au nom de l'art, et voici ce que je dis, en regardant d'un air inconsolable l'éruption furieuse de bulles dans le gobelet jetable :

— J'aurais préféré une bière.

Francesca sortit un billet froissé de vingt pesos de son porte-monnaie et ordonna à l'un des sociétaires :

— Va chercher une bière pour l'artiste, à la boutique du coin.

Complètement ahuri, je parvenais à entendre le troupeau de questions qui avançaient vers moi pour mettre en pièces mon anonymat :

— Eh, quel âge vous avez ?

— Vous êtes veuf ?

— C'est votre nez ?

— Où habitiez-vous avant ?

— Vous êtes célibataire ?

— Vous ne vous coiffez jamais ?

Je souriais, immobile, le verre de champagne intact dans la main droite, le pulvérisateur de DDT dans la gauche. Enfin, le silence revint pour me laisser la parole.

— Alors ? dit Francesca.

— J'ai l'impression qu'il y a un malentendu, répondis-je sottement, avant que le sociétaire chargé de la bière ait quitté l'immeuble, je ne suis pas un artiste.

— Je vous l'avais bien dit ! C'est un lampiste, cria Hipólita, triomphante, et je découvris que sa bouche était surmontée d'un duvet obscur.

— En réalité, je suis retraité, poursuivis-je.

— Un artiste retraité ! jubila Francesca. Ne vous excusez pas, ici nous sommes tous à la retraite. Tous sauf ceux qui n'ont jamais rien fait.

— Moi, j'ai pris ma retraite de la famille, intervint Hipólita.

— Non, non, non, je n'étais pas un artiste, assurai-je avec une vigueur que même moi je trouvais suspecte.

Un sociétaire qui s'approchait pour m'offrir une assiette remplie de biscuits fit demi-tour et la déposa sur une chaise.

— Je vais chercher la bière, oui ou non ? demanda l'autre à la porte.

— Attends, lui ordonna Francesca, qui me demanda : Et le chevalet ? Et le tableau ?

— Ils étaient à mon père, il aimait peindre. Moi aussi j'aimais peindre, mais c'était il y a bien longtemps.

— Il ne manquait plus que ça, un artiste raté ! s'exclama Francesca. Et avec pedigree ! Et vous faisiez quoi ?

— J'étais taquero.

— Taquero !?

— Oui, je vendais des tacos à la Candelaria de los Patos.

Les sociétaires entreprirent de réintroduire le champagne dans la bouteille, mais comme leurs mains tremblaient, la moitié du liquide coulait à côté. Francesca se tourna vers le sociétaire qui attendait le dénouement à l'entrée de l'immeuble et ordonna :

— Rends-moi les vingt pesos.

Je sentis le poids du verre de champagne dans ma main droite disparaître, tandis que ma gauche était délestée par Hipólita du pulvérisateur de DDT, je vis le sociétaire remettre le billet froissé à Francesca et la société littéraire au grand complet paracheva le cocktail en se partageant les biscuits et en renfonçant le bouchon dans la bouteille, avant de reprendre sa lecture. Puis Francesca me toisa de la tête aux pieds et inversement, mémorisant ma silhouette délabrée, et énonça :

— Imposteur !

Moi aussi, je la regardai posément, balayant ses formes du regard : un manche à balai svelte et élancé. Elle avait dénoué ses cheveux et un peu déboutonné le décolleté de sa robe pendant que je montais à mon appartement, et je sentis la secousse insolite dans l'entrejambe. Ayant compris son mode de fonctionnement, je lui lançai le premier des cris qui deviendraient, à compter de ce jour-là, le mot de passe de notre routine :

— Je vous prie de m'excuser d'avoir été taquero, *madame* !

OceanofPDF.com

Ma mère avait exigé une autopsie du chien, et papa essayait vainement de s'y opposer :

— À quoi bon savoir de quoi est mort le chien ?

— Nous devons découvrir ce qui s'est passé, répondait maman. Il y a une explication à tout.

Le toutou avait essayé de vomir la veille au soir, mais en vain. Maman avait compté les chaussettes : elles étaient toutes là, au grand complet. C'est là que le soupçon lui vint, car mon père sortait le chien tous les jours après le dîner. Elle paya le boucher pour ouvrir le ventre au chien. On porta le cadavre dans la petite cour où on suspendait le linge, derrière la maison, que ma mère avait jonchée de papier journal. Pendant les préparatifs, mon père harcelait ma mère en lui répétant :

— Est-ce bien nécessaire ? Vraiment nécessaire ? Pauvre bête, c'est insupportable.

Je le rassurais :

— Ne t'inquiète pas, papa, il ne sent plus rien.

À l'époque, j'allais sur mes huit ans. Les préparatifs avançaient, et mon père promettait de peindre un portrait du chien qu'on accrocherait dans le salon, pour que maman ne l'oublie jamais, si on annulait l'opération.

— Un portrait figuratif, spécifiait papa, rien d'avant-gardiste.

Ma mère ne daigna même pas répondre à une telle proposition.

Il y avait un conflit latent, autrement dit éternel, à propos d'un portrait cubiste de maman que mon père avait peint quand ils étaient jeunes mariés, et qu'il lui avait donné en guise de cadeau de noces. Elle détestait ce portrait parce que, disait-elle selon l'humeur du moment, elle avait l'air d'un clown, d'un monstre ou d'une grosse mémère difforme.

— Est-ce vraiment nécessaire ? ne cessait de répéter mon père.

— Je ne veux pas que ça se reproduise, et pour ça, nous devons savoir ce qui s'est passé, lui expliquait maman.

Même un enfant de huit ans était capable d'arriver à cette conclusion, car le chien ne pouvait pas mourir une deuxième fois. Ma sœur, qui avait un an de plus que moi, mais qui mûrissait à la vitesse des papayes, me prit à part pour me dire :

— Regarde la tête de papa, on dirait que c'est à lui qu'on va ouvrir les tripes.

Mon père avait la couleur des draps de mon lit, qui même sales étaient plutôt blafards, grâce aux litres de chlore que maman utilisait. Le boucher demanda si mon père allait s'évanouir, si le sang l'impressionnait. C'était un soir d'été très chaud et il valait mieux se dépêcher, avant que le chien se mette à puer. Ma mère répondit, de façon cérémonieuse et avec le sang-froid qui la caractérisait quand il s'agissait de trancher les disputes familiales :

— Vous pouvez commencer.

Le boucher fit une entaille, du museau jusqu'au bas-ventre. Le sang coula sur une photo du président Ávila Camacho, les mains en l'air, comme si on l'agressait, alors qu'en réalité il devait être ovationné. Maman se pencha pour scruter les entrailles du chien, telle une devineresse étrusque lisant l'avenir, et elle le lut, littéralement, car l'avenir est toujours une conséquence fatidique du passé : un bas nylon, éternel, était entortillé dans les intestins du chien. C'était comme la phrase de Schönberg, mais à

l'envers, ce qui donnait la même signification : ma mère avait trouvé son explication. Papa se défendit en disant que le chien avait fureté du côté du parc de la Alameda. La maison de mes parents était dans un lotissement du centre.

— Vieux chien ne se trompe pas d'os, dit maman.

J'éclatai de rire et mon père me flanqua une gifle. Ma sœur éclata de rire et ma mère lui pinça le bras. On fondit en larmes tous les deux. À l'heure du dîner, papa n'en pouvait plus : n'ayant pas de prétexte pour sortir, il s'en alla tout simplement et ne revint plus jamais à la maison. Le boucher emporta le cadavre et promit de lui donner une sépulture. Ma sœur le suivit et me raconta qu'il l'avait vu négocier avec le taquero du coin. Elle me dit aussi de n'en rien dire à maman, car elle avait beaucoup d'affection pour le chien. C'était à cela qu'elle consacrait sa vie, à se prendre d'affection pour les chiens.

Le lendemain, maman ne put préparer le repas, tant elle avait de chagrin. Pour le dissimuler, elle nous emmena au stand de tacos. Elle dit que c'était le début d'une vie nouvelle. Ma sœur dit qu'en ce cas, elle préférait du *pozole*. Moi, des *enchiladas*. Mais il était impossible de la faire changer d'avis, les tacos étaient moins chers. Quand le taquero nous vit arriver à sa carriole, il secoua la tête comme si nous étions des pervers. Mais ce n'était pas si bizarre que ça. Il y avait bien des gens qui se prenaient d'affection pour leurs poules, ce qui ne les empêchait pas de les manger en sauce, et pour comble le jour de leur anniversaire !

J'avais échafaudé plusieurs théories sur l'origine de mon roman. Des théories, veux-je dire, sur ce qui avait amené Francesca à se mettre dans la tête que j'écrivais un roman. Le plus logique aurait été de l'attribuer à l'épaisseur dérisoire des murs de l'immeuble, presque imaginaires, ce qui faisait de l'espionnage une activité récréative d'une popularité sans égale ; mais il fallait aussi avoir une vocation de fabulateur et nourrir des intentions cachées : sinon, à quoi bon répéter que j'écrivais un roman, puisque je n'en écrivais aucun ?

J'avais des cahiers sur lesquels je dessinais, d'accord, surtout la nuit, en laissant glisser dans ma gorge un petit dernier, qui parfois s'avérait être l'avant-dernier. Ou l'antépénultième. Je dessinais et écrivais, jusqu'à ce que le crayon me tombe des mains et que moi je tombe de sommeil dans les draps. Mais de là à écrire un roman, il y avait du chemin, un abîme qui ne pourrait être franchi qu'avec beaucoup de bonne volonté et de naïveté. D'où Francesca avait-elle sorti que mes notes étaient un roman ?

Ce qui m'intriguait vraiment, c'était de quelle façon Francesca avait accès au contenu de mon cahier, car elle le connaissait en détail, c'était impressionnant, et elle le racontait à la société littéraire comme si c'était le nouveau chapitre d'un feuilleton. Je profitais du cahier pour lui envoyer des messages et, sous le dessin d'un chien qui montait une chienne, j'écrivis de mon écriture tremblante de patte d'araignée pataude : *Francesca, je t'attends demain dans mon appartement, à neuf heures du soir. Je prendrai ma pilule à huit heures et demie, nous aurons tout le temps pour les*

préambules et pour boire une ou deux bières. Dis-moi si tu veux quelque chose de plus fort. Tequila ? Mezcal ? Tu préfères un whisky ? J'en ai un de Tlalnepantla, excellent. Habille-toi bien, une minijupe en cuir, ou cette robe rouge que tu avais quand on nous a emmenés visiter le patio du Colegio de San Ildefonso. Le lendemain, la société au grand complet m'attendait dans le hall, sur le pied de guerre. Ils me jetaient à la figure les tomates pourries de la marchande de primeurs d'à côté, en hurlant :

— Ce n'est pas comme ça qu'on écrit un roman !

— Vieux cochon !

— Ça n'a rien à voir avec un roman !

Et moi de répondre :

— Je vous l'avais bien dit !

Un autre jour, juste pour les rendre fous, je recopiai sur le cahier des paragraphes entiers de la *Théorie esthétique* d'Adorno : *L'exigence de complète responsabilité des œuvres d'art accroît le poids de leur faute ; c'est pourquoi il faut la mettre en contrepoint avec l'exigence antithétique de l'irresponsabilité. Celle-ci fait penser à l'élément ludique sans lequel ni l'art ni la théorie ne peuvent être conçus. Un ton solennel condamnerait autant les œuvres au ridicule qu'une allure de puissance et de majesté. L'abandon sans réserves de la dignité peut devenir, dans l'œuvre d'art, l'instrument de sa *force*¹.* Mobilisation générale : ils achetèrent un kilo de tomates par tête.

J'avais pris la mauvaise habitude de vouloir résoudre tous mes conflits en récitant des passages de la *Théorie esthétique*. Je m'étais déjà débarrassé de plus d'un agent de télémarketing, de plusieurs vendeurs ambulants, de dizaines de représentants d'assurances et même d'un type qui avait voulu me vendre un tombeau à six places. J'en avais trouvé un exemplaire dans la bibliothèque ouverte par la fondation d'une banque, à quelques centaines de mètres de l'immeuble. J'enveloppai le livre et le fourrai dans mon pantalon,

sous la chemise, et pris la tête d'une dialyse péritonéale. Un voleur qui vole un voleur. Sur la première page, toute blanche, il y avait un tampon de la faculté de philosophie de l'[UNAM](#)². Voleur qui vole un voleur qui vole un voleur. À la page 37, je trouvais, sans l'avoir cherchée, la phrase de Schönberg que me rappelait ma mère : celui qui ne cherche pas ne trouve pas. La *Théorie esthétique* était coincée entre les Mémoires de Salvador Novo et ceux de Fray Servando, au rayon Histoire. Cela n'aurait pas plu à Schönberg, ni à Adorno, ni à maman : celui qui ne cherche pas trouve quand même.

1. Extrait de *Théorie esthétique*, de T. W. Adorno sont tirés de la traduction de Marc Jimenez © Klincksieck, Paris, 2011.

2. Université nationale autonome de Mexico.

Le troisième jour, quand la cohabitation eut tempéré sa déception, Francesca frappa à ma porte. Bien qu'il fût une chaleur extrême, le décolleté de sa robe éveilla en moi des espoirs insolites : comme s'il était possible de gagner la bataille de Puebla sans aller à Puebla. Elle avait détaché ses cheveux et à son cou pendait un fin collier doré auquel pendait, à son tour, une bague non moins fine, sans doute de fiançailles.

— Je peux entrer ?

Je m'écartai pour la laisser passer et, mu par un automatisme poli, je lui dis de faire comme chez elle. Je pensai que je devrais aller à la pharmacie. Je notai mentalement : *aller à la pharmacie*.

— Une bière ? proposai-je.

— Je préférerais autre chose. Un anis. Ou une liqueur d'amandes.

— Je n'ai que de la bière. Et de l'eau.

— Alors, de l'eau.

— Prenez place, je vous prie.

J'allai remplir un verre d'eau pendant qu'elle s'installait dans le fauteuil, mon seul fauteuil, que j'avais placé devant la télévision. Je la vis du coin de l'œil inspecter minutieusement mon appartement, s'arrêter sur le tableau accroché au mur d'en face, et sur l'étagère à côté de l'entrée, où s'empilaient mes cahiers et quelques livres, mais aucun roman. Il n'y avait pas grand-chose d'autre à voir : la modeste table de la salle à manger, deux cartons que je n'avais toujours pas ouverts, et, bien sûr, les cafards.

Après lui avoir donné son verre d'eau, je restai planté devant elle, appuyé contre la table, la regardant avaler une gorgée microscopique, parce que je ne savais pas où m'asseoir. À vrai dire, toute perfidie mise à part, le seul endroit où nous aurions pu être à l'aise tous les deux, c'était le lit. Je croisai les bras pour lui signifier que j'attendais. Elle tarda encore quelques secondes avant de prendre la parole, comme si elle avait d'abord besoin de s'assurer, dans sa tête, de la construction correcte de la phrase qu'elle était sur le point de prononcer. Elle ouvrit enfin la bouche, et voici ce qu'elle dit :

— Je viens vous inviter en bonne et due forme à faire partie de la société littéraire.

La mélodie rebondit dans l'instant qui suivit, pendant que Francesca prenait une nouvelle petite gorgée d'eau : *Je viens vous in-vi-ter en bon-ne et due for-me à fai-re par-tie de la so-cié-té lit-té-rai-re*. La pause semblait étudiée pour que la phrase fasse son effet, pour que j'aie le temps de comprendre que c'était un honneur. Un honneur immérité, bien sûr, et c'était là qu'elle exercerait son pouvoir sur moi, en cas d'acceptation de ma part.

— Merci beaucoup, répondis-je, mais je ne suis pas intéressé. Je ne lis pas de romans.

Le verre trembla dans sa main droite, elle en avait si peu bu qu'elle faillit en renverser sur elle. Elle se tourna vers l'étagère à côté de la porte.

— Ces livres ne sont pas des romans, ajoutai-je, pour lever toute ambiguïté qu'aurait pu provoquer une vision à distance.

Francesca ramena son regard sur moi et fit mine de vouloir reprendre l'assaut, cette fois avec une stratégie inusitée.

— Mais vous êtes en train d'écrire un roman, et si vous voulez écrire un roman, le mieux est de lire, de lire beaucoup.

— Quoi !? répondis-je et demandai-je.

— Oui, il faut très bien connaître la tradition littéraire, car autre...

— Je n'écris pas de roman, d'où sortez-vous cette fable ?

— Ne mentez pas, dans l'immeuble nous sommes au courant de tout, nous sommes une communauté très unie.

— Très fouineuse, vous voulez dire.

Elle eut un sursaut de protestation et me tendit son verre pour que je le pose sur la table.

— Vous m'avez pardonné d'avoir été taquero ? dis-je en basculant dans le sarcasme. Un taquero vous paraît-il digne d'écrire un roman ?

— S'il a une bonne oreille, oui. Vous avez dû entendre beaucoup de conversations intéressantes. Mais de l'ouïe au paragraphe, il y a un bout de chemin, si vous voulez je peux vous aider, la société littéraire peut vous être d'une grande utilité.

— Je vous remercie, mais je ne lis pas, et n'écris pas de romans.

— Tout le monde participe à la société littéraire.

— Pas moi.

— Le locataire précédent participait.

— Pour ce que cela lui a rapporté ! Vous croyez que je ne sais pas comment ça s'est passé ?

Le locataire précédent était décédé, en pleine lecture du dernier roman de Carlos Fuentes, d'une crise cardiaque, raide au beau milieu du hall, où ils avaient collé, en souvenir de lui, sous les boîtes aux lettres, une croix en bois, comme si Carlos Fuentes en personne l'avait écrasé à bord de sa voiture de sport.

— Je sais que nous sommes partis du pied gauche, dit Francesca, et elle se pencha en avant de façon que la bague au bout du collier pende dans le vide et que le tissu de la robe se décolle d'un centimètre. Avec la société littéraire, nous avons par chance un moyen de vous aider.

Je crus voir la bague tourner au bout du collier, et je craignis qu'elle veuille m'hypnotiser.

— Il n'y a rien à arranger, répondis-je en détournant le regard vers un coin de ciel que j'entrevois par le balcon. Nous ne sommes pas en morceaux.

— Quoi ?

— Je vous dis que je ne suis pas rancunier, ne vous inquiétez pas.

— Alors on vous attend demain ? Nous commençons à dix heures. J'ai déjà pour vous un exemplaire du roman que nous sommes en train de lire. Nous venons d'aborder le deuxième chapitre, vous allez vite nous rattraper. Je peux vous offrir la petite lampe du locataire précédent, si vous n'avez pas de préjugés macabres.

— N'insistez pas, je ne vais pas participer.

Elle se leva et chassa un tas de miettes imaginaires sur sa robe.

— Ce qui ne veut pas dire que nous ne pouvons pas être amis, enchaînai-je. Je vous invite à prendre un verre au bar du coin, j'en profiterai pour acheter les pilules dont j'ai besoin à la pharmacie. On y va ?

— Vous ne pouvez pas écrire un roman sans lire des romans ! décréta-t-elle.

— Magnifique ! D'une pierre deux coups !

Elle s'en alla sans répondre à mon invitation. En enquêtant sur l'intérêt qui se cachait derrière son insistance, outre ses stratégies politiques de contrôle de l'immeuble, je finis par découvrir une raison un peu puérile, mais à coup sûr plus décisive : à la librairie où elle passait commande de ses romans, on lui accordait une réduction spéciale quand elle en achetait une douzaine.

Chaque fois qu'il y avait une dispute à la maison, ma mère clouait le bec de papa en lui disant qu'il avait un *tempérament artistique*. D'après le ton qu'elle prenait, replacé dans le contexte, on aurait dit un défaut physique. En réalité, il s'agissait d'une injure à laquelle mon père n'avait jamais su répondre : il essayait de trouver des mots, mais ses gestes le trahissaient, inlassablement, et les exemples que ma mère accumulait pour corroborer son diagnostic se multipliaient.

Quelques mois avant de nous abandonner, mon père avait eu l'idée de peindre la putréfaction d'une papaye. Il en avait rapporté une petite du marché, un peu trop mûre, et l'avait posée, coupée en deux, près d'un œillet blanc dans un verre d'eau, sur une table à côté de son chevalet. Il changea plusieurs fois la position du fruit et l'inclinaison de la fleur, et quand il fut satisfait de la composition, il nous menaça :

— On ne touche à rien. Et n'essayez pas de manger la papaye. Ma peinture sera une étude sur le déclin, la décadence, la déchéance, la finitude de la vie.

Naturellement, le lendemain, avant que le fruit ne se gâte et pour éviter qu'un essaim de moustiques fascinés ne prolifère sur la composition, ma mère coupa la papaye en petits cubes et nous la donna, à ma sœur et à moi, profitant d'une absence de mon père. Je fus incapable de la manger, je la cachai et la donnai à mon père quand il revint du travail. Il reprocha à ma mère sa trahison, et elle riposta :

— Si tu veux gâcher une papaye, tu dois gagner de l'argent pour en acheter deux.

C'était avant que papa trouve ce boulot de chef des ventes où il avait même une secrétaire, ce qui s'avéra être un progrès aux conséquences funestes pour la famille. Mon père posa sur la paume de sa main droite l'assiette contenant les petits morceaux de papaye, entourés d'une aura de moustiques, et il se plaignit :

— Le seul qui me comprend ici, c'est le gamin.

Ma mère répliqua :

— Tu lui donnes le mauvais exemple, il ne manquerait plus qu'il devienne un artiste ! Tu n'as qu'à dessiner les petits cubes de papaye, ça fera un tableau cubiste. Ce serait une étude sur l'incomplétude, la fragmentation, la finitude des ressources d'une famille dont le seul soutien a la tête dans les nuages et se vautre dans les frustrations de son tempérament artistique.

Papa me rendit la papaye.

— Tu peux la manger, me dit-il.

Mais je ne pouvais toujours pas l'avaler : je cachai l'assiette sous le lit et ne la jetai à la poubelle que lorsque les moustiques essayèrent de pondre leurs œufs dans mes oreilles.

J'évitais les jets de tomates de mon mieux et filais droit chez la marchande de primeurs, qui m'accueillait par des éclats de rire.

— Elles étaient mûres !? demandait-elle. Je t'ai réservé les meilleures, elles provenaient de l'hôtel Hyatt !

— Tu ne vas pas armer les faux culs ! rouspétais-je.

— Tout le monde a le droit de s'insurger, même eux !

La maraîchère avait fait de l'insurrection son mode de vie et sa règle ; je ne l'ai jamais vue vendre un seul légume le moins du monde comestible. En revanche, elle était la fournisseuse officielle de toutes les révoltes. Ses tomates archi-puantes étaient célèbres sur le Paseo de la Reforma, la place du Zócalo, l'avenue Bucareli, et elle avait même fourni les paysans de San Mateo Atenco quand ils s'étaient soulevés contre l'expropriation de leurs terres à cause de l'aéroport.

La plus belle qualité de la maraîchère, c'était qu'elle avait cinq ans de moins que Francesca et onze de moins que moi. L'effet de la différence d'âge, à cette étape de la vie, il fallait le multiplier au minimum par trois. On pourrait dire que Francesca était mieux conservée que la maraîchère, ce qui était logique, considérant l'usure d'une vie intellectuelle face à une vie active. Mais l'état de conservation importait peu, car nous n'étions pas des litres de lait au réfrigérateur, ni des bagnoles des années 1930 ou 1940. Ce qui importait vraiment, c'étaient les efforts et les appétits que Francesca supposait chez la maraîchère, plus intenses que les siens, beaucoup plus, même, dans la tête de Francesca que dans la réalité. Comme la réalité était

bien moins importante que ne pouvait l'imaginer Francesca, j'estimais que mes marivaudages avec la maraîchère pourraient renforcer mes chances auprès de Francesca. Sans compter l'ampleur rebondie de la poitrine de la maraîchère ! C'était une bataille psychologique et sexuelle qui aurait même hérissé la barbe de Freud.

Un calendrier accroché au mur de la maraîchère signalait les commémorations et les légumes de saison. Mars était l'époque de l'expropriation pétrolière, la naissance de Benito Juárez, courgette et chayote. Mai était la haute saison : fête du Travail, fête de la Croix, bataille de Puebla, jour du maître, jour de l'étudiant, chayote, laitue et tomate. En septembre, piment *poblano* : message présidentiel, Enfants héroïques et Indépendance. En octobre et novembre, peu de dates, mais on vendait plus de tomates que jamais : Tlatelolco, Jour de la race et Révolution mexicaine.

La maraîchère me tendait un rouleau de papier-toilette au bout de son bras grassouillet pour essuyer les traces de tomate sur le visage, les cheveux, le cou et les bras, et elle me prêtait un tee-shirt jaune de la campagne de 2006 pour me changer. Je lui rendais le tee-shirt plus tard, à temps pour qu'elle puisse me le prêter au bombardement de tomates suivant. Il y en avait si souvent que les passants finissaient par croire, au fil des jours, que j'étais du PRD. Ensuite j'envoyais acheter à grands cris un litre de bière qualité supérieure à la boutique du coin, un gamin rapportait la bière, la maraîchère remplissait deux verres et attaquait :

— Où as-tu laissé les intellectuels ?

— Ils sont restés. Ils ont fini les tomates et ont replongé dans leurs bouquins.

— Alors qu'ils manquent tellement dans la rue... comme chair à canon !

Les camionnettes interrompaient nos conversations, et déchargeaient les produits périmés, en provenance des restaurants et des hôtels de Polanco, du supermarché de la rue Horacio, de l'hippodrome de las Américas, et même

d'un marchand de primeurs de las Lomas. Au lieu de jeter les légumes à la poubelle, et surtout pour empêcher les indigents de s'attrouper autour de leur établissement pour les récupérer, la maraîchère avait obtenu qu'on les lui donne, pour les revendre à des prix *sociaux* aux plus nécessiteux. C'est ce qu'elle leur avait dit, et en un sens elle ne leur avait pas menti. Dans sa boutique, le kilo de tomates était quatre-vingt-dix-neuf pour cent moins cher que le prix du marché. En payant un kilo, les rebelles en emportaient cent. C'était une véritable œuvre sociale, mais pas celle que les donateurs imaginaient : les produits répudiés par leurs palais délicats étaient finalement consommés, ils finissaient par les consommer sous forme de projectiles balancés en pleine figure.

Nous sirotions la bière et au deuxième verre, immanquablement, on en venait à Madero, toujours Madero : le destin de la patrie avait mal tourné par la faute de Madero. Ça serait une autre histoire, disait la maraîchère, si Flores Magón avait pris la tête de la Révolution.

— Tu sais ce qu'il faudrait ? demandait-elle, et elle répondait aussitôt : Ce qu'il faudrait, c'est lui coller une balle dans la tête, à Madero.

— C'est déjà fait, à côté du palais de Lecumberri, lui rappelais-je.

— Mais encore une fois ! Tu sais où il est enterré ?

Nous faisons des plans pour aller profaner la tombe de Madero au monument à la Révolution. Il était tout près, à trois stations de métro. Avec Madero étaient enterrés Pancho Villa et Carranza, Calles et Lázaro Cárdenas, l'ennemi absolu. Leur seul point commun était qu'ils portaient tous une moustache. La maraîchère criait :

— Voilà à quoi sert la dialectique : à élever des monuments !

Madero, c'était très exactement cent ans en arrière, en février 1913, mais dans l'esprit de la maraîchère, c'était comme si les événements dataient d'avant-hier. Elle vivait dans un temps où tous les malheurs de la patrie, depuis l'assassinat de Zapata jusqu'à la fraude qui avait évincé López

Obrador, survenaient de façon simultanée, ou juxtaposés les uns aux autres, comme une rangée de pierres qui faisait le tour de la planète et allait jusqu'à Pluton.

La maraîchère avait une autre théorie sur mon roman, ou plutôt sur la façon dont Francesca s'y prenait pour connaître le contenu de mon cahier. Selon elle, Francesca était un agent de la CIA. Je niais, car l'expérience m'avait appris que la réalité ne se pliait pas aux idéologies.

— Réfléchis bien. Que sais-tu sur elle ? Veuve, divorcée, des enfants, célibataire, son ancien métier ?

— Je sais qu'elle était professeur de langue, répondis-je.

— Tu vois !? Les professeurs d'anglais travaillent pour la CIA, tout le monde le sait. C'est même sorti dans un film. Comment crois-tu qu'elle est arrivée dans l'immeuble ?

— Par tirage au sort, comme nous tous.

— Personne n'y est arrivé par tirage au sort. Même toi ! On n'arrive dans cet immeuble que par piston. Des minables, mais pistonnés.

On a beau dire "qui ne dit rien consent", je restai bouche close, je n'avais pas envie qu'on sache comment j'avais obtenu cet appartement. On était censé remplir un tas de paperasses et prier tous les saints, d'abord pour qu'un des locataires meure, ou pour qu'il soit déclaré inapte à vivre sans assistance, et ensuite pour que les bureaucrates sortent de leur léthargie millénaire et lancent la procédure. Par-dessus le marché, il fallait être tiré au sort et on avait une chance sur des milliers. Telle était la démarche qui, sauf au cas où on sortait le mort pour libérer l'appartement, n'était jamais respectée.

— Elle est arrivée dans l'immeuble parce qu'elle a une mission, disait la maraîchère.

— Mais elle est à la retraite.

— Un agent de la CIA ne prend jamais sa retraite ! Si elle était à la retraite, tu crois vraiment qu'elle serait obligée de se farcir cet immeuble minable ? Coincée comme elle est ! Si elle était retraitée, elle vivrait à Tepoztlán ou à Chapala. Je te dis qu'elle est en mission, voilà pourquoi elle t'espionne, et au passage elle endoctrine les sociétaires. Réfléchis bien, on n'a besoin que d'une chose, d'un verre à cocktail, on le plaque contre le mur et on y colle l'oreille.

— Mais je n'écris pas à haute voix !

— Pas la peine ! Ces gens sont capables de déchiffrer votre écriture en écoutant le frottement de la plume sur le cahier.

Elle me suggérait de brancher un appareil bruyant pour saboter son espionnage, lorsque je serais sur mon cahier. Quand j'en avais marre de dessiner, je branchais le mixer, que je n'utilisais jamais, et j'écrivais les choses dont je me souvenais : *Cinq cents grenadiers furent mobilisés pour capturer Jodorowsky, parce qu'il avait crucifié une poule. José Luis Cuevas peignit une fresque murale éphémère et inventa la Zone rose. Les restes de José Clemente Orozco, Diego Rivera, Dr. Atl et Siqueiros ont fini à la Rotonde des Hommes illustres. Juan O'Gorman prit du cyanure, se passa une corde autour du cou et se tira une balle dans la tête. Ses restes finirent au même endroit. On emmena La Esmeralda dans le quartier Guerrero. On vendit aux enchères un tableau de Rufino Tamayo pour sept millions de dollars, un de Frida pour cinq, et un de Diego pour trois. On changea le nom de la Rotonde : Là où on disait Hommes, on mit Personnes. On transféra les restes de María Izquierdo à la Rotonde des Personnes illustres. Le lendemain matin, Francesca était à l'affût dans le couloir et quand je sortis de mon appartement elle se mit à me harceler et à me houspiller :*

— Il ne nous manquait plus que ça ! Des taqueros qui se prennent pour des historiens de l'art.

— Vous savez ce que me disait un client ? Que c'était cela qu'il fallait : des taqueros qui s'y connaissent en art, des taqueros qui s'intéressent à l'art.

— C'était qui, ton client ? Vasconcelos ?

— Si Vasconcelos était encore en vie, il serait horrifié par le prix de la bière dans les cafétérias des musées.

Je jetai à la figure de la maraîchère l'échec de ses théories :

— Tout ce que j'ai gagné, c'est un mixer grillé.

— Alors, c'est de la télépathie.

— Je le savais ! Tu es folle.

— C'est justement la stratégie de la CIA, tu ne l'as pas compris ? Recourir à des techniques échevelées pour que personne n'y croie quand il les découvre.

— Et qu'est-ce que ça lui rapporte de m'espionner ?

— À toi de le savoir, si ça se trouve, tu es un danger pour le système.

— Sans blague !

— Moi, je t'ai toujours trouvé suspect ! Toutes ces clowneries, oui, toutes ces clowneries, c'est sûrement une manœuvre de diversion. Dieu sait tous les secrets que tu dissimules. Va savoir, un de ces jours, l'avenir de l'humanité dépendra de ton cahier, tu vois le tableau ?

Elle était allée jusqu'à se procurer, par l'intermédiaire d'un camarade qui était dans la clandestinité, une liste de noms des prétendus agents de la CIA au Mexique. On ne trouva pas celui de Francesca.

— Mais est-ce son vrai nom ? dit la maraîchère.

On chercha son vrai nom, ou du moins le nom par lequel les sociétaires l'appelaient, celui qui figurait sur la correspondance qu'elle recevait et qui lui servait à signer les comptes rendus de l'assemblée de l'immeuble. Ce nom n'était pas non plus sur la liste.

— Tu vois ? lui dis-je.

— Ça ne prouve qu’une chose : que ce nom aussi est faux. Tu ne penses quand même pas qu’elle va utiliser le vrai ! Je te dis qu’elle est en mission. D’ailleurs, maintenant que j’y pense, nous ne devrions pas non plus utiliser nos vrais noms.

— Comment veux-tu t’appeler ?

— Je ne sais pas, tu as une idée ? Un joli, s’il te plaît.

— Juliette, par exemple ?

— Juliette ?

— Oui, mais il faut prononcer *Youliet*, ça sonne mieux.

— Ça me plaît. Et toi ?

— Je veux m’appeler Teo.

— Mateo ?

— Comme ça te chante.

— Ou alors ?

— Teodoro, mais ne dis que Teo.

Le nom, il fallait le prononcer *Youliet*, pour rendre Francesca jalouse. Juliette me mettait au défi de faire irruption dans le 3-D, l’appartement de Francesca, pour avoir confirmation de ce que je pensais. En général, c’était vers la troisième bière, et il valait mieux que je m’en aille. Je devais laisser décanter si je voulais tenir toute la journée. Quand je traversais le hall, au retour de la boutique de primeurs, j’observais les sociétaires hypnotisés par la lecture, parfaitement paisibles, et je leur lançais :

— Toujours là ? Les hémorroïdes sont en forme ?

Et Francesca me criait :

— *Youliet* est le nom d’une pute française !

Un matin, la société littéraire suspendit sa séance, car un poète était décédé : tous coururent pleurer sa mort. Tous sauf Hipólita, dont les varices interdisaient ce genre d'efforts. Je filais comme une fusée déglinguée vers le bar du coin quand je la croisai dans le hall, glissant la main dans les boîtes aux lettres pour déposer un papier : il y aurait une exposition d'oiseaux en mie de pain dans le hall. Je pliai l'invitation au vernissage, la glissai dans ma poche revolver et j'avais atteint la porte de l'immeuble quand Hipólita me héla :

— Vous êtes un ingrat.

Je me retournai pour lui faire face. Elle s'était tant approchée du seuil que la lumière matinale soulignait le duvet de sa lèvre supérieure. Privée de la pénombre complice du hall, elle affichait une moustache en bonne et due forme.

— Vous ne parlez pas de moi dans votre roman, compléta-t-elle.

— Vous savez bien que ce n'est pas un roman.

— Je dois vous paraître tellement insignifiante !

— Vous parlez comme un tableau de Frida Kahlo, lamentations pur jus.

Hé, vous avez vu ?

Je lui montrai le mur de droite, dans le hall, couvert de taches d'humidité, et je détaiai aussi vite que me le permettaient mes cors aux pieds. Le soir, j'écrivis dans mon cahier un souvenir d'enfance : le frère de ma mère, un

célibataire endurci qui fut le premier taquero de la famille, avait une moustache tellement fracassante qu'elle était constellée de ses reliefs de repas.

— Des manies du Nord, disait maman pour le disculper.

Sa famille était de San Luis Potosí, ville qui, techniquement, n'était même pas au nord. À la rigueur, au sud du nord. Je l'avais vu passer une soirée dominicale entière avec un bout de piment *jalapeño* accroché à ses bacchantes.

Le lendemain, il y avait des chaises neuves dans le hall. Des chaises en bois, avec siège et dossier rembourrés, orientables. Très confortables. Ils les avaient volées aux funérailles du poète. Ces gens étaient sacrément dangereux. Ils les avaient rapportées de Bellas Artes, six stations de métro. Les chaises neuves ne tenaient pas dans le débarras de l'immeuble, où étaient rangées jusque-là, pliées, les chaises de Modelo. Ils alignèrent donc les chaises neuves de chaque côté du hall, comme dans une salle d'attente. Pour les sociétaires, c'était le summum de l'élégance. Les cafards aussi adorèrent.

La postérité décréta que le poète décédé était de seconde zone : il n'eut même pas une statue, une avenue, encore moins une place dans la Rotonde des Personnes illustres. On baptisa à son nom une rue non pavée à Irapuato, où il était né. Puis mourut un autre poète (les poètes n'arrêtaient pas de mourir). À cette occasion, les sociétaires volèrent une chaise pour Hipólita. Ce poète eut droit à une statue dans un parc. Pour le plus grand bonheur des pigeons.

On désinfecta l'immeuble par fumigation et nous fûmes obligés de rester dehors toute la journée. On eut des coupures d'eau quotidiennes, à cause de la sécheresse. Les canapés du vernissage de l'exposition d'oiseaux en mie de pain étaient foutus et il y eut une diarrhée générale. On changea de livreur au supermarché, nous accusâmes le nouveau d'avoir volé une boîte de piments *jalapeños*. La lampe du troisième étage grilla. Quelqu'un laissa la porte de l'immeuble ouverte et les mormons en profitèrent pour entrer et frapper à toutes les portes. La société littéraire se mit à lire *À la recherche du temps perdu*, dans l'édition commémorative de l'Alliance française, qui rassemble les sept livres dans un seul volume de quatre mille deux cent trente pages, reliure cartonnée, papier pelure, trois kilos et demi (ceux qui avaient de l'arthrite étaient dispensés). Des signatures furent recueillies pour que revienne l'ancien livreur. La lampe du premier étage grilla. Les cafards ? En pleine forme.

En moins d'une semaine, ma mère trouva un remplaçant pour le chien : un roquet insupportable qu'elle appela Vinseul, parce qu'il vint seul devant la maison et gratta à la porte. Vinseul mangeait tout ce qui passait à la portée de ses crocs, et pas seulement les chaussettes, mais ma mère était persuadée qu'il était la réincarnation du chien précédent, qu'elle avait tant aimé. Naturellement, elle ne le disait pas, mais ce n'était pas nécessaire : elle était souvent distraite et appelait Vinseul par le nom du défunt. Pendant ses dix années de vie, ce chien mangea tous les objets de la maison, y compris les pinces à linge, les paquets dans le réfrigérateur et les tubes de dentifrice, pour lesquels il avait un faible : si on laissait la porte de la salle de bains ouverte, il se précipitait et renversait avec son museau le verre qui les contenait. Pourtant, il ne grossissait pas, il resta squelettique jusqu'à la fin de ses jours. Ma mère lui pardonnait tout, en revanche, au moindre faux pas de ma sœur ou de moi-même, elle nous punissait. Le chien, on ne pouvait pas le piffer. Pour un rien on était interdits de sortie pendant une semaine, voilà comment ma mère résolvait tout dans la vie, en nous enfermant. Cela nous condamnait à des après-midi entiers d'ennui, où nous supplions ma mère de lever la punition. Avec le recul, j'étais étonné de constater à quel point ces générations croyaient que les châtements forgeaient le caractère.

Maman travaillait à la poste le matin, et l'après-midi elle faisait des lessives sur commande à la maison. Punis, on s'accrochait à ses basques et on lui demandait comme les bonimenteurs :

— Et qu'est-ce qu'on est censés faire, enfermés dans la maison ?

— Et qu'est-ce qu'on est censés faire, enfermés dans la maison ?

On disait tout en double, comme si c'était la procédure, et en un sens c'en était une : une démarche condamnée à l'échec, car la bureaucrate de service, en l'occurrence ma mère, avait une patience inépuisable.

— Faites vos devoirs, ordonnait-elle.

Nous griffonnions les devoirs de l'école et reprenions notre tâche précédente, épuiser la patience de ma mère pour qu'elle nous laisse sortir.

— Et qu'est-ce qu'on est censés faire, maintenant ?

— Et qu'est-ce qu'on est censés faire, maintenant ?

— Vos devoirs.

— On les a faits.

— On les a faits.

Nous mentionnions.

— Allez jouer.

— À quoi ?

— À quoi ?

— Je ne sais pas. À ce que vous voulez.

On tournait en rond dans la maison, on fouillait partout, je me mettais à shooter dans un ballon qui passait en vrombissant devant la baie vitrée, ma sœur décapitait sa poupée et disait qu'elle devait aller acheter de la colle à la papeterie. Nous revenions à la charge :

— Et qu'est-ce qu'on est censés faire, maintenant ?

— Et qu'est-ce qu'on est censés faire, maintenant ?

Alors, ma mère sortait des feuilles de papier blanc qu'elle rapportait de la poste, une trousse de crayons de couleur qui avait appartenu à papa et qu'elle rangeait en haut de l'armoire, et prononçait la sentence définitive :

— Vous n'avez qu'à dessiner.

Dessiner était une activité inépuisable, ça pouvait durer des heures et des heures, et ma mère avait toujours du papier en réserve. Elle nous punissait tellement que nous en avions pris l'habitude, et quand maman dut remplacer la trousse de crayons, on se mit même à dessiner sans être punis. Nous allions dessiner dehors, et nous nous rappelions que papa en faisait autant.

Au fil des punitions, je finis par exiger de ma mère qu'au moins elle m'achète un cahier. J'allais un peu partout, toujours avec ce fameux cahier, qui me donna une réputation d'artiste, et de détraqué, dans le quartier. Pendant un temps, ce fut même une activité lucrative : je faisais des portraits de jeunes mariées sur commande, j'échangeais mes dessins contre des billes, et, plus tard, contre mes premières cigarettes. Mais les voisins se lassèrent de l'artiste et mon cahier perdit tout prestige, il devint même un poids odieux.

Il n'avait pas plu depuis près de deux mois, le Lerma risquait de devenir un ruisseau et la pénurie d'eau dans l'immeuble faisait gémir la tuyauterie. Dans le hall, on disait que les canalisations *grinchaient* et, alléguant qu'ils ne pouvaient se concentrer, les sociétaires décidèrent d'aller lire dans le jardin d'Épicure. Ils payaient un gamin pour transporter dans une brouette les exemplaires du *Temps perdu* à l'aller et au retour. Quand je voyais, du balcon de mon appartement, la procession qui prenait la rue Basilia Franco sur deux cents mètres, chaque sociétaire portant une chaise pliante de Modelo, tournait à gauche dans la rue Teodoro Flores, où ils devraient encore marcher trois cents mètres, et que je voyais le gamin hors d'haleine, s'arrêtant pour reprendre son souffle au bout de cinq pas, je leur criais :

— Le poids de la tradition littéraire ! vous aurez la peau de ce pauvre gosse !

Plus tard, les sociétaires durent renoncer au jardin d'Épicure, car il y avait un chien qui les agressait. Le roquet courait entre les jambes des sociétaires, leur griffait les chevilles, affûtait ses crocs sur les reliures des *Temps perdus*. Le comble, ce fut quand le chien voulut monter Francesca, il frottait ses parties génitales contre sa jambe et ne la lâchait plus : il fallut l'intervention d'un jeune homme qui passait par là pour la délivrer de cette étreinte canine. Pour éviter qu'ils reviennent occuper l'immeuble, je leur conseillai de lui donner un bas. Ils retournèrent au parc, mais le chien refusa de l'avalier. Je les priai de me montrer le bas en question : il était à Hipólita, un modèle spécial pour les varices. Je leur conseillai un bas ordinaire, en

nylon, et ils allèrent en acheter une paire à la mercerie. De nouveau ils retournèrent, mais le chien les ignora. Je leur suggérai de remplir le bas de viande et de l'enrouler en boule, sans le nouer, pour qu'il puisse se dérouler dans l'intestin du chien. Le boucher leur offrit un tas de peaux. Divine médecine.

Après la mort du chien, les sociétaires se réunirent au jardin d'Épicure pour décréter, lors d'une pause dans la lecture du *Temps perdu*, qu'un défaut de mon roman, qui n'existait pas, était de ne point y parler de la maladie. C'est Francesca qui me transmet le message dans l'ascenseur, alors que nous montions au troisième étage, au retour de nos activités respectives : elle s'était occupée de la société littéraire ; moi, j'avais éclusé la quatrième et la cinquième de la journée chez la maraîchère. Nous n'étions pas encore arrivés au premier étage que j'avais déjà dû supporter un discours sur la décrépitude, thème fondamental du roman européen du xx^e siècle.

— Ne bougez plus, l'interrompis-je.

Et j'écrasai deux cafards, l'un avec le pied droit, l'autre avec le gauche.

— Vous voyez ! s'exclama Francesca. Vous ne m'écoutez pas, vous fuyez le sujet.

— Ce sont les cafards qui fuient, pas moi.

Entre le premier et le deuxième, elle voulut me faire la leçon sur ce qu'elle intitula la "littérature de l'expérience", qu'on pourrait résumer, en définitive, par ces quelques mots : on ne peut écrire que sur ce qu'on a vécu et connu de première main. Je réfléchis : c'était une façon de dire que personne ne peut expliquer le goût d'un taco de chien s'il n'en a pas mangé. S'il ne croit pas en avoir mangé. S'il ne sait pas qu'il en a mangé. Le problème, c'est que tout le monde avait déjà mangé un taco de chien, même sans le savoir, même si, de fait, personne ne croyait le savoir. C'était là que résidait le vrai paradoxe : ne pouvoir écrire sur quelque chose, non parce

qu'on ne l'avait pas vécu, mais parce qu'on ne savait pas qu'on l'avait vécu. Pour changer, mon esprit était parti ailleurs, et en arrivant au troisième je saisis une phrase effilochée :

— L'expérience de la maladie est aussi valable que toute autre, dit Francesca.

— Ça alors ! Aussi valable que les idylles, les aventures, les voyages ou la liberté ?

— Je vous parle de littérature.

— Ah bon ! Et en quoi cela améliorerait mon prétendu roman si je me mettais à détailler les cors aux pieds, les relents gastriques, les rhinites ou les foies encombrés ? À quoi servirait le roman ? À faire pitié ? Pour ça, on se débrouille très bien tout seuls, nous n'avons pas besoin de roman !

— La maladie est la métaphore parfaite du couchant, de la décadence, de la finitude de tout ce qui est humain.

— Vous voulez dire qu'au lieu d'aller chez le médecin, il faut aller chercher le rhétoricien ?

— Vous avez l'air d'un gamin. Pourquoi jouez-vous les enfants terribles ? Vous fuyez la réalité, regardez simplement dans quel état vous êtes, vous croyez que je n'ai pas remarqué vos petites misères ?

— Et depuis quand la réalité est-elle si importante ? Je me sens plus fort qu'un cheval.

Le rouge lui monta aux joues, bien que la braguette ait fini de monter : l'ascenseur ouvrit ses portes. La lampe du palier était grillée, j'en profitai, au moment de nous séparer, pour lui caresser les fesses. Elles étaient fermes et douces, ce fut une révélation agréable. La gifle rebondit longuement sur les murs du couloir jusqu'à la fin des temps.

Une des batailles quotidiennes dans l'immeuble était de maintenir la porte de rue fermée, pour empêcher les invasions. Si quelqu'un s'aventurait, Francesca convoquait aussitôt une assemblée extraordinaire, à laquelle personne n'échappait, pour retrouver le coupable. Elle prenait alors des mesures disciplinaires, qui allaient du simple blâme aux amendes en liquide qui finissaient dans un flacon où était mis de côté l'argent pour les frais imprévus de l'immeuble. Breton et Staline exécutaient tous les deux les volontés de Francesca. Il y eut une séance fameuse où la discussion alla si loin qu'on envisagea même d'engager un concierge. Ils avaient tous une référence commune : le jour où les mormons étaient entrés. Ou bien : deux jours après le jour où les mormons étaient entrés. Les événements survenaient toujours avant ou après le jour où les mormons étaient entrés.

C'était arrivé un mercredi après-midi, je buvais une bière et m'appliquais avec obstination à pianoter sur la télécommande de la télévision, et finis par tomber sur la trogne de scientifique fou au regard coquin de Sergueï Eisenstein. Au même instant, on sonna à la porte. Je veux dire qu'on sonna à la porte de mon appartement, pas à celle de l'entrée de l'immeuble, ce qui ne pouvait signifier qu'une chose. Beaucoup plus en réalité, mais qui revenaient toutes au même : des vendeuses des produits Avon, des gosses affamés, des drogués réclamant un peso, des représentants de compagnies de téléphonie, des muets qui parlaient, des aveugles qui voyaient, des kidnappeurs à domicile et des mendigots culottés qui ne cherchaient même pas à inventer une histoire pour susciter la pitié. Les seuls qui avaient

disparu, comme symbole de progrès de l'humanité, c'étaient les vendeurs d'encyclopédies. Sachant tout cela, je n'avais pas l'intention d'ouvrir, aussi ignorai-je les appels et continuai de regarder mon émission. On n'arrêtait pas de sonner et je n'arrêtais pas d'ignorer la sonnette. Vint la pub, et on frappait toujours à la porte. Cette personne, quelle qu'elle soit, manifestait une détermination de fanatique.

Je finis par ouvrir et je découvris un grand blondinet, transparent comme une larve. Il portait une chemise blanche à manches courtes, un pantalon noir et à hauteur du cœur une petite plaque avec son nom, un nom qui rappelait celui d'un peintre flamand de natures mortes. *Willem Heda*. Très pertinent : comme la lampe du palier ne fonctionnait pas, il surgissait du clair-obscur. Je fis une estimation de son âge, il n'avait pas vingt ans, et il avait pour mission de se voir fermer les portes au nez dans un pays pauvre, avant d'aller à l'université. Dans l'hypothèse incertaine où aller à l'université n'était pas un péché.

— J'apporte un message du Seigneur, dit-il.

— Super ! C'est combien le gramme ?

De surprise, il haussa si haut ses sourcils blonds qu'il faillit toucher ses cheveux. Puis il baissa la tête et regarda la Bible qu'il tenait dans la main droite. Je tendis la gauche et saisis la *Théorie esthétique*, sur l'étagère à côté de la porte, où je l'avais rangée comme un fusil, à tout hasard. Il regarda le volume qui palpitait dans ma main et ses sourcils rejoignirent la nuque.

— Vous êtes professeur ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce qui te le fait croire ?

— Le livre.

Nos deux regards convergèrent sur ma main gauche. Il épiait le livre comme s'il s'agissait d'un chien qui avait besoin d'une laisse, comme si c'était un délit d'avoir un livre en liberté.

— Le livre ? Il vient de la bibliothèque, mais ne t'inquiète pas, il ne mord pas.

— J'apporte un message du Seigneur, reprit-il, me *laisserriez-vous entrerrrrer* cinq minutes ?

J'entendis la fin de la pub, l'émission allait reprendre. Je haussai la *Théorie esthétique*, l'ouvris au hasard et lus :

— *Pour subsister au milieu des aspects les plus extrêmes et les plus sombres de la réalité, les œuvres d'art qui ne veulent pas se vendre pour servir de consolation doivent se faire semblables à eux.*

Il haussa la Bible, l'ouvrit au hasard et commença :

— *Je regarrrrdai tout ce qui se fait sous le soleil ; et voici, tout est vanité et pourrrsuite du vent et affliction de l'esprrrrit. Ce qui est courrrbé ne peut se redrrresser, et ce qui manque ne peut être compté.*

Je repris ma lecture :

— *L'art avancé écrit la comédie du tragique lui-même. Le sublime et le jeu convergent. Les œuvres importantes tendent à s'annexer pourtant leur hostilité à l'art. Là où manque cette couche suspecte d'infantilité, l'art a capitulé.*

Et il lut :

— *J'ai appliqué mon cœur à connaître la sagesse, et à connaître la sottise et la folie ; j'ai compris que cela aussi c'est la poursuite du vent. Car avec beaucoup de sagesse on a beaucoup de chagrrrin, et celui qui augmente sa science augmente sa *douleur*³.*

Je regardai alternativement les deux livres : le sien était plus gros. L'émission de la télé continuait et j'allais la rater. Je reculai pour le laisser entrer.

— Entre, grouille-toi. Qu'est-ce que tu prends, *Güilen* ?

— On prononce *Bilem*.

— Ah, comme c'est gentil de me le dire ! Une bière, *Güilen* ?

— Un *verrrre* d'eau, la *bièrrre* est un péché.

— Vraiment ? Assieds-toi, il y a une très bonne émission.

— De quoi s'agit-il ?

— Des intrigues et tout le bazar, et comment faire pour vendre de la cassonade à prix d'or.

Il se débarrassa de son sac à dos et s'assit sur une chaise pliante en aluminium, des bières Modelo. Voleur qui vole un voleur. Je m'installai dans le petit fauteuil devant la télé.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

— Teo.

— Mateo ?

— À toi de voir.

— Teo tout court ?

— Teodoro.

— Comme l'auteur du livre ?

— Non, l'auteur du livre s'appelle Theodor.

— C'est *parrreil*.

— Ce n'est pas pareil. Il a un h en trop et il manque un o.

— Vous vivez seul ?

— Chuuut, laisse-moi voir l'émission.

Il se résigna à regarder l'écran, où défilaient, les unes après les autres, des photographies en noir et blanc prises dans la Maison Bleue.

— Qui est cette femme à moustache ? demanda-t-il.

— Qui veux-tu que ce soit ? C'est Frida Kahlo, ne me dis pas que tu ignores qui elle est, même les Indiens de l'Amazonie la connaissent. C'est une peintre si célèbre qu'on lui a érigé une statue dans le parc d'un village de cent habitants en Ouzbékistan, on a même inventé la Journée

internationale de Frida Kahlo en Bulgarie ou au Danemark. Tu vois ce type dont le pantalon lui remonte sous les aisselles ? C'est Diego Rivera, le maître de maison.

— *J'aimerrrais* lui faire connaître la *parrrole* du Seigneur. La *parrrole* du Seigneur est une consolation très puissante pour les grandes personnes.

Je le fusillai du regard.

— Chuuut, écoute l'émission.

La télévision dit : "Elle voulut improviser sa propre liberté, pour surmonter avec élégance une vie de douleur."

— Comme ils aiment la souffrance, *Güilen* ! Quel rapport entre l'élégance et la douleur ?

— La douleur conduit au Seigneur.

— Et l'élégance en enfer. Au fait, tu m'as l'air bien élégant, tout bien repassé.

Il rougit : la pigmentation de la honte le transformait en larve de gamba. Ou de gamba crue en gamba cuite.

— Ne t'angoisse pas, lui dis-je pour le rassurer, je plaisantais.

Des images se succédaient sur l'écran : Frida et Diego Rivera, Eisenstein, Dolores del Río, Arcady Boytler, Miguel Covarrubias, María Izquierdo, Xavier Villaurrutia, Adolfo Best Maugard, Lola et Manuel Álvarez Bravo, Trotski, Juan O'Gorman et Pita Amor. Willem regardait la télé et ne la regardait plus, inspectant l'appartement en quête d'un détail qui lui permette d'entamer la conversation, et il crut le trouver en découvrant le tableau accroché au mur d'en face.

— C'est un clown ? demanda-t-il.

— C'est un portrait de ma mère.

— Désolé, dit-il en rougissant derechef.

— Qu'est-ce qui te désole ? D'avoir dit que ma mère est un clown ou de n'avoir aucune sensibilité pour apprécier l'art ?

Il était pensif, perplexe.

— Vous *préferrerez* que je revienne un autre jour ?

— Tu ne veux pas voir l'émission ?

— Je voudrais expliquer la *parrrole* du Seigneur.

— Alors reviens plus tard. Avec un peu de chance je t'ouvrirai même ma porte !

Il commença par venir deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, et je décidai de le laisser entrer, pour passer le temps. Quand j'avais une humeur éteinte ou quand, tout simplement, j'avais bu un coup de trop, il me sermonnait :

— Il est encore temps de se *rrrepentir*.

— Tu veux dire que je vais mourir ?

— Il n'est jamais trop tard pour se *rrrepentir*.

— De t'avoir ouvert ma porte le premier jour ? Quelle idée j'ai eue !

Conformément à un manuel de catéchisme, je suppose, il passait son temps à me répéter que j'étais sa mission, qu'il était venu à Mexico pour m'apporter la *parrrole* du Seigneur. Je lui répondais :

— Tu arrives bien tard, *Güilen*, on en a déjà eu un tas dans ce genre : les franciscains, les dominicains, Humboldt, Rugendas, Artaud, Breton, Burroughs, Kerouac. La concurrence est rude !

Un jour, il voulut me prendre en photo avec son téléphone pour l'envoyer à sa famille, qui vivait dans un village de l'Utah. Mais je l'arrêtai :

— Tu mélanges tout ! Je ne suis pas un chien des rues.

Papa envoya une lettre : il était allé vivre au bord de la mer, comme le président Ruiz Cortines voulait que tout le monde fasse. Il vivait à Manzanillo, il travaillait en faisant des combines dans le port. La lettre était adressée à ma sœur et à moi-même, écrite à l'encre bleue, une écriture minuscule et très serrée, penchée à droite, comme si les lettres allaient se coucher et s'assoupir. Il n'y avait qu'une page, mais il nous fallut un après-midi entier pour la déchiffrer. Il disait qu'au port arrivaient des bateaux des États-Unis et de Chine, et que la semaine précédente il y avait eu un vent du nord et des vagues de dix mètres. Nous ne connaissions pas la mer, mais nous supposions que ce spectacle devrait nous impressionner. Il disait que le maire de Manzanillo avait été peintre et chauffeur de taxi, que cela prouvait combien on pouvait aller loin dans la vie à condition de le vouloir et de persévérer. Il nous racontait aussi qu'il s'était remis à peindre, qu'après le travail il retrouvait un groupe d'artistes sur les quais pour peindre des paysages maritimes, et qu'il avait vendu un tableau impressionniste représentant un bateau de pêche à un touriste de Guadalajara. Venait ensuite la partie finale, celle qui motivait la lettre, et que nous avons mise encore plus longtemps à comprendre, car en plus de l'écriture nous n'avions pas encore l'âge d'interpréter des aspirations d'outre-tombe. Mon père nous demandait de l'incinérer après sa mort et de répandre ses cendres dans un musée d'art, *auquel elles appartenaient* ; il voulait que la poussière de ses os flotte parmi les œuvres d'art et soit respirée par des gens sensibles, *qu'elle se colle aux vêtements et voyage*

sous les revers des manteaux élimés des artistes nouveaux. Avec la lettre, mon père nous envoyait trois pesos : l'équivalent de deux kilos de haricots. Maman refusa de la lire, mais quand on alla se coucher, on la laissa sur la table de la cuisine, comme par mégarde. J'appris par la suite que le maire de Manzanillo avait été peintre en bâtiment, pas artiste peintre, contrairement à ce que j'avais cru au départ. Et qu'il avait dirigé le syndicat des chauffeurs de taxi. Ce qui contredisait les théories paternelles sur ses motivations. Thèse. Antithèse. C'était cela, sa vie.

OceanofPDF.com

Je partis à la recherche du cadavre du chien qui avait importuné les sociétaires, et je le trouvai dans le jardin d'Épicure, caché sous des arbustes, où il s'était traîné pour essayer de vomir le bas. Je n'en revenais pas : c'était un labrador noir, énorme. Non, au contraire, j'en revenais, je savais que j'avais affaire à des intégristes littéraires, des gens capables de tuer un chien de famille, et par-dessus le marché d'abandonner son cadavre sans autre forme de procès, en dépit de la sacro-sainte paix à laquelle ils aspiraient pour se concentrer sur leurs lectures et leur dilettantisme. Je dissimulai la dépouille sous un tas de feuilles et de branchages, et allai à la boucherie du coin, celle-là même qui avait offert les peaux assassines aux sociétaires.

Je ne connaissais pas le boucher, je n'avais pas eu besoin de ses services jusqu'à ce jour. Du lundi au samedi je mangeais dans une gargote populaire et le dimanche je grignotais au bar du coin. Je résolus d'attendre sur le banc d'en face qu'il n'y ait plus de clients qui puissent gêner l'opération. Au bout de quinze ou vingt minutes, je pus enfin entrer, et j'allai droit au but, je ne pouvais risquer qu'un client arrive et nous surprenne en pleine négociation.

— Je te vends un chien, lui dis-je.

— Quoi ?

Il débitait une viande qui n'avait l'air d'être ni du bœuf, ni du porc, ni rien de ce qui était annoncé sur les affichettes colorées collées aux murs.

— Je te vends un chien, répétais-je.

Il lâcha son coutelas, leva les yeux au ciel et se cambra derrière son tablier taché de sang, comme si sa cage thoracique était un bidon rempli de clous au milieu d'un tremblement de terre.

— Mais de quoi tu me parles ?

— J'ai un chien, pas loin d'ici, dans le jardin d'Épicure, il vient de mourir, il est parfaitement sain, il s'est étouffé avec un bas.

— Un chien ?

— C'est un labrador, il doit peser entre trente et quarante kilos. Tu peux le récupérer tout entier.

Le boucher reprit son coutelas, mais pas son activité. J'avais peur que le couteau interprète les signes que m'envoyait le commerçant, et décide de changer de vocation : qu'il cesse d'être instrument de travail et devienne arme homicide.

— C'est une plaisanterie ?

— Ne fais pas l'innocent, j'ai été taquero toute ma vie, j'avais un emplacement à la Candelaria de los Patos. Je sais très bien comment ça marche.

— Tu es inspecteur de l'action sanitaire ?

— À mon âge ? Si on reculait l'âge de la retraite à ce point, les morts seraient au travail.

— Vide tes poches et montre-moi ton portefeuille.

J'obéis, m'efforçant de lui prouver que je ne représentais aucun organisme ou institution traquant le commerce clandestin de viande de chien ou veillant au respect des normes d'hygiène dans les boucheries. C'était simple, non seulement je n'en étais pas un, mais je n'en avais pas non plus l'apparence.

— Tu vois, lui dis-je, tu peux me faire confiance.

— Je vais vous donner un conseil : allez voir le service de gériatrie, et dites que vous êtes en train de perdre le contact avec la réalité.

— Tu vas arrêter de faire l'idiot ? C'est quoi, cette viande que tu découpes ? En tout cas, je peux te dire que ce n'est ni du bœuf ni du porc. On ne me raconte pas d'histoires.

— Ça ? dit-il en pointant son coutelas sur les morceaux de viande. C'est du cheval, papé.

— Si ça ne t'intéresse pas d'acheter le chien, je te paie pour le découper. Tu me prends combien ? Je le vendrai sûrement à un taquero.

Il brandit son couteau, sans être menaçant, uniquement pour me montrer la sortie de la boucherie. C'est un des avantages indiscutables de cet âge : la plupart des gens finissent par prendre les vieux en pitié, même si ceux-ci ne le méritent pas ; ils donnent envie d'être des tueurs en série.

— Vous êtes encore plus bourré que je le croyais. Si vous ne vous tirez pas tout de suite, j'appelle la police.

Je m'en allai et repassai en mémoire mes parcours quotidiens pour voir si je connaissais d'autres boucheries. Néant. Je m'assis sur un banc du jardin d'Épicure pour réfléchir, j'avais sûrement des conclusions à tirer de ce qui venait de se passer. Comment un animal de trente kilos au moins, sain, costaud, bien nourri, pouvait-il aboutir à la décharge, ou pire encore, être enterré ? Je me sentis soudain infiniment vieux, de l'âge du monde. Le pays avait changé, il était autre, un lieu qui m'était étranger : voilà pourquoi les tacos étaient si mauvais.

J'allais quitter mon banc pour me traîner jusqu'à la maison, quand j'entendis le cri :

— Madame, il est là !

Une servante en uniforme était penchée devant l'arbuste où gisait le cadavre du chien. Derrière moi, un 4×4 s'arrêta à grand renfort de grincements de pneus, le genre de véhicules fabriqués par les gringos pour leurs éternelles guerres. Dans la rue, il y avait des nids-de-poule gros

comme des tranchées, mais c'était quand même exagéré : l'Irak était très loin. Un jeune couple se précipita vers le parc, suivi de trois enfants. De nouveau la servante cria :

— Non ! Pas les enfants !

La mère, ou celle que je prenais pour telle, se retourna et les prit dans ses bras pour les empêcher d'avancer. L'homme arriva jusqu'au cadavre du chien.

— Saloperie ! dit-il.

Et il cria à son tour :

— Remmène les enfants, emmène-les !

Je rajeunis soudain de soixante ans. Je me levai et mis le cap d'un pas vigoureux, presque martial, sur la boutique de la maraîchère. J'entendais presque dans ma tête les accents de l'*Hymne à la joie* et, sans le moindre doute, je battis le record du monde de marche urbaine catégorie adultes de plus de soixante ans.

Juliette arrosait ses tomates et les recouvrait de plastique pour accélérer et parfaire leur putréfaction. Je lui criai en entrant :

— J'ai des choses à te raconter ! Une grande victoire pour la Révolution !

— Du calme, Bakounine ! Une bière ?

— Plutôt une tequila.

Trois tequilas plus tard, et grâce au récit de ma prouesse, je faillis la convaincre de monter chez moi. Au dernier moment, je fis une erreur :

— Je vais à la pharmacie et je repasse te chercher.

Je regardais fixement sa bouche et sa lèvre supérieure, qui en souriant dessinaient une grimace sous son nez : un deuxième sourire.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ? demanda-t-elle.

— Tu ne vois pas pourquoi ?

La lèvre se tendit et le double sourire disparut.

— Il vaut mieux laisser tomber, lâcha-t-elle avec la douceur qui caractérise les refus sincères. Des actions plus importantes nous attendent. On ne va pas foutre en l’air la Révolution pour une petite coucherie.

— N’était-ce pas l’inverse, *Youliet* ?

— Comment cela, l’inverse ?

— Qu’il ne vaut pas la peine de foutre en l’air une petite coucherie pour la Révolution.

— Tu es vraiment un sacré luron.

Je rentrai dans mon immeuble et je dus me contenter de la compagnie de Willem, qui m’attendait dans le hall, assis par terre devant la porte de l’ascenseur, derrière le cercle de la société littéraire.

— Que fais-tu ici ? Qui t’a ouvert ?

— Eux.

On entra dans l’ascenseur et j’attendis que les portes se referment et que l’appareil commence son ascension pour l’interroger :

— Que t’ont-ils dit ?

— Ils m’ont posé de *nombrreuses* questions.

— Qui ? Francesca ?

— Oui, elle m’a parlé en anglais.

— Que voulait-elle savoir ?

— Pourquoi je viens te voir.

— Que lui as-tu dit ?

— Que je viens parler. Exposer la *parrrole* du Seigneur. Que parfois nous regardons la télé.

— Bien. Au fait, elle parle comment ?

— Quoi ?

— Comment Francesca parle-t-elle anglais ?

— Elle parle comme si elle donnait un cours à un enfant.

— Comme en espagnol !

— Pourquoi ma venue les *intérrresse* tant ?

— Ils doivent croire que tu es pédé.

Ses sourcils atteignirent les omoplates.

— Tu comprends, ils lisent beaucoup de romans, lui expliquai-je.

OceanofPDF.com

Tout le monde se rendit à la convocation, comme à l'habitude : les assemblées se déroulaient dans le hall et les locataires au grand complet, sauf moi, y passaient leur vie. Selon l'ordre du jour, je venais, ou pas. À vrai dire, je venais uniquement pour ne pas être en infraction administrative, ce qui aurait permis à Francesca de me dénoncer à la gérance de l'immeuble. Cette fois, j'avais décidé d'y aller, car le sujet me concernait directement : le supermarché avait remplacé le livreur qui nous aidait depuis près d'un an à transporter les commissions, et l'immeuble au grand complet considérait cela comme une forfaiture. Ils disaient que le nouveau se bornait à laisser les sacs de courses à l'entrée des appartements. Que le précédent était toujours prêt à changer une ampoule, à tuer un cafard particulièrement insidieux, à changer un meuble de place, à monter sur une chaise pour prendre quelque chose en haut d'une armoire.

Le nouveau livreur était arrogant et, au lieu de donner des coups de main, il faisait de grands discours sur le syndicat des livreurs de Mexico et prétendait que ce qu'on lui demandait ne correspondait pas à la description du poste de la convention collective. Il en avait un exemplaire dans la poche de son pantalon, qu'il nous mettait sous le nez sans arrêt. Ensuite, il se vexait parce qu'on ne lui donnait pas de pourboire, ou parce qu'il le trouvait insuffisant. Par-dessus le marché, le précédent était un commerçant clandestin de première classe. Je lui avais acheté un four à micro-ondes, un graveur de DVD, une cafetière, une petite radio munie d'écouteurs, et un téléphone sans fil. Et, encore plus important, il me fournissait un whisky

distillé à Tlalnepantla qui coûtait trente pesos le litre. Quand je demandai au nouveau s'il pouvait aussi m'en procurer, il me répondit avec indignation qu'il était d'Iztapalapa.

Aux plaintes courroucées des habitants, qui comparaient le nouveau livreur à l'ancien, le gérant du supermarché avait répondu en disant qu'on s'habituerait très vite au changement, comme si la capacité d'adaptation était devenue, dans le modèle économique en vigueur, une forme entrepreneuriale de la résignation. Mais un locataire du premier étage accusa le nouveau livreur de lui avoir volé une boîte de *chiles jalapeños*, c'était la goutte qui faisait déborder le vase.

L'assemblée rédigea une pétition signée, où on *exigeait* la destitution du nouveau livreur et la réintégration immédiate du précédent. La discussion pour savoir si la lettre devait "exiger" ou "solliciter" occupa deux après-midi entiers, qui divaguèrent au fil de mes allées et venues, je l'avoue, entre le hall et le bar, le bar et la maraîchère, la maraîchère et le hall, et ainsi de suite. Juliette me disait :

— Typique des intellos, vouloir arranger le monde à coups de lettres. S'ils enlevaient une caissière, le livreur serait réintégré dans les vingt minutes !

Le gérant du supermarché répondit, à l'instant où on lui remit la lettre, qu'il ne pourrait accéder à nos demandes même s'il le voulait, vu que l'ancien livreur avait tout simplement cessé de venir à son travail un beau matin. Pour prouver sa bonne foi, il nous donna son adresse et nous promit de le reprendre au même poste, si nous parvenions à le convaincre de revenir, à condition qu'il présente un certificat qui justifie son absence.

Une expédition fut organisée pour aller le voir. Y participaient : Francesca, en qualité de présidente de l'assemblée, et moi, en qualité de client désireux d'assurer son ravitaillement. Pour traverser la ville, on prit métro, taxi, train de banlieue, autobus, et encore taxi. Trois heures et demie

de trajet pendant lesquelles Francesca m’administra une leçon d’*hypokrisis* aristotélicienne, car j’avais commis l’erreur de lui demander d’où lui venait sa prononciation particulière, et elle classa une cinquantaine de romans mexicains selon qu’ils étaient urbains et ruraux, déblatéra sur ce qu’elle appela les “failles de structuralisme”, ce qui me mit d’une humeur sinistre, car cela me rappela les édifices qui s’effondraient pendant les tremblements de terre, et m’expliqua enfin, au moment où j’avais laissé mon esprit divaguer pour me changer les idées, une façon de raconter dénommée “style indirect libre”, un moment où je ne savais plus si nous parlions de littérature ou de natation. On arriva enfin à la porte d’un appartement dans une cité de Tlalnepantla, sur laquelle je me mis à cogner désespérément.

C’est la mère du livreur qui nous ouvrit, en s’essuyant les mains, qui avaient pourtant l’air d’être sèches, à son tablier à carreaux. L’appartement ressemblait beaucoup aux nôtres, cafards compris : une chambre, une kitchenette, une salle de bains, une pièce qui servait de salon et de salle à manger. Sauf que quatre personnes y vivaient, au lieu d’une seule. Mais maintenant trois : le père, la mère et le petit frère du livreur. Maintenant trois, car le livreur avait disparu. La mère nous dit ce qu’elle savait, qu’un jour il n’était pas revenu du travail. Un cafard pointa ses antennes à la porte de la cuisine : j’aurais juré l’avoir déjà vu chez moi. On lui demanda si elle l’avait signalé à la police, et ce que celle-ci avait répondu. La mère regarda le calendrier mural, de 2009, avec des photos de chiens et le logo rouge de la fabrique de croquettes où cinquante ans auparavant ma sœur avait travaillé. De nouveau elle s’essuya les mains, qui avaient pourtant l’air d’être sèches, à son tablier, et dit en regardant le chien du calendrier :

— Il paraît qu’il était mêlé à un trafic de drogue, qu’il en vendait.

Elle se mit à pleurer comme si son fils avait été accusé d’avoir poignardé mille petits chiens. Pour essayer de la consoler, Francesca lui affirma que la police disait toujours ça, quand quelqu’un avait disparu, pour ne pas avoir à

le rechercher ; que le livreur était un brave garçon, la preuve : nous étions venus le chercher ; que dans l'immeuble tout le monde le regrettait, qu'on s'était pris d'affection pour lui. À croire qu'elle parlait d'un chien. Elle marqua une pause pour que je confirme ses propos.

— Beaucoup, dis-je.

— Il avait quel âge, votre fils ? demanda Francesca.

Et elle se corrigea aussitôt :

— Je veux dire : il *a* quel âge ?

— Dix-sept ans, répondit la mère.

— Il en faisait plus.

— Oui, il en *fait* plus, dis-je.

— Ici, la vie n'est pas facile, dit la mère.

Elle s'excusait, parce que son fils avait été obligé de mûrir plus vite que nécessaire, laissant entendre, au passage, qu'elle croyait la version de la police, et justifiant du même coup ses actes, sorte de fatalité inévitable. Le petit frère du livreur sortit de la chambre, où il s'était enfermé jusqu'alors. La mère le présenta, dit qu'il avait quinze ans, qu'il était au lycée, qu'il était intelligent, qu'il allait sûrement faire des études. C'était un coup de chance que je n'allais sûrement pas laisser passer : je demandai à la mère de me laisser en tête-à-tête avec lui. Je clignai de l'œil gauche, pour voir si la mère et Francesca avaient deviné mes intentions. Supposées, bien entendu, pas les vraies.

— Bien sûr, bien sûr, dit la mère.

Je me levai et m'avançai vers la porte. Le garçon me suivit, docile. On sortit de l'appartement et on s'éloigna de quelques mètres dans le couloir.

— Tu peux m'en vendre ? lui dis-je.

— Combien ?

— Trois litres.

— Des litres ? Combien de grammes, papé ?

— Moi, ce que je veux, c'est du whisky, gamin, et ne m'appelle pas papé.
Tu peux en avoir ?

— Attendez.

Il alla au bout du couloir et frappa à la dernière porte. Je le vis attendre sur le seuil, puis il revint avec un sac. Je lui donnai un billet de cent pesos et il me remit les trois bouteilles.

— Il manque vingt pesos, dit-il.

— Avec ton frère, c'était trente la bouteille.

— Avec moi, c'est quarante.

Je lui donnai les vingt pesos.

— Tu sais ce qui est arrivé à ton frère ?

— Il paraît que c'est le clown qui lui a fait son affaire.

— Qui dit cela ?

— Les gens, dans la cité.

Je mis les bouteilles dans mon sac à dos, que j'avais pris à tout hasard.

— Vous n'en dites pas un mot à ma mère, hein ?

Lui dire quoi, pensai-je : que tu sais que ton frère est mort et que tu en prends le chemin ?

— Tu me livres à domicile ? lui demandai-je.

— Qu'est-ce que vous croyez ? Je ne vais pas aller jusque là-bas pour gagner dix pesos. Mon frère avait un cœur d'artichaut.

Le gérant du supermarché renvoya le nouveau livreur en l'accusant d'avoir volé la boîte de *chiles jalapeños* et un nouveau livreur fut engagé. Sachant ce qui était arrivé à son prédécesseur, le nouveau livreur nous évitait et, quand on arrivait à le coincer, il fallait le supplier pour qu'il nous accompagne. Il finit par imposer une condition : s'appuyant sur les paragraphes en petits caractères de la convention collective, que son prédécesseur n'avait pas lus, il refusa de franchir le seuil de l'immeuble.

Willem avait décidé d'exterminer les cafards. Une fois, avec une craie il avait tracé le contour de l'appartement et des chambres, comme s'il dessinait un plan sur la réalité proprement dite. Les cafards étaient censés ne pas franchir cette ligne, et donc rester à l'extérieur.

— Et ceux qui sont déjà à l'intérieur, ils ne pourront pas sortir ? lui demandai-je.

Il promit d'apporter une autre solution pour les internes. Résultat : les cafards traversaient la ligne comme si de rien n'était. Normal : depuis quand les frontières fonctionnaient-elles ? Une autre fois, Willem avait arrosé la maison avec un atomiseur. Ce jour-là, pendant que le poison agissait, nous étions allés prendre un café au restaurant chinois d'en face. Moi, une bière, vérité oblige. On nous donna des biscuits de la chance. Celui de Willem proclamait : *Tu recevras une récompense pour tes bonnes actions*. Le mien : *Celui qui cherche trouve*.

— Je le savais, dit Willem.

Tellement étudier la Bible pour finir par comprendre les choses au pied de la lettre. Je m'aperçus qu'il n'y avait pas de cafards chez le Chinois. On essaya de parler avec le patron, avec celui qui semblait être le patron, et avec les serveurs. Impossible, ils ne parlaient que le chinois. J'essayai d'en emmener un dans l'immeuble pour lui montrer un cafard, peut-être ainsi comprendraient-ils, mais comme je le prenais par le bras ils paniquèrent et s'enfermèrent dans la cuisine. Willem me dit :

— Vous devriez peut-être moins *boirrre* !

— Si je buvais moins, je comprendrais le chinois ? Tu rigoles !

— Si vous buviez moins, ils *aurrraient* moins peur !

— Arrête tes sermons *Güilen*.

Quand on rentra à la maison, les cafards se pavanaient au plafond. Une autre fois, Willem avait installé des pièges dans tous les recoins de l'appartement, des petites boîtes noires en plastique. Je ne compris jamais la méthode : les cafards devaient-ils soulever la boîte et s'y introduire ? Ça ne marcha pas non plus, mais au moins c'était intrigant. Cela m'occupa l'esprit une bonne semaine. Non moins mystérieuse fut la méthode des prises, qui en théorie diffusaient une substance qui chasserait les bestioles. Toujours aussi inefficace. Une poudre jaune dont il fallait enduire les joints du carrelage fut le plus beau fiasco : les cafards la bouffaient et s'envolaient comme des bolides. Je suggérai à Willem de la goûter.

Enfin, un mercredi après-midi, au fil des échecs, Willem arriva la tête basse :

— Je suis à court d'idées, *Teodorrro*.

Moi, j'en avais une : on se mit à les écraser à coups de bouquin.

Lui, avec la Bible. Moi, avec la *Théorie esthétique*.

Notre voisine de droite avait trouvé du travail et ses horaires l'empêchaient de récupérer sa fille à la sortie de l'école, aussi demanda-t-elle de l'aide à ma mère pour la ramener saine et sauve à la maison. La voisine était veuve, la petite était sa fille unique, et la mère travaillait le soir. Moi, j'allais à l'école le matin. La fille avait quatorze ans, bientôt quinze.

— Elle ne peut pas rentrer chez elle toute seule ? demanda ma mère.

— Vous ne pouvez pas savoir le calvaire... expliqua la voisine.

Moi, je le savais : dans la rue, de longues files suivaient la démarche de ses longues jambes. La rue était pleine de dangers, il suffisait d'ouvrir les yeux sur le spectacle offert par les chiens pour imaginer ce qui pourrait arriver à la petite. Des files de chiens attendant patiemment de monter la chienne en chaleur. Ou pas du tout patiemment, parfois il y avait des bagarres furieuses dans la rangée. Des grognements. Des crocs. Des échine ensanglantées. Des grossesses non désirées.

Ma mère lui répondit qu'elle pouvait compter sur nous, ou plutôt sur moi, et qu'en plus j'en profiterais pour sortir Vinseul. La voisine, ravie : elle ne savait pas que jusqu'alors j'avais été un de ses poursuivants les plus tenaces.

La fille s'appelait Hilaria. Elle n'avait pourtant rien d'hilare. Par exemple :

— Pourquoi t'a-t-on appelée Hilaria ? je lui demandais.

— Tu te demandes pourquoi ? Regarde comme je ris.

Et elle grognait.

Tous les jours, je l'attendais sur le banc en face de l'école. Hilaria traversait la rue et commençait par se planter devant le miroir d'une boutique de mode, où elle se maquillait, détachait ses cheveux et remontait sa jupe jusqu'aux genoux. L'affaire ne fit qu'empirer : si déjà elle provoquait des tumultes avec sa mère, déguisée en nonne, maintenant on aurait dit la procession de la Vierge de Guadalupe du 12 décembre. Il y avait neuf carrefours à traverser, et il fallait vingt minutes pour faire le parcours au rythme lent que nous imposait Vinseul, qui pissait partout, grappillant des ordures dans les caniveaux, regardant ce qu'il pourrait se mettre sous les crocs. Ma mère s'était mis en tête que si on fatiguait le chien, il ferait moins de dégâts. Quand l'hypothèse ne se vérifiait pas, elle disait que le chien était hystérique de fatigue. Le fait est qu'au moins, s'il restait longtemps dehors, les dégâts se reportaient sur la propriété d'autrui.

Parfois, nous mettions plus longtemps, s'il fallait s'arrêter en chemin, si nous croisions une chienne en rut. C'était sans solution : les premières fois, nous essayions de la contourner, et Vinseul finissait par nous mordre aux chevilles. Connaissant son faible, nous devions attendre à côté de la rangée. Je regardais l'autre rangée, derrière Hilaria, celle des voyeurs qui la poursuivaient, jusqu'à ce que vienne le tour de notre chien. Vinseul était de taille moyenne, plutôt grand pour les critères de la ville. Il montait les petites chiennes sans difficulté, efficacement. Hilaria regardait le spectacle et me lançait :

— Ça t'excite, Teo ?

J'essayais de dissimuler en posant la main sur ma braguette, pour qu'elle ne voie pas ce qui se passait dessous, mais elle me donnait une tape dans le dos, souriait de travers et disait :

— Tu es un vicieux.

Au fil des jours, je profitais de cette routine pour réaliser mon propre harcèlement, armé de mon cahier :

— Tu me laisserais te dessiner ?

— Comment cela ?

— Je veux faire ton portrait, je suis un artiste.

— Je le sais, tout le monde le sait, il paraît que tu es un bon à rien pour ta mère, qui a besoin de toi. Ma question était : Comment veux-tu me dessiner.

— Un joli portrait, rien d'avant-garde.

— Nue ?

Je sentais l'érection soudaine sous la braguette, qui montait, montait, et me laissait sans réponse.

— Tu t'excites, Teo ?

Je ravalais ma salive et imaginais ses longues jambes nues et tout le reste que, franchement, je ne savais même pas imaginer, par manque d'expérience.

— Demain, me promettait-elle, avant le retour de maman.

— Il faut plusieurs jours pour un portrait.

— Je le savais ! Tu es un dégénéré.

Le lendemain, je la prévenais :

— J'ai un nouveau cahier.

— Et comment vas-tu me dessiner ?

Je perdais ma timidité, encouragé par ses provocations, je m'habituais à argumenter avec un afflux de sang entre les jambes, mais pas dans la cervelle.

— D'abord, il faut que je te regarde longuement pour me concentrer, je dois trouver un style, il ne s'agit pas seulement de reproduire ta silhouette.

— Me regarder longuement, hein ? Les jambes écartées ?

— Possible, répondais-je, le pantalon humide.

— Je le savais, tu es un vicieux. Aujourd'hui, je ne peux pas, ma mère va rentrer plus tôt. Demain.

Au fil des heures, qui s'étiraient comme des années, le lendemain finissait par arriver.

— Tu as de la glace ? me demandait-elle.

— De la glace ? Pour quoi faire ?

— Sans glace, pas de portrait.

— Pourquoi ?

— Comment cela, pourquoi ? J'ai besoin de glace pour en mettre sur mes tétons, pour qu'ils deviennent raides archi-raides.

Sous la braguette, l'érection gémissait.

— Trouve de la glace. À demain.

Le demain en question n'arrivait jamais, bien sûr. En revanche arriva le jour où un des poursuivants sortit de l'anonymat. Ce n'était pas un habitué, mais je le connaissais vaguement, j'étais sûr de l'avoir déjà vu. Nous étions arrivés devant chez elle quand il nous cria de l'attendre. C'était un homme âgé, gros, dont le pantalon remontait jusqu'à la poitrine. Littéralement, on aurait dit qu'il avait besoin de coincer son pantalon sous les aisselles pour le maintenir en place. Il mit du temps à nous rejoindre, essoufflé, il avait une tache de peinture sur la chaussure gauche. Il se pencha avec difficulté pour caresser Vinseul, qui en profita pour lui dérober le pinceau qu'il avait dans la poche intérieure de sa veste, qu'il avala sur-le-champ. Quand l'homme se redressa, il fit comme si je n'existais pas, pourtant la laisse du chien menait jusqu'à moi.

— Comment t'appelles-tu ?

— Marilín, répondit-elle en appuyant sur le *i*.

Il lui demanda si elle vivait là, en montrant d'un mouvement de menton l'entrée du lotissement. Elle confirma.

— Je veux parler à ta mère, dit l'homme.

Elle dit que sa mère était au travail et qu'elle arriverait plus tard.

— Dans combien de temps ?

— Dans une heure environ.

L'homme regarda autour de lui et repéra un bar sur le trottoir d'en face. Il dit qu'il irait prendre un café en indiquant de nouveau le bar d'un coup de menton, et lui demanda de dire à sa mère de venir le chercher quand elle arriverait, et qu'elle n'oublie surtout pas. Puis il ajouta :

— Dis à ta mère que c'est Diego Rivera qui veut lui parler.

OceanofPDF.com

Des représentants de la Société protectrice des animaux vinrent frapper à toutes les portes de l'immeuble, de haut en bas et de gauche à droite, jusqu'à la mienne, l'avant-dernière. En la circonstance, au fil des questions, il apparut que j'étais l'auteur intellectuel d'un crime. Il y avait deux inspecteurs : une jeune femme de petite taille, poitrine rebondie et cheveux jusqu'à la taille, et son chef, qui avait une tête en forme de papaye. Je ne l'ai pas inventé, c'est Hipólita qui l'affirma plus tard, et étant de Veracruz elle connaissait bien ce fruit. Elle précisa même qu'il s'agissait d'une papaye *maradol*, et Juliette, qui était presque une botaniste, le corrobora : il suffisait de placer le fruit à la verticale, avec la partie qui avait été unie à la tige vers le bas, jouant le rôle de menton.

J'essayai de me défendre en soutenant que la mort du chien était liée à la société littéraire, dont je ne faisais pas partie, d'ailleurs je ne lisais même pas de romans.

— Ne mentez pas, me dit Tête de Papaye, je sais qu'en plus vous écrivez un roman.

— Je n'écris pas de roman, qui vous a raconté ça ?

— Tout le monde, du 1-A au 3-B. C'est ainsi qu'on vous nomme, vous ne le saviez pas ? On vous appelle "celui qui écrit un roman".

Je voulus réfléchir au fait que la manie de Francesca était devenue une psychose collective, mais je n'en eus pas le temps, Tête de Papaye ne cessait de me fustiger. Il affirmait que j'avais discuté avec un boucher du quartier et que la description d'un vieillard qui voulait lui vendre un chien

correspondait à mon aspect. Le plaignant avait décrit, excusez du peu, ma silhouette : un vieillard qui sifflotait de façon euphorique l'*Hymne à la joie* dans le jardin d'Épicure pendant que sa famille et lui pleuraient la mort d'un chien. Il sortit un feuillet d'une chemise rebondie et annonça :

— La plainte.

Et il lut :

— Je cite : *Homme brun de plus de quatre-vingts ans, métis, cheveux blancs décoiffés, taille moyenne, nez tuberculeux, yeux café, oreilles de souris, bouche dégoûtée, air cynique, sans signes ou caractéristiques particuliers.*

Il marqua une pause et prononça avec plus d'emphase, comme si c'était souligné en rouge sur le document :

— *Ivre.*

— J'ai soixante-dix-huit ans ! protestai-je.

— Aucune importance, répondit Tête de Papaye. Les gens sont incapables d'évaluer les âges. Et, ce n'est pas sans raison que vous avez l'air en fin de course.

— Et c'est quoi, cette histoire de "nez tuberculeux" ? demandai-je.

— À cause de la pomme de terre, dit Tête de Papaye.

— On dirait plutôt un navet, dit la fille.

— Tuberculeux, ça vient de tuberculose, rectifiai-je.

— En la circonstance, ça vient de tubercule, dit Tête de Papaye.

— C'est ennuyeux. Comment se fier à la description d'une personne qui ne sait même pas utiliser les adjectifs ? D'ailleurs, le navet n'est pas un tubercule.

Tête de Papaye se tourna vers la fille d'un air condescendant, pour lui pardonner son erreur. Il était clair qu'il se comportait comme son maître, chargé de lui apprendre à embêter les gens.

— C'est ça, les écrivains, lui dit-il.

— Je ne suis pas écrivain ! protestai-je.

— Alors expliquez-nous ce que sont ces cahiers ?

Il pointa un doigt accusateur sur l'étagère à côté de la porte, et poursuivit :

— Si, comme vous le prétendez, vous n'écrivez pas un roman, vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que nous analysions le contenu de ces cahiers.

— Vous avez un mandat de perquisition ?

— Je le savais ! s'exclama-t-il en se claquant la cuisse de bonheur.

— Peut-on savoir de quoi je suis accusé ? D'être écrivain ? J'ai proclamé mon innocence !

Il dit alors avoir un témoignage qui m'incriminait : Hipólita avait parlé. Il tira un autre feuillet de l'épaisse chemise et le brandit devant sa tête de papaye.

— Je cite Mme Hipólita, du 2-C, deux points : *Celui qui écrit un roman nous a conseillé de donner un bas à manger au chien.* Fin de citation. La méthode homicide correspond aux résultats de l'autopsie pratiquée sur la bête.

— Ce n'est pas moi, combien de fois vais-je devoir vous répéter que je n'écris pas de roman ?

— Je cite Mme Hipólita, du 2-C, deux points : *Celui qui écrit un roman habite au 3-C.* Fin de citation.

Je me dis qu'elle se vengeait parce que je ne l'avais pas mise dans mon prétendu roman, ou parce que j'avais écrit quelque chose sur sa moustache. Mais j'appris que ce n'était ni l'un ni l'autre : Hipólita s'était luxé le poignet en tournant une page du *Temps perdu* et elle prenait un analgésique qui la rendait bavarde (et lui causait des hallucinations, comme de voir des papayes où il y avait des têtes).

— Vous connaissez la loi contre les mauvais traitements infligés aux animaux à Mexico ? menaça Tête de Papaye.

Je ne répondis ni oui ni non, il devait bien y avoir une loi sur le troisième âge qui me tirerait d'affaire. Il y avait deux choses que le gouvernement de la ville appréciait particulièrement : les animaux et les vieux. J'espérais que les seconds avaient encore la priorité. Là-dessus, on sonna à la porte de l'immeuble. On était mercredi. C'était Willem. Je lui dis à l'interphone de monter et annonçai :

— J'aimerais citer un témoin.

— Ce n'est pas un procès, dit Tête de Papaye.

— Le témoin réfutera votre accusation, répondis-je.

On attendit. Willem mettait un temps fou à monter, pour changer. Un cafard sortit de la cuisine, ses antennes détectèrent aussitôt une certaine tension et il fit demi-tour. La fille s'approcha du tableau accroché au mur et le regarda un bon moment, avant de dire :

— C'est vous qui l'avez peint ?

— Non, c'est mon père.

— C'est votre mère ? L'épouse de votre père, je veux dire.

— Oui.

— Elle devait être très jolie.

Je la dévisageai attentivement, de haut en bas et de bas en haut.

— Comment as-tu dit que tu t'appelais ? lui demandai-je.

— Dorotea.

Au moment où Tête de Papaye s'apprêtait à reprocher à la fille sa diplomatie de cœur d'artichaut, on frappa à la porte. J'allai ouvrir. Willem franchit le seuil et Tête de Papaye me regarda avec ironie :

— C'est une plaisanterie ?

Il était en nage, dans son uniforme de mormon, avec son sac à dos noir. L'éternelle Bible dans la main droite. Dorotea s'approcha pour lire la plaque accrochée à sa chemise : elle était si petite, et Willem si grand, que ses yeux étaient à hauteur du cœur du jeune homme.

— Enchanté, *Güilen*, dit-elle.

— Vous êtes hollandais, demanda Tête de Papaye.

— Je suis de l'Utah, répondit Willem.

— Un gringo, résuma Tête de Papaye.

— Actuellement, ma famille...

— L'heure n'est pas aux généalogies, *Güilen*, l'interrompis-je.

Je lui demandai de confirmer qu'il était avec moi le jour de la mort du chien, et que je n'avais donné ni l'ordre ni l'idée de l'exécuter.

— C'était quel *jourrr* ?

La fille lui dit la date : le jour et le mois.

— Non, désolé. Je veux *dirrrre* quel jour de la semaine on était, dit-il.

Ce n'était pas dit sur la plainte. On consulta le calendrier affiché à la cuisine. Le cafard s'occupait d'un grain de sucre. Le calendrier était de 2012, il fallait donc rajouter un jour. On chercha : lundi. Autrement dit, c'était un mardi.

— Non, dit Willem, je ne viens que le mercredi.

— Tu es sûr ? lui dis-je. Absolument sûr ?

— Et le samedi, compléta-t-il.

Tête de Papaye ressortit de la cuisine et se dirigea vers la porte, d'un air suffisant, comme si finalement tout cela était un procès.

— Attendez ! criai-je. 2012 était bien une année bissextile ?

On retourna voir le calendrier : février avait vingt-neuf jours. Ce qui ne changeait rien au calcul, mais au moins cela semait la confusion. La fille sortit son téléphone portable pour y chercher la date. J'effleurai son avant-bras de ma main tremblante (je suis très bon pour ça). Elle fut prise de

compassion et rangea son appareil. Tête de Papaye me tendit un double de la plainte et une convocation, dans deux semaines. Il traîna derrière lui l'affliction de Dorotea, qui me regardait comme si le mauvais traitement animal était puni de lapidation, castration chimique et pendaison, dans l'ordre.

— Mais putain, qu'est-ce qui te prend, *Bilem* !? lui criai-je dès que la porte fut refermée.

— Mentir va à l'encontre des commandements de Dieu, dit-il.

— Dieu n'existe pas, mon gars, tu ne comprends rien à rien.

J'allai prendre la *Théorie esthétique* sur l'étagère. Je faillis la lui jeter à la tête, mais qu'est-ce que j'y aurais gagné ? À la place, j'aurais dû emprunter un *Temps perdu*. Et là, le blondinet n'aurait pas survécu.

— Je ne veux plus te revoir, lui dis-je en rouvrant la porte.

Il ramassa son sac à dos et se dirigea vers la sortie.

— Eh, dis-moi une chose, avant de t'en aller.

— Quoi ?

— J'ai quel nez ?

— Comment ?

— Oui, à quoi il ressemble ?

Il regarda fixement mon nez sans oser ouvrir la bouche.

— Dis-le-moi.

— À une patate ?

— Va-t'en, va-t'en, dehors, allez ouste !

Il s'en alla sans protester : nous savions tous les deux qu'il reviendrait le samedi. Je me versai une bière et, quand je fus calmé, je lus la plainte et découvris le nom du plaignant. Je sortis comme une fusée déglinguée, renversai les chaises du hall et arrivai chez la maraîchère en criant :

— Tu ne sais pas qui veut me mettre au trou ?

Juliette interrompit ce qu'elle faisait, à savoir une conversation avec Dorotea.

— Entre, Teo, dit Juliette, laisse-moi te présenter ma petite-fille, Dorotea.

— On se connaît, elle travaille pour la police canine. Comment as-tu fait pour avoir une petite-fille contre-révolutionnaire ?

— Cela n'a rien de contre-révolutionnaire. Au contraire, se défendit Dorotea. Ce sont les chiens qui vont faire la révolution !

— Sans blague ! Ce sont les chiens qui vont faire la révolution !

— Ah, ne te moque pas ! dit Juliette. Les chiens sont déjà les maîtres des rues. Calme-toi, Teo, Dorotea est une brave fille, trop idéaliste, c'est comme ça, elle n'est pas la petite-fille de sa grand-mère pour rien.

— Je ferais mieux de partir, mamé, dit Dorotea. Je repasserai.

— Mais tu ne viens jamais !

— Maintenant je viendrai, tu vas voir.

Elle embrassa Juliette avec une telle tendresse que je pardonnai à celle-ci de me harceler.

— Dis donc, petite, dit Juliette, ne m'envoie plus tes amis, ils ont tous une ardoise chez moi.

— Collabore avec la cause, mamé.

— Je n'ai pas assez de tomates pour toutes les causes. Et ici, il faut payer, sinon, comment je vais manger ?

Elles avaient fini de s'embrasser et, avant de s'en aller, Dorotea me demanda :

— Ce garçon est votre ami ?

— Le mormon ?

— Ouais.

— Il te plaît ? Tu veux que je vous arrange un rendez-vous ?

Sa longue chevelure s'électrifa.

— Non, juste par curiosité. Les missionnaires m’ont toujours fascinée. Et son intégrité m’a surprise.

— Son intégrité ?

— Il ne voulait pas mentir pour vous donner un alibi.

— Écoute, maintenant que j’y pense, vous feriez une bonne paire, le traître et la contre-révolutionnaire. Je vais vous arranger un rendez-vous.

— J’ai déjà un fiancé.

— Un fiancé !? interrompit Juliette à grands cris. C’était bien la peine de faire la révolution sexuelle !?

— Cette fois je m’en vais, mamé, dit Dorotea.

— Écoute, n’essaie pas d’abuser de ce garçon. Il a dix ans de moins qu’il n’en paraît. D’âge mental, je veux dire.

Elle quitta la boutique. Juliette passa derrière et ramena deux verres de bière.

— Tu vois toujours le mormon demanda-t-elle. On va finir par te convertir !

— Ne t’inquiète pas, je suis vacciné.

— Et alors ?

— C’est moi qui vais le convertir. Ce garçon manque d’expérience.

— Tu as pitié de lui ?

— Même pas s’il était un petit chien.

On sirota la bière, et comme elle n’était pas très fraîche, la mousse dessina une moustache éphémère à Juliette.

— Je ne savais pas que tu avais une petite-fille.

— Tu ne me l’as jamais demandé. On mène des vies de cons. Tu as des petits-enfants ?

— Non.

— Des enfants ?

— Non plus.

— Tu ne m’as pas dit que tu étais veuf ?
— Ouais...
— C’était un mensonge !
— Quelle importance ? La famille est une institution bourgeoise.
— Tu ne serais pas pédé ?
— Comment peux-tu croire une chose pareille ?
— Il n’y aurait rien de mal, dans cette boutique nous respectons toutes les croyances, même anales. Tu couches avec ce petit mormon ?
— N’exagère pas, *Youliet*.
— Et alors ?
— Alors quoi ?
— Tu es un veuf imaginaire ?
— Écoute, je ne suis pas venu pour parler de ça. Veux-tu que je te raconte ce qui m’est arrivé, oui ou non ? Si tu savais qui m’a dénoncé !

Un autre poète mourut et la société littéraire au grand complet traversa la ville pour lui faire ses adieux dans un funérarium (le poète n'avait pu ouvrir les portes de Bellas Artes). Ils y étaient tous allés sauf Hipólita, que je trouvai assise dans le hall, sa main gauche caressant sur ses genoux un recueil défraîchi du poète. Sa main droite était dans le plâtre.

— Aujourd'hui, j'aurais bien allé y aimer, soupira-t-elle. Il était de ma gérion.

L'analgésique lui avait si bien délié la langue qu'elle l'avait emmêlée, et elle inversait les lettres.

— Il était de Veracruz ?

— Oui, de Revacruz, comme moi.

Hipólita avaient trois enfants qui y habitaient encore, elle avait fui la ville après le décès de son mari, voyant que sur son cadavre les bâtards proliféraient comme des champignons. En me penchant, je vis la couverture de l'ouvrage, si mince qu'il n'aurait même pas pu tuer une puce : le dessin de trois chiens, furieux ; deux se bagarraient en se roulant par terre, et le troisième aboyait face à un horizon hypothétique, sans doute localisé au dos du volume. Hipólita les caressait comme si elle voulait les calmer, comme si le repos de l'âme du poète en dépendait.

— Les cours de mie de pain sont finis ? demandai-je.

— Non, pour quelle saïron ?

— Votre main.

— Ah, ma main. Je vatraille comme ça, avec une main. Vous louvez voir ?

Elle n’attendit pas ma réponse et entra dans le débarras. Elle en rapporta une boîte de lessive, d’où elle sortit des figurines avec une habileté désastreuse. C’étaient des pâtes informes, multicolores, des oiseaux violemment avortés, chassés de l’œuf et frits dans la poêle sans avoir eu le temps de dire ouf. Je savais que c’étaient des petits oiseaux, car Hipólita et ses pupilles étaient monothématiques, sinon j’aurais pu imaginer n’importe quoi ou même rien du tout.

— Il manque les chambrages, s’excusa-t-elle, je vais les faire quand on m’aura enveloppé le trêpe.

J’examinai à la lueur de l’ampoule du hall un magma bleu.

— Ça, c’est un paresseau, expliqua-t-elle. Il y en a beaucoup à Revacruz.

L’art de la mie de pain, qui à travers l’histoire avait été farouchement naïf et figuratif, venait d’entrer avec fracas dans l’abstractionnisme. Hipólita avait sauté – qui aurait pu dire le contraire ? – toutes les étapes intermédiaires, c’est pourquoi son apport serait à coup sûr incompris. Même l’art, qui croit être un territoire de liberté, n’est pas prêt à accepter l’anomalie : la mie de pain devrait d’abord passer par l’impressionnisme et le cubisme, au minimum, pour interpréter les figurines d’Hipólita comme une évolution.

— Ce rouge, qu’est-ce que c’est ? demandai-je, car j’avais remarqué que toutes les figurines étaient semées de taches rouges.

— Ça ? dit-elle en désignant le ventre du supposé passereau.

— Ouais.

— C’est du sang.

— Ils sont morts ?

— Comment louvez-vous qu’ils soient morts, ils sont en pie de main. Comment vous les voutrez ?

Je remis soigneusement les figurines dans le carton de détergent, en cherchant des mots adaptés à la situation.

— Je pense que vous ne devez surtout pas interrompre les analgésiques que vous prenez.

OceanofPDF.com

Je m'étais inscrit en cachette aux cours de peinture de La Esmeralda. Ma sœur, qui avait toujours eu plus de sens pratique et qui mangeait les papayes au lieu de les contempler, se lança dans des études commerciales. D'une manière assez cruelle, je ne m'en rends compte que maintenant, presque soixante ans plus tard, c'était ma mère qui allait être punie. Tout montrait que ma sœur allait être secrétaire. Ça, et la longueur de ses jambes, faisait horreur à ma mère. J'étais sur la bonne voie pour reproduire l'erreur de mon père, qui l'avait tellement déboussolée : confondre goût et vocation. Comme si c'était une question génétique, un défaut physique ou une maladie incurable, j'étais convaincu d'avoir hérité de son tempérament artistique.

J'allais à La Esmeralda et très vite j'avais compris que j'étais surtout intéressé par ce qui se passait à l'extérieur de cette école, par la vie de bohème. On se rassemblait dans le coin et quand le contingent était assez nombreux, on écumait les bars du centre. Cette vie me rendait heureux, j'avais trouvé ma vocation, jusqu'au jour où, au petit matin, Vinseul plongea la truffe dans la poche de mon pantalon qui traînait par terre à côté de mon lit. Le lendemain, le chien ne se réveilla pas, sa respiration était presque imperceptible, et ma mère avait beau le secouer, il ne réagissait pas. Dans l'après-midi, elle l'emmena chez le vétérinaire, qui diagnostiqua une intoxication à la marihuana. Un diagnostic facile, il suffisait de lui sentir la gueule, et ma mère ne s'en était pas rendu compte, parce qu'elle ne connaissait pas l'odeur de l'herbe. Ce soir-là, quand je revins à la maison

après avoir *suivi mes cours* à La Esmeralda, maman m'attendait, assise au salon, pour me mettre au courant de ce qu'avait dit le vétérinaire. C'était une accusation manifeste, mais comme je rentrais tout content, à moitié pompette, et comme il n'était pas question de reconnaître ma responsabilité, j'essayai de dédramatiser l'affaire :

— Impressionnant, lui dis-je. Et comment le chien s'est-il débrouillé pour allumer son pétard ?

Maman ne dit qu'une chose :

— Tu me décourages.

Elle aurait aussi bien pu dire que je lui brisais le cœur, mais cela aurait impliqué une faiblesse de son muscle thoracique, une sorte de défaut qui l'aurait empêchée de supporter les désillusions, comme si le découragement était en partie de sa faute. En revanche, elle utilisait le verbe en remontant à son étymologie : décourager comme arracher le cœur. Et là, c'était entièrement de ma faute. Ma mère mourrait par le cœur, ce qui n'était pas la même chose que mourir du cœur. Elle était au Centre médical national quand une partie du service de cardiologie s'écroula, le 19 septembre 1985. Elle avait soixante-treize ans et la veille le cardiologue d'un autre hôpital lui avait assuré qu'elle était en bonne santé, mais ma mère était convaincue qu'elle allait mourir. Elle disait qu'elle n'était pas encore prête, la possibilité de retrouver mon père la terrorisait (papa n'était pas encore mort, mais elle ne le savait pas). Elle tint absolument à se rendre au service de cardiologie le lendemain pour avoir un autre avis. Comme elle n'avait pas de rendez-vous, elle y alla tôt pour être sûre d'être prise : elle arriva avant sept heures dix-neuf. Elle aurait eu la vie sauve et aurait encore vécu plusieurs années si elle avait écouté Schönberg, que manifestement elle n'avait jamais lu : celui qui ne cherche pas ne trouve pas. Mais la mort se cherche-t-elle, ou se trouve-t-elle tout simplement ?

Vinseul se réveilla un peu plus tard et se contenta, dans les heures qui suivirent, d'observer les ombres que projetaient les choses sur les surfaces du monde. Il passa l'après-midi à suivre une fourmi et à étudier ses mœurs. Moi, c'est un envoyé de ma mère qui me suivit, un collègue de la poste qui lui devait un service, parce que maman protégeait ses arrières quand il s'absentait. L'espion découvrit que j'allais à La Esmeralda et, pour gonfler le prix de son service et solder ses dettes, il lui raconta nombre de détails scandaleux, en particulier que mes camarades étaient un contingent de pouilleux, de shootés, de pédés et de communistes. Et que les maîtres n'étaient rien d'autre que leurs maîtres. Maman m'interdit de retourner à cette école, menaçant de faire de moi un orphelin, mais de son vivant. De nouveau on entendit à la maison les reproches qu'elle avait constamment adressés à mon père : *L'art ne sert à rien. Tu vas crever de faim. Nous ne pouvons pas nous payer ce luxe.* Le luxe d'être artistes, le luxe de mourir de faim ou le luxe de faire quelque chose d'inutile ? Et, comme si ça ne suffisait pas, le pire des chantages : *L'art est réservé aux fils de bonne famille.*

Je lui parlais de ma prétendue vocation et essayais de lui donner des exemples pour la contredire, des histoires inventées de peintres imaginaires qui avaient surmonté la misère et gravé leur nom en lettres d'or pour la postérité.

— Ah, tu ne vas pas me parler des artistes français ! Tu es comme ton père et je ne vais pas l'accepter. Regarde, tout ce qu'il a tiré de sa vocation, c'est une solide frustration. Et tu vois ce qu'on est devenus.

Quand je menaçai de quitter la maison, au risque de vivre dans la rue, pour lui prouver que je serais un artiste, même si elle s'y opposait de toutes ses forces, elle convoqua ma sœur et nous annonça, avec la solennité des

mensonges définitifs, ceux qui sont sans retour et obligent leur auteur à y être fidèles jusqu'à la mort, qu'elle avait de l'arthrite et que le médecin lui avait interdit de retourner au travail.

— Je ne peux pas aller plus loin, nous dit-elle comme si ses piles étaient déchargées, maintenant, à vous.

À compter de ce jour-là, maman se limita à deux activités : aller chez le docteur et s'occuper de ses chiens. Ma sœur décrocha son premier emploi de secrétaire et je ne retournai pas à La Esmeralda. Mon aventure n'avait pas duré un an, mais au moins j'avais profité des séances de modèle pour voir des femmes nues. Sous prétexte de *capter leur essence*, je les avais regardées avec une telle concentration, retenant chacun de leurs plis, et je m'étais masturbé avec tant d'acharnement, que dans les moments d'épuisement visuel et charnel, j'avais eu une intuition triste : les femmes n'étaient peut-être pas un mystère si merveilleux au point de leur soumettre notre propre vie.

Comme on m'avait coupé les ailes, j'allai au plus simple : je sollicitai mon oncle pour travailler avec lui à sa carriole de tacos. Adieu ma prétendue vocation authentique : ce boulot me semblait en valoir un autre, voire beaucoup d'autres qui pratiquaient un esclavage à peine dissimulé, même si, pour être honnête, être taquero me semblait préférable, car je ne pouvais plus blairer les chiens. La carriole de mon oncle se postait sur la Candelaria de los Patos ; comme il ouvrait le soir, le travail commençait vers cinq heures et demie. Je hachais les oignons et la coriandre, surveillais les tortillas, servais l'eau de Jamaïque et l'orgeat, et rendais la monnaie en ajoutant un bonbon à la menthe. Dans la semaine, la carriole pliait à minuit ; le week-end, à une heure et demie. Je m'habituai à passer des heures debout, et à échanger des plaisanteries avec les bons clients. La seule chose qui me gênait, et à laquelle je ne me résignai jamais, c'était la

puanteur de mes mains, mes mains d'artiste qui maintenant empestaient un mélange d'oignon, de coriandre, de menthe, de pièces et de billets trempés de sueur.

Au fil de tous ces tacos, je tins le coup patiemment, mais un matin, très tôt, je fis le numéro du bas nylon. Les bas étaient à ma sœur, qui, au matin, découvrant qu'on avait fouillé dans le tiroir de ses vêtements, me lança un regard soupçonneux. Mais quand elle vit Vinseul raide mort, elle vint me dire :

— Tu as mis le temps...

Étonnamment, ma mère ne demanda pas d'autopsie. Elle partit faire un tour et revint avec un roquet qu'elle avait trouvé en maraude au marché. Elle l'appela ainsi, Marché, même si ce n'était pas du tout un nom de chien. Ce que ma sœur lui fit remarquer, mais ma mère refusa d'en trouver un autre et feignit de ne pas avoir entendu. Telle fut sa nouvelle activité à cette époque, à part ne plus travailler : feindre de ne rien comprendre et parfois même feindre d'être folle. Maintenant que ma sœur et moi étions adultes, elle semblait avoir découvert qu'elle pouvait modifier sa façon de nous manipuler, passant de son intransigeance habituelle, qui s'épuisait, à une attitude d'égarement qui lui permettait de nous transférer, mine de rien, le poids des responsabilités.

Je promis à ma mère de donner une sépulture à Vinseul et j'emportai le cadavre à un étal matinal de tacos en barbecue, non loin de la maison. On m'en donna cinq pesos : le prix de quatre bières. Le lendemain, j'invitai ma mère à un petit-déjeuner, pour effacer son chagrin. Quand le taquero me vit arriver et commander deux complets, ses cheveux se hérissèrent de frayeur, croyant sans doute que nous l'impliquions dans un rituel de sorcellerie.

— Ils sont bons ? demandai-je à maman pendant que nous mâchions avec ardeur.

Agitant faiblement la main gauche, une fois qu'elle eut avalé sa bouchée, elle me murmura à l'oreille, pour ne pas offusquer le taquero :

— La viande est un peu coriace.

OceanofPDF.com

J'allais au restaurant chinois jour après jour pour prendre une bière. J'emportais toujours le journal et, parfois, le cahier. En réalité, je me bornais à analyser les allées et venues des Chinois, pour percer leur secret. Un jour, je les vis asperger d'eau les recoins du restaurant. Je rentrai dans mon appartement et fis de même. Les cafards applaudirent de toutes leurs antennes : enfin hydratées. Un autre jour, je notai sur mon cahier la marque des produits de nettoyage que je les voyais utiliser, j'achetais les mêmes et je les donnai à la femme qui venait deux fois par semaine remettre de l'ordre dans l'appartement, assortis d'instructions sévères : ce produit, tu l'appliques directement, celui-là, tu le dilues dans l'eau. Les odeurs changeaient, l'éclat des sols était légèrement modifié. Les cafards, indifférents. J'installai des plantes en plastique : les cafards en firent leur terrain de jeu. Je mis des boules en papier sur toutes les ampoules, que je fus obligé d'enlever au petit matin : j'étais réveillé par le bruit de leurs petites pattes qui marchaient dessus.

Je rassemblais les biscuits de la chance dans une boîte que je rangeais sous le lit. Il me semblait que recevoir un augure par jour était excessif. Et même dangereux. De temps en temps, en particulier quand j'étais désespéré et près de craquer, j'en ouvrais un, espérant trouver une piste, aussi efficace qu'une série de tapes dans le dos.

Certains mercredis ou samedis, j'emmenais Willem, qui avait des théories échevelées : c'était l'odeur des Chinois qui chassait les cafards ; ils les bouffaient en friture ; la décoration était si horrible que même les

cafards ne voulaient pas entrer. Il y avait du vrai dans cette affirmation : le restaurant était toujours désert. Il m'offrit même un de ces chats qui n'arrêtent pas d'agiter la papatte. Une statue en céramique, je veux dire. Le chat devint un parc d'attractions pour les cafards.

Juliette me prit en pitié et assura qu'elle avait un camarade qui parlait chinois, un maoïste qui avait appris le mandarin au Pérou.

— Je vais lui demander de te donner un coup de main, me dit-elle, mais tu dois me promettre de ne lui poser aucune question, il est dans la clandestinité.

Juliette organisa la rencontre un après-midi dans sa boutique, pour que je lui expose la situation. Le type était un jeune homme de vingt-trois ans. Il était vêtu d'un tee-shirt rouge, très crasseux, du Sentier lumineux. Il avait des dreadlocks et le bout des doigts tachés : c'était peut-être de l'encre, du tabac ou de la poudre. La clandestinité, c'était qu'il vivait depuis quatre ans dans un camp du CAG, à la faculté de philosophie de l'UNAM. Le CAG : le Conseil alternatif de grève. J'étais prévenu, j'avais apporté la *Théorie esthétique*, à tout hasard, si les choses tournaient mal. Son regard alla droit sur elle :

— Tiens tiens, grand-père aime le courant hardcore, dit-il.

Je le mis au courant de mes besoins, on traversa la rue et il alla tout seul au fond du restaurant discuter avec les Chinois. Je l'attendis dehors. Il m'avait dit qu'il valait mieux, car les Chinois adoraient les conspirations. Il ressortit deux minutes plus tard, le visage empreint d'une parfaite condescendance, en réalité une très pâle imitation.

— Impossible, me dit-il. Ces Chinois sont des Coréens.

Il voulait que je lui verse deux cents euros. Je finis par lui en donner vingt. Il lança un nouveau coup d'œil sur la *Théorie esthétique* qui aboyait dans ma main droite.

— Si ce courant vous branche, je peux vous en trouver d'autres. Je fournis aussi une bibliothèque qui est à côté, la bibliothèque d'une banque, vous la connaissez ?

— Tu fais des affaires avec une banque ?

— Ce sont des formes postmodernes de l'extorsion, l'essentiel est de faire fonctionner le capital en faveur de la révolution.

— En pillant l'université ?

— Le budget de l'université vient du gouvernement. C'est un crime moralement bon au carré. Ça vous intéresse ou pas ? Une bonne occase, vingt pesos le volume !

— Moi je les ai gratis, je les vole à la bibliothèque.

— Allons donc ! Voleur qui vole un voleur qui vole un voleur qui vole un voleur. Vous avez gagné le pardon éternel. Mais à la bibliothèque, il n'y a pas tout, vous ne pouvez pas choisir, je vous offre un service sur commande.

— Trouvez-moi les *Notes sur la littérature*.

— Ouahhh ! Plus corsé que ça, je ne vois que les *snuff movies*.

— C'est pour un cadeau.

— Aïe, si vous mettez du poison au coin des pages, c'est le cadeau idéal. Je vais vous le trouver.

Il me serra la main de façon étrange et on se retrouva avec les doigts emmêlés. Je lui demandai comment il s'appelait.

— Mao.

— Et ton vrai nom ?

— Mao est mon vrai nom. Vous savez ce qu'on dit, grand-père, le nom, c'est le destin.

— Ne m'appelle pas grand-père, je ne suis le grand-père de personne, je n'ai pas de petits-enfants.

— Qui a dit qu'il fallait avoir des petits-enfants pour être grand-père ?
Vous lisez trop Adorno, vous allez péter un câble.

C'était le moment de l'après-midi où les gens couraient avant la fermeture des magasins, et où la rue Basilia Franco se reconnaissait à la queue à la boulangerie et aux supplications d'Hipólita, qui mendiait des miettes de pain auprès des clients. Mao était parti lentement, marchant au rythme d'un chant imaginaire, soucieux de ne pas déranger les gens pressés. Dorotea l'attendait au carrefour. Je les vis s'embrasser longuement et entrer ensuite, enlacés, chez le glacier.

Willem apporta un DVD en cadeau pour se faire pardonner : un documentaire sur la vie et l'œuvre de Juan O'Gorman.

— Pourquoi me demandes-tu pardon ? lui demandai-je. Parce que tu n'as pas été loyal avec moi, ou parce que tes convictions passent avant notre amitié ?

Il réfléchit, en pleine confusion.

— Tu n'avais pas à t'excuser, le rassurai-je, mais je te remercie beaucoup du cadeau. Où l'as-tu acheté ?

— Au marché.

— On pirate même des documentaires sur Juan O'Gorman ? Voilà un vrai symbole de progrès pour le pays. O'Gorman est mon préféré.

— Je sais.

— Comment le sais-tu ?

— Je prête une oreille attentive à ce que vous dites. Pour arriver jusqu'au Seigneur, il faut apprendre à écouter son prochain.

Je sortis le disque de sa boîte et me dirigeai vers le lecteur posé sur la télévision.

— Dis donc, lançai-je, la fille de la police canine m'a demandé de tes nouvelles. Tu veux que j'organise une rencontre ? Si tu veux, je te prête l'appartement, mais tu dois apporter tes draps.

Il rougit.

— Le sexe avant le mariage est un péché, dit-il.

— Sans blague ! Alors tu n'as qu'à l'épouser !

L'écran de la télévision montra une photo en noir et blanc : Juan O'Gorman, les deux mains sur la balustrade d'un premier étage intérieur de ce qui semblait être la Maison Bleue. Dans la main gauche, un plan enroulé, dans la main droite un cigare. Il portait une veste en daim et un pantalon en laine, les cheveux gominés et plaqués, et derrière ses lunettes un regard tourmenté qui laissait présager la tristesse qui allait lui tomber dessus, si ce n'était déjà fait. Willem remarqua ma fascination :

— Pourquoi aimes-tu tellement ce genre d'émissions ? dit-il.

— Je te l'ai déjà dit plusieurs fois, je les ai tous connus, enfin, la plupart d'entre eux. Certains de près, d'autres de loin, mais je les ai connus, j'aurais pu être l'un d'eux.

— Et que s'est-il passé ?

— Qu'est-ce qui peut se passer, *Güilen* ! Il ne peut y avoir de postérité pour tous, la mémoire du monde n'y suffirait pas, il n'y aurait pas assez de rues pour nous rendre hommage, ni assez de parcs pour nos statues, ni de cinéastes pour tourner des documentaires, ni assez de place pour être inhumés à la Rotonde des Personnes illustres. La vie doit faire une sélection. Et elle est implacable.

— Dieu dispose.

La télévision se mit à parler d'architecture fonctionnaliste.

— Dieu n'existe pas, mon garçon, c'est une chose beaucoup plus compliquée, un mélange de circonstances, de talents, de hasards, de connaissances et même de génétique ! Si tu n'as pas la combinaison gagnante, tu finis taquero. Et je n'ai pas été l'exception, au contraire, mais la règle : combien de ceux qui se réunissaient à La Esmeralda ont réussi quelque chose dans la vie ? Une minorité !

— La *Esmerrralda*, c'est quoi ?

— Une école de peinture. Tous les génies de l'art du xx^e siècle mexicain y sont passés, comme professeurs ou comme élèves. Les autres aussi y sont passés : la chair à canon, le rembourrage, les extras, les infiltrés, ceux qui comme moi n'avaient pas la combinaison qui donnait accès à l'histoire de l'art. Nous étions de ceux qui un jour devraient renoncer à leurs aspirations, poussés par les circonstances ou par l'acceptation de leurs limites. Ensuite, il y avait ceux qui persévéraient dans la médiocrité, qui faisaient de l'art une profession et se condamnaient à une vie ridicule. Par-dessus le marché, il y avait ceux qui ne pouvaient que continuer de peindre, quoi qu'il arrive, et qui finissaient fous, malades, et mouraient en pleine jeunesse. Les martyrs de l'art. Ces gens, j'en ai connu une bonne poignée, ils remplissent les fosses communes. L'un d'eux avait pris des cours à La Esmeralda dans les années 1930 et quand j'étudiais là-bas, en 1953, on le voyait de temps en temps chercher des copains de débauche. Comme moi aussi j'aimais la vie de bohème, nous sommes finalement devenus amis, nous étions la terreur des bars du centre. Un jour, il m'a montré ses tableaux, bouleversants, déchirants, excellents. Il ne manquait pas de talent, il en avait autant sinon plus que ceux qui étaient reconnus. Tu sais ce qui s'est passé ? Il a fini dans l'indigence, je l'ai revu en 1960, à ma carriole de tacos, à La Candelaria de los Patos. Tu connais ? C'est dans le centre. Il ne se souvenait même pas de moi, il était complètement parti, il venait demander à manger et je lui donnais des tacos pour qu'il ne fasse pas fuir les clients. Un jour, on l'a retrouvé, dans la rue où j'avais ma carriole. Il avait une quarantaine d'années. Il est mort dans la rue comme un chien errant.

— Comment s'appelait-il ?

— Je ne le sais même pas, on le surnommait le Sorcier. Je ne lui ai jamais demandé son nom, et maintenant c'est impossible de le savoir, l'Histoire l'a avalé. Ou plutôt l'oubli.

— Dieu a pitié des oubliés.

— Tu me laisses voir le film ?

Plus tard, quand enfin Willem s'en alla, je cherchai dans le film une photographie que j'avais repérée du coin de l'œil, pendant que Willem s'efforçait de détourner mon attention de l'écran avec son bagout. C'était un portrait de Juan O'Gorman enlaçant une femme appelée Nina Masarov. J'appuyai sur le bouton pause et regardai la photographie en buvant bière sur bière. Bien qu'il s'agisse d'un portrait de jeunes mariés, une carte postale que O'Gorman avait envoyée par la poste à Frida du fond de l'Europe, c'était sûrement le portrait le plus triste que j'ai jamais vu : au traditionnel regard tourmenté de O'Gorman s'ajoutait l'air résigné et absent de la fiancée, qui semblait savoir parfaitement que cette histoire était sans avenir. Ou pire : que rien n'avait d'avenir. J'imaginai qu'elle devait être originaire d'une de ces superpuissances de la tristesse : d'un pays d'Europe centrale, ou d'Allemagne, de Pologne, de la mère Russie. Je ne cessais de regarder le portrait en pensant à Marilín et à toutes les femmes qui auraient pu être et qui n'avaient jamais, jamais été. O'Gorman avait raison : parfois, la vie était si triste qu'il fallait se tuer trois fois. J'avais trop bu. J'ouvris le cahier et me mis à écrire ce que je me rappelais de Marilín, sa façon de grogner, la longueur de ses jambes, sa chevelure qu'elle ne me laissait pas toucher, d'ailleurs elle ne me laissa jamais rien toucher d'elle.

Dans la nuit, j'eus un rêve : je dansais un boléro avec Marilín, et quand j'étais sur le point de lui dire quelques mots, les bêtises que se disent les amoureux, je sentais deux petites tapes dans le dos, je me retournais et voyais le Sorcier qui tenait une chaussure dans la main droite, une grosse godasse qu'il brandissait très haut et avec laquelle il se mettait à me taper dessus. Alors, tout devenait noir et je ne sentais même plus le choc de mon corps s'effondrant par terre. À mon réveil, dans le rêve, je regardais le Sorcier de bas en haut, toujours par terre, mais nous n'étions plus sur les

lieux de la danse, nous étions dans une chambre. Les murs de la pièce étaient recouverts de peintures de pigeons, de pigeons crevés, de pigeons attachés, déplumés, ensanglantés. Il y avait un lit défait, les draps emmêlés formant une masse au milieu, des peintures et des pinceaux partout. C'était le Sorcier des premiers temps, avec la vitalité excessive de ceux qui ne peuvent contrôler les zigzags entre l'euphorie et le malheur, si différent du Sorcier rachitique et lunatique de la fin de ses jours. Il s'approchait de moi, levait un pied, menaçant de me piétiner, ouvrait la bouche et disait :

— Que t'est-il arrivé, mon vieux ? Ce roman devient vraiment cucul.

— Ce n'est pas un roman !

— Allons donc ! Ça y ressemble.

— Comment est-on arrivés ici ?

— Quelle importance !

— On était dans la salle de bal.

— On était. Maintenant, nous sommes ici.

— Où est Marilín ?

— Marilín, Marilín... J'AI SOUFFERT LE MARTYRE ! TU M'ENTENDS ? J'AI SOUFFERT LE MARTYRE ! SI TU CROIS QUE JE VAIS TE LAISSER ME FOURRER DANS UN ROMAN ROMANTIQUE ET DE DÉPASSEMENT PERSONNEL TU TE METS VRAIMENT LE DOIGT DANS L'ŒIL !

Je me réveillai à ce moment-là, car, outre les cris du Sorcier dans mon rêve, dehors, dans la vie réelle, j'avais des élancements au foie. Je mis si longtemps à replonger dans le sommeil que je retins le rêve.

Le lendemain matin, silence tendu dans l'ascenseur, dans la descente. Au moment où l'appareil rebondit à hauteur du hall, Francesca entreprit de me corriger :

— Il n'y a pas d'accent sur le *i* de Marilyn. Et ça s'écrit avec un *y*.

Vinrent un inspecteur du secteur de la capitale et le leader des vendeurs ambulants du centre. Il était six heures du soir et mon oncle n'était pas encore arrivé. Je m'étais posté au carrefour et je l'attendais. L'inspecteur me montra sa carte, qui l'autorisait, crus-je comprendre, à commettre des actes violents de nature diverse. L'autre sortit d'une pochette plastique une carte pouilleuse de la Confédération nationale des organisations populaires, qui semblait être un passeport pour tout lieu qui lui passerait par la tête. Lui, je l'avais déjà vu, c'était lui qui venait encaisser les cotisations. C'était le propre terme de mon oncle : le type chargé des cotisations. Tous deux portaient des dossiers bourrés de paperasses, des crayons derrière l'oreille, des clips entre les boutons de la chemise : ils étaient déguisés en gratte-papier ambulants.

— C'est toi qui donnes un coup de main à Moustache, hein ? dit M. Cotisations, tandis qu'il remettait sa carte dans la pochette avec une délicatesse d'antiquaire.

Moustache était le surnom de taquero de mon oncle, et c'était aussi le nom affiché sur sa carriole : *Tacos de Maître Moustache*. Je confirmai et précisai qu'il était en retard, qu'à cette heure la carriole aurait déjà dû être montée et moi en train de hacher les oignons et la coriandre.

— Tu n'es pas au courant de ce qui s'est passé ? demanda l'inspecteur. Je secouai la tête de droite à gauche et de gauche à droite.

— Moustache, il s'est fait avoir, dit M. Cotisations.

— Comment ? dis-je, pris de peur, mais ils crurent que je voulais savoir ce qui s’était passé.

— On l’a retrouvé sur La Alameda, cinq coups de poignard, dont deux mortels, expliqua l’inspecteur.

— Comment ? répétai-je, toujours à cause de la panique, et cette fois ils crurent que je voulais savoir pourquoi.

— C’était sans doute une “affaire de jupons”, dit l’inspecteur en dessinant des guillemets sur un ton de persiflage proprement bureaucratique.

— Plutôt une affaire de poignard, dit M. Cotisations en riant.

Je haussai les sourcils le plus près possible des cheveux : mon instinct me disait qu’il valait mieux feindre que je ne comprenais rien.

— Tu ne savais pas que Moustache était poignard ? dit l’inspecteur.

Je répondis par la négative. En réalité, je dis encore une fois :

— Comment ?

— Et toi ? demanda M. Cotisations.

— Moi quoi ?

— Toi aussi, tu es poignard ?

Je dis que non. Que j’avais une petite amie.

— Figure-toi que tout le monde pense que tu es poignard, enchaîna-t-il. Tous les assistants de Moustache étaient poignards. Il en trouvait dans un lotissement de la rue Luis Moya. Tu vois ce que je veux dire ? Tu ne nous mènes pas en bateau ?

Je leur expliquai que Moustache m’avait donné du travail parce que c’était mon oncle. Ils s’entreregardèrent comme s’ils se demandaient si les condoléances s’appliquaient à ce genre de situations, avec des gens de leur acabit. Ils conclurent que non.

— Tu es poignard, oui ou non ? insista M. Cotisations.

— Je vous ai déjà dit que non, Moustache était mon oncle.

— Ah, il ne faudrait pas que ce soit génétique, dit l'inspecteur.

— Alors, tu l'es ou tu ne l'es pas ? demanda encore M. Cotisations.

Je leur répétais que non.

— Tant mieux, dit l'inspecteur. Tu nous dureras plus longtemps.

— Le boulot t'intéresse, mon garçon ? demanda M. Cotisations.

— Comment ? dis-je, parce que je ne comprenais pas, mais ils crurent que je voulais savoir comment ça fonctionnait.

— On te laisse le carrefour et tu nous donnes dix pour cent de ce que tu gagnes, dit M. Cotisations. Dix pour moi et dix pour le collègue.

— Dix pour la Confédération et dix pour le Secteur, corrigea l'inspecteur.

— Mais je n'ai pas de carriole.

Ils m'expliquèrent qu'ils me la louaient, que cela faisait partie de l'accord, que c'était compris dans les dix pour cent.

— Dans les vingt, rectifia M. Cotisations.

— Tu piges ? demanda l'inspecteur.

— Je ne sais pas, il faut que j'en parle avec ma mère.

Ils se consultèrent comme si l'espace d'un instant ils avaient cru s'être trompés de personne, que tout était un malentendu. Ils me demandèrent quel âge j'avais. Je leur répondis vingt et un ans.

— Et tu vas en parler à ta mère, mon garçon ? dit l'inspecteur. Ta mère, ce que tu dois faire, c'est l'aider, la carriole, c'est un bon boulot, tu verras.

— Moustache était son frère, et elle ne sait encore rien, expliquai-je.

— Raison de plus, dit l'inspecteur. Tu lui dis que c'est un héritage, ta maman sera toute contente.

— Il faut que tu te décides tout de suite, dit M. Cotisations, on te donne une chance, il y a la queue pour avoir ce carrefour.

Je savais que c'était vraiment une bonne affaire, un des trucs où j'aidais mon oncle, c'était de compter l'argent quand on pliait boutique. Je leur dis oui, pensant que si je disais non je me retrouverais sans rien, en revanche si

j'acceptais, et si cela ne me convenait pas, je pourrais toujours laisser tomber. L'inspecteur me donna une carte : derrière était inscrit un code composé de lettres et de chiffres.

— Si un collègue du Secteur rapplique, tu lui montres cette carte. Mets-la dans ton portefeuille. Ne la perds pas. Sans cette carte, tu n'es personne, compris ?

Je répondis oui.

— Le soir, c'est moi qui passe pour les comptes, dit M. Cotisations. Tu as intérêt à ce qu'ils soient précis, n'essaie pas de jouer au petit malin. Il ne faudrait pas que tu sois poignard.

— Autre chose, dit l'inspecteur.

Il se tourna vers le banc d'en face et tendit le bras pour faire signe à un type qui était adossé au mur. L'individu traversa la rue sans regarder et une voiture fut obligée de freiner brutalement pour ne pas le renverser. Quand le chauffeur passa la tête par la fenêtre pour l'insulter, l'homme lui montra le pistolet qu'il cachait sous sa chemise, glissé dans le pantalon. Il rajusta sa chemise et nous rejoignit. Il avait une cicatrice en travers du visage et un cure-dent entre les lèvres. Il était incroyablement moche, comme la caricature d'un tyran dessinée par un artiste angoissé par les atrocités d'une guerre, si moche qu'il en devenait déprimant, car il suggérait que la beauté était un attribut moral.

— Bonsoir, dit-il.

— Bonsoir, répétai-je.

M. Cotisations posa la main droite sur l'épaule de l'homme et m'informa.

— Voici le collègue qui va te vendre la viande.

On sonna à la porte, or ce n'était ni mercredi ni samedi. La voix chantante de Mao annonça à l'interphone :

— J'apporte votre commande.

— Pizza ? Tu t'es trompé d'appartement.

— Je viens du PID : Philosophes Incompréhensibles à Domicile.

Je lui dis de monter, appuyai sur le bouton qui ouvrait la porte d'entrée et imaginai, pendant les cinq minutes obligatoires qu'il mettrait à monter, qui finirent par devenir dix, l'émotion que causeraient dans le hall ses dreads, sa démarche en danseuse et son odeur. Enfin, Mao tambourina contre la porte de mon appartement comme s'il composait un télégramme : un coup isolé, suivi de plusieurs petits coups espacés et pour finir une sorte de battement de percussions. Quand j'ouvris, les sourcils en position de surprise, il s'excusa.

— C'est l'habitude.

Mes sourcils changèrent de position, tendance interrogation.

— Un paquet d'années dans la clandestinité.

— Tu en as mis du temps à monter, tu arrives de Chine à genoux ?

— C'est la faute de l'ascenseur, il a mis une éternité à arriver, j'ai même cru que j'allais rater la chute de l'empire yankee en l'attendant en bas.

Je le laissai entrer et il inspecta l'appartement comme s'il redoutait que j'aie organisé une embuscade. Après avoir constaté qu'à part les cafards personne d'autre ne nous tenait compagnie, il se planta devant le tableau accroché au mur.

— Il est chouette, ce monstre, affirma-t-il.

— C'est ma mère.

— Elle était si grosse que ça ?

Il portait encore le tee-shirt du Sentier lumineux, dont la puanteur confirmait à distance que c'était le même. La clandestinité a toujours été une bonne excuse pour les pouilleux. Je constatai que je ne recevais que des visites de militants : des garçons en uniforme avec un sac à dos.

— Dites donc, c'est quoi, cette bande, dans le hall ? Une secte ?

— Un truc de ce genre, une société littéraire.

— Sapristi ! Et vous n'y participez pas ?

— Qu'est-ce que tu crois, je ne lis pas de romans.

— Le roman est une invention bourgeoise.

— Sans blague !

Il enleva son sac à dos et l'ouvrit pour en tirer deux livres, qu'il me donna. J'étais déçu que l'édition de *Notes sur la littérature* soit en plusieurs volumes, celui qu'il m'avait apporté, le troisième, était très mince, il ne pourrait sans doute pas me servir.

— Et les autres tomes ? demandai-je.

— Les autres se sont envolés, c'est le dernier qui restait.

Ensuite, je regardai la couverture bleu et rouge de l'autre livre qu'il m'apportait : *Le Rêve et les Enfers*, de James Hillman.

— Et ça ?

— Un cadeau. Il est plus ou moins périmé côté hermétisme.

Je sortis les vingt pesos convenus de mon portefeuille, avant qu'un changement imprévu de l'histoire, y compris ce mystérieux cadeau, m'impose de le payer plus cher.

— Dis-moi, Dorotea est ta petite amie ?

— Vous la connaissez ?

— Juliette me l’a présentée. Et puis nous avons eu un différend. Tu sais que ta petite amie travaille pour le système ?

— Vous vous trompez, grand-père.

— Je ne me trompe pas, je t’ai vu avec elle l’autre jour. Et je t’ai déjà dit de ne pas m’appeler grand-père.

— Dorotea n’est pas ce que vous croyez.

— Vraiment ? Tu ne vas quand même pas me dire que c’est une infiltrée.

Il renifla, comme si renifler voulait dire oui dans le langage chiffré de l’insurrection. Il renifla de nouveau et j’eus l’impression d’avoir fait la bonne interprétation.

— N’invente pas, c’est la vérité.

— Écoutez, la seule chose que vous avez à savoir, c’est que Dorotea a classé votre plainte, ne vous inquiétez plus.

— Ah, vraiment ? Et ça va me coûter combien ? Ne croyez pas que je vais vous payer quoi que ce soit.

— Du calme, grand-père, ça regarde Dorotea, qui est vraiment trop bonne. Elle l’a fait comme une faveur spéciale, parce que vous êtes un ami de sa grand-mère.

— Peut-on savoir ce que vous gagnez à vous infiltrer dans la Société protectrice des animaux ?

— Côté informations, c’est une mine d’or. Vous n’avez pas idée des gens qui portent plainte ! Surtout des dames de la haute, qui s’ennuient et ne savent quoi inventer pour se distraire, des épouses de chefs d’entreprise et de politiciens, qui d’autre va se soucier des bestioles dans ce pays ? Vous riez, grand-père, mais Dorotea vient de dénicher plein de renseignements sur un des fils de l’homme le plus riche du monde.

— Sans blague !

— Tout : adresse, téléphone, mail.

— Et ça vous sert à quoi ?

— Je ne peux pas en parler, sinon ça fout en l'air l'opération.

Là, c'est moi qui inspectai les environs, comme si je redoutais que dans mon propre appartement quelqu'un puisse écouter cette conversation et se lancer, sans qu'on lui ait rien demandé, dans Dieu sait quelle horreur. Je changeai de sujet précipitamment :

— Les sociétaires du hall t'ont posé des questions ?

— Pffft ! On ne m'a pas interrogé de cette façon depuis le dernier sommet du G-20.

— Qu'est-ce qu'on t'a demandé ?

— Ce que je venais faire.

— Et tu leur as dit quoi ?

— Que j'étais un fournisseur.

— Génial ! maintenant, ils doivent imaginer que tu es mon *dealer*.

— Ou que je vous apporte du Viagra.

— Tu sais, tu peux peut-être m'aider.

— Tu veux que je te trouve la pilule magique ?

— Je veux que tu m'aides à trouver un whisky qu'on distille à Tlalnepantla.

Je finis par lui offrir une bière et, trois ou quatre verres plus tard, je lui dis de m'attendre et j'allai prendre sous mon lit la boîte de biscuits chinois.

— Choisis-en un, ordonnai-je.

— La superstition est une invention bourgeoise faite pour manip...

— Détends-toi, Mao, c'est une tradition de ton peuple.

Il en choisit un, l'ouvrit, le croqua et glissa le petit papier dans la poche de son pantalon.

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— Il dit quoi.

— Je ne vais pas vous le dire, si on doit suivre une tradition, qu’au moins on le fasse bien.

— Quoi ?

— Sinon, ça ne va pas se réaliser.

— Ce n’est pas comme un vœu. Que disait le papier ?

Il remit la main dans sa poche et en sortit deux fils et un chargeur de téléphone avant de trouver le papier. Enfin, il lut :

— *Seul l’avenir donne un sens au passé.*

— C’était ça qui risquait de ne pas se réaliser ?

— Je ne savais pas que les Chinois étaient révisionnistes.

Il remit la prédiction dans sa poche et, comme s’il devait me donner une dose de condescendance en échange des bières et du whisky, il regarda partout dans l’appartement et affirma :

— J’ai un remède implacable contre les cafards. Vous voulez que je vous l’apporte ?

— Ne te casse pas la tête, ils sont invincibles, plus puissants que l’armée yankee.

— Justement. Vous avez un lecteur de disques compacts ?

Marilín était toujours à l'endroit où je l'avais vue la dernière fois, assise dans un recoin de ma mémoire, sur le bord de mon lit dans mes délires d'adolescent, elle avait toujours quinze ans et j'étais un vieux : les femmes connaissent des trucs étonnants pour combattre le passage du temps. Je m'asseyais à côté d'elle, doucement, essayant de cacher ce qui se passait sous ma braguette.

— Tu n'as pas changé, lui disais-je.

— Toi non plus.

— Je sais. Je suis vieux.

— De quelle année viens-tu ?

— De 2013.

— Ohhh ! Alors ? Finalement, tu es devenu artiste ?

— Tu sais bien que non.

— Moi, le savoir ? Comment l'aurais-je su ?

— Nous avons été voisins jusqu'en 1985.

— Sérieusement ?

— Tu ne le savais pas ?

— Comment l'aurais-je su, je vis en 1953 !

Je la regardais pour la réprimander, je pensais exiger d'elle que, pour une fois dans sa vie, elle cesse de se jouer de moi, et je découvrais qu'elle était en uniforme de collégienne.

— Alors, nous ne nous sommes pas mariés, disait-elle, soulagée.

— Bien sûr que non.

— Et pourquoi nous ne nous sommes pas mariés ?

— C'est toi qui me le demandes !?

Ma question furieuse provoquait ses éclats de rire, ravie que son moi futur ait eu le cran de me repousser, comme elle le faisait déjà par le passé.

— Et qu'est-il arrivé en 1985 ? demandait-elle. Tu as attendu plus de trente ans avant de perdre espoir ?

— Ma mère et ma sœur sont mortes, et comme le contrat de location était au nom de ma mère on en a profité pour me fiche dehors. J'ai dû chercher un autre endroit où habiter.

— Désolée, je ne savais pas qu'elles étaient décédées.

— Si, tu le savais, je t'ai parlé ce jour-là.

— Ainsi, c'étaient de pures élucubrations mentales.

— Quoi ?

— Te marier avec moi, être artiste.

— Qu'est-ce qu'il y a de mal à faire des élucubrations ?

— Tu as raison, j'avais oublié que tu es un vicieux. Tiens, regarde, tu as mouillé ton pantalon.

À ce moment-là, comme si ses mots déclenchaient la réalité, je sentais l'humidité se répandre dans mon entrejambe et, tandis que je baissais les yeux pour confirmer l'évidence de l'éjaculation, une ombre surgissait soudain entre nous, une ombre gigantesque qui recouvrait tout. Je levais les yeux et voyais le Sorcier qui se dressait d'un air menaçant. Quelle taille avait-il ? Vingt mètres ? Quatre-vingts ? Il ouvrait la bouche pour parler, ou plutôt pour crier, et on aurait dit qu'il allait cracher le feu.

— QU'EST-CE QUE JE T'AI DIT ? QU'EST-CE QUE JE T'AI DIT ? REGARDE DONC OÙ EN EST LE ROMAN. J'AI SOUFFERT LE MARTYRE. J'AI SOUFFERT LE MARTYRE. J'AI SOUFFERT...

Je me réveillai au milieu des cris et désertai aussitôt la tiédeur du lit, essayant de ne pas retomber dans le sommeil. J'étais si bouleversé que je crus même entendre des bruits au salon. Je sortis de la chambre et allumai : les cafards vaquaient à leurs occupations. Je me servis un whisky pour me calmer et, comme s'il s'agissait d'un exorcisme, j'ouvris le cahier et me mis à écrire avec frénésie : *Il paraît que María Izquierdo avait peur de lui. Que Juan O'Gorman aimait ses tableaux. Que Diego le regardait de haut, juché sur l'arrogance des échelles et des échafaudages de ses fresques murales. Que Lola Álvarez Bravo avait pris des photos de lui, toutes voilées, mystérieusement. Que Frida ne se souvenait pas de lui. Que José Luis Cuevas ne comprenait pas s'il était avec ou contre lui. On disait qu'il venait d'un endroit où les familles fortunées avaient pratiqué l'endogamie avec obstination au point de s'approprier la difformité, l'imbécillité et la folie. Qu'il avait été marié deux fois. Qu'il était une sorte de séminariste qui aurait eu le diable en lui. On disait qu'il avait eu la variole, la syphilis, les gonorrhées, la tuberculose, la gale, le parvovirus B. Qu'il répétait sans cesse : j'ai souffert le martyre, j'ai souffert le martyre. Qu'il prétendait être d'une famille riche qui avait perdu sa fortune à la guerre des Cristeros. Agustín Lazo lui aurait dit que le taux de tourmentés dans l'histoire de l'art était à son maximum. Qu'il n'avait jamais repris ses cours à La Esmeralda après cela. On disait qu'il était atteint de schizophrénie, qu'il avait été enfermé dans tous les asiles de Mexico, qu'il avait eu des électrochocs et qu'on l'avait lobotomisé. Qu'il allait au vernissage des expositions pour faire peur aux dames de la haute, comme on fait peur aux enfants dans le parc. On disait que ses tableaux ressemblaient à ceux de Giorgio De Chirico. Qu'il peignait le paysage de l'Apocalypse et que dans ses natures mortes les fruits évoquaient la nécrophilie. On disait qu'il n'avait jamais voyagé, que c'était un provincial. Qu'il était né à Lagos de Moreno.*

Le lendemain matin, tandis que je quittais mon appartement, avec une gueule de bois plus sauvage que d'habitude, Francesca, qui surveillait le palier derrière sa porte entrebâillée, me cria :

— Enfin, le protagoniste est arrivé !

OceanofPDF.com

On avait reçu un télégramme : une lame du Pacifique avait englouti mon père. Maman ne voulut rien savoir, elle s'enferma dans sa chambre avec Marché. Les portes fermées, comme mille autres choses, le rendaient fou. Il ne cessait de gémir, j'étais tenté de croire que ma mère l'avait engagé comme pleureuse. Ma sœur et moi, on monta dans un car et, douze heures plus tard, on arriva à Manzanillo. Mon père nous attendait à la gare routière. Pour un mort, il avait bonne mine. Pour un vivant, encore pire.

Il nous emmena déguster des coquillages dans une paillote de la plage. La mer sentait le pourri. Mon père s'excusa, comme si c'était aussi de sa faute. On mangea une soupe de poissons et des crevettes roses en prenant conscience qu'il n'avait jamais été mort. Ni dans la réalité ni dans nos pensées. Pendant ce temps, papa nous interrogeait. Faisons-nous des études ? Avions-nous un travail ? Il fut très déçu par les réponses.

— Je pensais que tu serais peintre, me dit-il.

— Moi aussi, répondis-je. J'ai pris des cours à La Esmeralda.

— Et alors ?

— Maman a de l'arthrite, j'ai dû chercher un travail.

— Ils sont bons, tes tacos ?

— Succulents, je suis connu dans tout le centre-ville.

— J'en suis ravi, dit-il avec la détermination fragile des mensonges pieux.

Ensuite, il me demanda si j'avais une petite amie et je lui dis que j'allais me marier dans quelques mois. C'était l'époque de mon prétendu mariage. Il voulut voir une photo de ma fiancée. Je n'en avais pas. Il voulut savoir comment elle s'appelait. Je lui dis qu'elle s'appelait Marilín, mais ma sœur intervint et dit qu'en réalité elle s'appelait Hilaria. Mon père voulut aussi interroger ma sœur, mais elle ne dit rien, feignant d'être très absorbée par la contemplation de l'horizon : elle voyait en cachette un homme marié. Au dessert, il nous recommanda la mangue au sirop et demanda enfin comment allait notre mère. Je lui fis une liste de ses petites misères.

Après le dessert, le soir tomba peu à peu et tout notre sang s'activa dans le ventre. J'eus alors l'impression que nous avions mangé avec un fantôme. Que notre père était déjà mort et que nous étions dans un rêve. Restait à savoir qui rêvait : ma mère, ma sœur ou moi.

— Tu es malade ? lui demandai-je.

— J'ai un cancer, répondit-il. Ne le dites pas à votre mère.

— Que tu es vivant et que tu as un cancer, ou que tu n'es pas mort ? demanda ma sœur.

Mon père soupira, comme si un cancer l'autorisait à répondre aux reproches par des soupirs et à changer de sujet.

— J'ai quelque chose à vous demander, dit-il, c'est pourquoi je vous ai fait venir. Je peux compter sur vous ?

— Non, dit ma sœur.

— Ça dépend, dis-je.

Il regarda ma sœur une dernière fois, avant de se tourner vers moi : je savais très bien qu'il utilisait le pluriel uniquement pour que son appel au secours ait l'air d'une mission collective, et que je ne m'écroule pas sous le poids des responsabilités.

— Quand je mourrai, je veux qu'on m'incinère, que mes cendres soient mélangées à la peinture et données à un artiste.

Définitivement, ce n'était pas un rêve, et mon père n'était pas mort : ce genre de choses, sans queue ni tête, n'arrivait que dans la vie pour de vrai.

— Tu es devenu fou ? dit ma sœur. Tu ne voulais pas qu'on disperse tes cendres dans un musée ? Tu trouvais que ce n'était pas assez loufoque ? Tu as péti ton dernier plomb ?

— Il n'est pas fou, intervins-je. Il a juste changé d'avis.

Mon père reporta son regard sur les restes du dessert dans l'assiette, fatigué à l'avance de devoir donner une explication qui était, en même temps, l'aveu de son échec.

— Tout ce que je voulais faire dans la vie, commença-t-il, c'était créer une œuvre d'art essentielle, et je n'ai pas pu. Il me manquait le talent, l'imagination, la technique, et même l'argent. Argent, ça veut dire temps pour peindre, calme. On ne peut être un artiste s'il faut travailler. Mais si je n'ai pas pu créer une œuvre artistique vraiment bonne, je peux en devenir une, devenir des cendres collées à une toile, une poussière de peinture, une texture artistique.

— Je vais prévenir l'asile, dit ma sœur.

— Fiston, dit papa pour écarter ma sœur de la conversation, je veux qu'on m'incinère et qu'on remette mes cendres à Gunther Gerzso.

Il glissa sa main droite dans la poche de son pantalon et en sortit un petit papier où il avait griffonné le nom du peintre.

— Pas la peine, dis-je, je le connais.

— Tu le connais ? demanda mon père, pour la première fois ébloui.

— Je veux dire que je sais qui c'est, je ne le connais pas personnellement, mais je trouverai peut-être un de mes anciens camarades de La Esmeralda qui le connaît. Et si ça ne marche pas avec lui, je peux sûrement solliciter José Luis Cuevas.

— Non, non, non. José Luis Cuevas est figuratif, il me faut un peintre abstrait. C'était une rupture nécessaire pour en finir une fois pour toutes avec l'École, tu comprends ? Mais ce n'était qu'une étape intermédiaire. La tendance est à l'abstractionnisme.

— Vicente Rojo, ça te conviendrait ?

— Vicente, oui. Ou à la rigueur Felguérez. Mais essayez d'abord auprès de Gerzso.

— Tel père, tel fils, interrompit ma sœur. Ma mère a raison : vous faites une belle paire de frustrés.

À la gare routière, au moment des adieux, mon père demanda si nous avions un chien. Je lui dis que oui.

— Attention ! nous recommanda-t-il. Faites très attention.

Et au moment où il semblait que rien ne pourrait plus arriver, tout bascula, comme si un plaisantin avait soudain changé les choses de place, des bas nylon dans le réfrigérateur, des ampoules grillées sous l'oreiller, des cafards lisant le *Temps perdu* et des morts qui en avaient marre d'être morts, comme si le passé n'était plus comme avant.

OceanofPDF.com

NOTES SUR LA LITTÉRATURE

OceanofPDF.com

L'événement faisait la une de tous les journaux, la radio ne cessait de le répéter, c'était le reportage central aux informations télévisées ce jour-là : le sol de l'esplanade du monument à la Révolution se crevassait. Sur Internet, il y avait des milliers de plaisanteries sur le sujet, des photomontages où un dinosaure surgissait du sous-sol. Juliette me les montra sur son téléphone portable. Il était trop tard pour profaner la tombe de Madero, on envisagea d'y aller sur-le-champ, mais la zone avait été sécurisée. Deux jours plus tard, les experts désignés pour trouver une explication rendirent leur verdict : avec le dinosaure, on était loin du compte. C'étaient les moustaches des révolutionnaires qui n'avaient cessé de pousser et qui avaient engorgé le réseau des égouts. L'expertise était si précise qu'elle cernait les responsabilités : c'était la faute de Pancho Villa et de Cárdenas. Madero, Calles et Carranza, absous.

Je recopiai sur le cahier les conversations que j'eus à cette occasion avec Juliette, toutes nos spéculations. Pour rendre Francesca jalouse.

— Cette fois, la Révolution arrive, annonçait Juliette, radieuse. Comme en 85 ! Ce peuple ne se réveille que lorsque la terre s'ouvre sous ses pieds !

— Ne fabule pas, *Youliet*, protestais-je, tout ce qui va arriver, c'est qu'on rebaptise quelques rues, et qu'on vire quelques statues. Il suffit de voir qui on accuse ! Si le monument s'effondre, on va dire que Pancho Villa et Lázaro Cárdenas étaient des terroristes.

— Maintenant, le peuple ne va plus se laisser manipuler. Teo, tu vas voir, quand il s'agit du sous-sol surgissent alors les dieux de la mort et de la destruction, les monstres de la terre. Rappelle-toi 1985. Il a fallu qu'un tremblement de terre avale une partie de la ville de Mexico, il a fallu que meurent des milliers de personnes, pour que le peuple se réveille. Comme maintenant. On réveille la Coatlicue, notre mère du sous-sol ! Tu vois qui c'est ?

— Pardi ! C'est la mère de Huitzilopochtli.

— La mère balayeuse, miraculeusement enceinte comme la Vierge Marie, à cause d'une petite boule de plumes en guise de colombe, et qui constitue avec son fils une dualité : l'obscurité et la lumière, l'ordure et la fertilité, la mort et la vie. Tu sais ce qui est arrivé quand on a trouvé la statue de la Coatlicue qui est aujourd'hui au musée d'Anthropologie ? On l'a de nouveau enterrée ! Uniquement parce qu'on a eu peur et qu'on a cru qu'il s'agissait d'une effigie infernale, c'était en 1790. L'Église avait ordonné qu'on la cache, car elle redoutait l'influence qu'elle pourrait avoir sur les jeunes. S'ils ne l'avaient pas enterrée, je t'assure que la Coatlicue aurait devancé de vingt ans le début de l'Indépendance !

— Qu'est-ce que tu me chantes avec cette Coatlicue ! Les jeunes ne savent rien de rien sur la mythologie pré-hispanique.

— Peu importe, pas besoin de le savoir, c'est en nous. D'ailleurs, qui a dit que ce sont les jeunes qui doivent faire la révolution ? Pourquoi pas nous ? On n'a plus rien à perdre, on n'a pour ainsi dire pas d'avenir.

— Mais nous avons beaucoup de passé. Ne te fais pas d'illusions, *Youliet*, les seuls qui n'ont rien à perdre, ce sont les morts.

— Ou les morts encore en vie.

En descendant ou en montant par l'ascenseur, je ne m'en souviens plus, Francesca, furieuse, m'accusait :

— C'est un plagiat ! Je crois que c'est déjà dans un roman de García Márquez, sauf que c'est une chevelure de femme qui ne cesse de pousser, pas des moustaches.

— Sans blague ? Et considère-t-on comme un plagiat de la réalité de se mettre à imiter un roman ? Courez prévenir les experts qui ont décrété une chose pareille, si un prix Nobel leur fait un procès, ça va leur coûter les yeux de la tête !

OceanofPDF.com

Tête de Papaye passa la tête dans le bar du coin, où je sirotais la sixième de la journée. Il était à peine deux heures de l'après-midi, mais comme on était dimanche, je travaillais de façon sérieuse et résolue, à gagner notre pain hebdomadaire : la tournée gratuite. Il s'avança vers la table où j'étais assis, seul, et je pus presque voir qu'il crachait ces graines noires et gélatineuses de papaye, pourtant ce n'était que de la salive :

— On m'a dit que je pouvais vous trouver ici.

— On te l'a bien dit, tu me trouves ici de neuf heures à quatorze heures et de quatre à huit du lundi au vendredi, et j'ai un tour de garde le week-end. Toi aussi tu travailles le dimanche ?

— Je ne viens pas pour le travail, je peux m'asseoir ?

— Puis-je dire que non ? Qu'est-ce que tu prends ? Tequila, mezcal ? Ou quelque chose de plus fort ?

— Plus fort ?

— Soude caustique, chlore, white-spirit...

— Une bière.

Je criai qu'on nous apporte une bouteille de Corona et j'essayai de comprendre pourquoi Tête de Papaye recourait à cette combinaison exubérante de couleurs, tee-shirt jaune phosphorescent et bermuda orange, une tenue tropicale à l'opposé de l'uniforme gris qu'il portait quand il était venu en tant que représentant de la police canine. Était-il vraiment conscient que sa tête ressemblait à une papaye ?

— Tu as perdu la plage ? Joli tee-shirt, idéal pour passer inaperçu d'un franc-tireur.

— C'est un cadeau.

Je crus comprendre : c'était son épouse qui, consciemment ou non, choisissait ses vêtements selon son humeur.

— Un cadeau de ta femme ? demandai-je.

— Quelque chose comme ça.

— *Quelque chose comme ça*, c'est une petite amie, une maîtresse ?

— *Quelque chose comme ça*, c'est quelque chose comme ça.

On apporta la bouteille, je remplis deux verres et Tête de Papaye se précipita et but goulûment, sans trinquer, pressé d'entrer tout de suite dans le vif du sujet. Sans les formes protocolaires du boulot, qui masquaient sa maladresse sociale, il ne restait plus qu'un accident banal, à quarante kilomètres-heure, rien de mortel, mais ennuyeux quand même.

— Je voulais vous demander un coup de main, dit-il.

— Rien que ça !? Commençons par trinquer.

Je levai mon verre au-dessus de la table.

— Aux chiens !

— Hé, la plainte a été classée, sursauta-t-il.

— Je le sais, mais c'était grâce à Dorotea.

— Et de façon complètement illégale, ça viole toutes les procédures de la Société protectrice des animaux et je pourrais y revenir à tout moment, si je voulais.

— C'est une menace ?

— Non, je viens demander votre aide.

Je craignais que Tête de Papaye ait découvert que Dorotea était une infiltrée dans la Société protectrice des animaux et qu'il me demande, profitant de mon amitié avec Juliette, d'infiltrer le groupe qui avait organisé

l'infiltration. Cette crainte, soudain surgie comme un élanement paranoïaque à hauteur du foie, fut non moins vite remplacée par un sentiment d'horreur, quand Tête de Papaye déclara :

— Je veux écrire un roman.

— Sans blague !

Je le regardai droit dans les yeux, dans les pupilles couleur café, éteintes comme des taches sur une papaye un peu blette, où ne brillaient ni l'éclat du mensonge ni celui de la plaisanterie.

— C'est plus grave que je ne le pensais, dis-je, il va falloir boire un truc plus corsé.

Je levai le bras droit pour attirer l'attention du patron, comme à l'école quand on demande la permission d'aller aux toilettes, à vingt degrés d'inclinaison de moins que le salut fasciste, et je commandai dans un cri :

— Deux tequilas ! De toute urgence !

J'essayai de ne plus voir la papaye à la place de la tête de papaye de Tête de Papaye, et j'analysai le poli de la croûte de son visage, la fatigue du regard, la nature de la grimace dessinée par les plis extrêmes de ses lèvres, plus proche de la mélancolie que du sarcasme, et à mille lieues du cynisme, pour calculer son âge. Il devait avoir la quarantaine. Peut-être trente-neuf ans, et cette manie d'écrire un roman n'était que la manifestation, assez folklorique, de la crise de l'âge mûr, particulièrement grave dans le cas des papayes.

— Quel âge as-tu ? demandai-je.

— Trente-neuf ans.

Je le savais ! Je me rappelai que dans mes soixante-dix ans, j'avais sérieusement accusé le coup : j'avais loué un appartement où je n'avais jamais emménagé, j'avais proposé le mariage à une pute de la rue Madero, j'avais cru avoir le cancer, acheté une quantité de toiles qui s'étaient entassées en haut d'un placard de la maison de ma mère, que je n'avais pas

quittée, n'ayant jamais eu le courage d'acheter les couleurs et les pinceaux, encore moins de me lancer dans la peinture ou de cesser de croire que j'étais le substitut de mon père. Ou à le croire pour de vrai et réagir comme il l'avait fait tant d'années auparavant, en abandonnant la famille. La révolte intérieure, au moins, avait été le bouillon de culture nécessaire pour m'inspirer la recette du "chien de gringo", le taco qui m'avait rendu célèbre dans les années 1980. Inventer un taco était une chose, mais écrire un roman en était une autre, aussi m'empressai-je de démotiver Tête de Papaye. Il valait mieux anéantir un roman avant qu'il devienne le délire d'un auteur de province, plutôt que se condamner à la torture que représenterait, pour lui, la tentation de l'écrire, et pour moi, le devoir de le lire.

— Écoute-moi bien, lui dis-je en adoptant mon ton le plus pédagogique, un panaché de pitié, de condescendance, de fatigue et de cette fameuse et vaine supériorité que les plus vieux croient avoir sur les plus jeunes, je t'ai déjà dit que je n'écris pas un roman, et n'écoute pas les habitants de l'immeuble, ce sont des oisifs, ils consacrent leur vie aux commérages et de plus lisent beaucoup de romans. Tu ne comprends pas cela, car tu es encore jeune, l'âge où on invente des choses non par nécessité ou par calcul, mais gratuitement, simplement pour s'amuser, on les invente pour les emmêler, puis les démêler. Démêler des nœuds, c'est très distrayant, on y passe sa vie.

— Je sais que vous écrivez un roman, répliqua-t-il, comme si les papayes n'avaient pas d'oreilles, vous oubliez que j'ai découvert cette évidence dans votre appartement.

Je haussai les sourcils, à mi-chemin sur le sentier archi-rebattu qui mène de l'incompréhension au malentendu. Comme il n'avait pas l'air de piger, je traduisis mon expression par une question :

— De quoi parles-tu ?

— Des cahiers ! De quoi d'autre !

Je soupirai, ou soufflai, ou râlai, un peu tout, avant de le contredire :

— Ce n'est pas un roman, ce sont des dessins, des notes, des choses qui me passent par la tête, je note tout cela par ennui. Toi, tu es jeune, tu n'as pas besoin d'écrire, la vie est là, dehors, le monde t'appartient.

— Si ce n'était pas un roman, vous m'auriez laissé voir le cahier, décrétait-il.

Il vida ce qui restait de tequila au fond du verre, indifférent à mon discours de thérapeute et prenant pour une évidence ce qu'il avait déjà conclu par avance : que je mentais.

— Laissez-moi vous expliquer l'histoire qui m'est venue. C'est un roman policier. Il s'agit d'un serial killer de chiens, un exterminateur à vrai dire, qui monte un commerce pour fournir tous les vendeurs de tacos de la capitale. C'est inspiré d'un fait réel que j'ai rencontré dans mon travail, celui d'une boucherie qui fournissait de la viande de chien aux taqueros.

— Sans blague !

— Leur affaire durait depuis des années et on a réussi à les démasquer, on a mis le patron en prison et renforcé les inspections sanitaires dans les boucheries.

— Je comprends mieux.

— Quoi ?

— Pourquoi les tacos sont si mauvais depuis quelque temps.

Il but une longue gorgée de bière, bruyamment, pour montrer qu'il allait finir par commencer de s'énerver.

— Pourquoi vous obstinez-vous à faire le malin ? dit-il. On dirait un gamin.

— Juste pour te convaincre que je ne peux pas t'aider à écrire ton roman.

— Vous êtes la personne idéale, non seulement parce que vous savez écrire un roman, mais parce que en plus vous avez été taquero.

— Quel rapport ?

— Que le roman, je vais l'écrire du point de vue d'un taquero.

— Je n'ai jamais été un taquero.

— C'est le boucher qui me l'a dit ! Tout est dans le procès-verbal de la plainte ! Auriez-vous oublié que vous vouliez vendre un chien au boucher du coin ? Pourquoi croyez-vous qu'on m'a confié votre affaire ? Je suis spécialiste en trafic de viande de chien.

C'était le genre de choses qui me rappelait que j'étais né au siècle précédent, un ^{xx}^e siècle qui prenait de plus en plus l'allure d'un ^{xix}^e, voilà la nature de la perplexité qui me poussait à lever la main de plus en plus souvent dans les bars, à épuiser ma réserve de whisky avant la date prévue, et la nature du désarroi qui dilapidait mes économies et raccourcissait, jour après jour, ma vie.

— Qu'est-ce que ça vous coûte de m'aider à écrire le roman ? insista Tête de Papaye sur un ton conciliant, conscient de mon trouble. Si vous m'aidez, je vous promets que la plainte déposée ne vous causera aucun problème. Si vous refusez, j'effacerai de l'ordinateur le certificat médical qu'a obtenu Dorotea, selon lequel vous êtes alcoolique et sujet à la sénilité, et la plainte suivra son cours. Au fait, vous avez une idée de la sanction encourue ?

— La chaise électrique ?

— Une amende très élevée.

Il donna alors un chiffre astronomique, une somme d'argent avec laquelle je pourrais vivre trois années si je me limitais, et deux au rythme actuel. Trois ou deux ans de vie en moins !

— C'est un minimum, ajouta-t-il, et je vous assure que vous n'y échapperez pas. Vous avez vu qui a porté plainte ? Ce sont des gens très influents.

— Assez influents pour réactiver la plainte, s'ils s'aperçoivent qu'elle a été classée ?

— La solution, c'est de laisser traîner les choses jusqu'à ce qu'ils se lassent, et ces gens se lassent très vite. Mais si la plainte est active et progresse, n'en doutez pas : vous serez condamné sans pitié.

Je bus ma tequila d'un trait pour essayer d'oublier la perspective de mettre vingt-cinq pour cent de mes économies dans les poches de la famille de l'homme le plus riche du monde. Et pire : afin de les dédommager de leur chagrin.

— On commence par où ? dit Tête de Papaye.

Je fis un dernier effort, désespéré.

— Tu n'as pas honte de racketter un vieux ?

— Vous voulez que je vous prenne en pitié ? Mais vous n'en voulez pas, de la pitié des autres.

— Ne cherche pas à m'amadouer. J'espère qu'au moins tu sais écrire ? Tu as fait quelles études ?

— Vétérinaire.

— Et tu veux écrire un roman ?

— Je vous ai déjà dit que je ne sais pas écrire un roman, mais j'ai l'essentiel.

Je haussai les sourcils en signe d'interrogation manifeste, impossible à interpréter de travers.

— L'expérience, ajouta-t-il.

— Il y a des ateliers d'écriture, suggérai-je.

— Ils ont des horaires impossibles. Je ne peux que le dimanche, à cette heure-ci.

— Et le dimanche, tu n'as pas à te charger de l'épouse et des enfants ?

— Je vous ai déjà dit que je n'ai pas de famille.

— Tu ne m’as rien dit, tu m’as juste fait une allusion à un *quelque chose comme ça*. Tu ne serais pas pédé, par hasard ? Il n’y a rien de mal, ça pourrait même jouer en ta faveur, il y a une flopée d’écrivains pédés.

— C’est un préjugé.

— Tu te trompes, *écrivain*, c’est de la statistique.

Il se tut en disant : qui ne dit rien consent. Puis il revint au seul sujet qui l’intéressait :

— On commence dimanche prochain ?

— Bien obligé !

— Il faut que j’apporte quelque chose ?

— C’est un atelier d’écriture, pas un cours de travaux manuels.

— Mais il faut quand même apporter quelque chose, non ? Je ne sais pas, de quoi travailler.

— Apporte un écheveau.

— Pardon ?

— Oui, un avant-goût de ton roman.

Quand il s’en alla, trois bouteilles et deux tequilas plus tard, il avait la langue et le comportement plus déliés, l’impertinence déchaînée, et je lui demandai, tout content, car Tête de Papaye payait les tournées :

— Ne le prends pas mal, mais t’a-t-on déjà dit que ta tête ressemble à une papaye ?

— Vous confondez avec quelqu’un d’autre, me répondit-il, amusé, avec la fausse camaraderie surnoise qu’engendre la tequila. Il s’agit de mon frère.

— Ton frère ?

— Oui, mon frère aîné, tout le monde l’appelle Grosse Papaye.

Ma sœur avait annoncé qu'elle avait un nouveau travail : secrétaire dans une usine d'aliments pour animaux domestiques. Ce n'était pas une ironie de la vie : son chef avait changé d'entreprise et il l'emmenait, prime à son efficacité supposée. Ma mère faillit dire : Vieux chien ne se trompe pas d'os. Avant qu'elle ouvre la bouche, ma sœur lui avait déjà annoncé qu'elle aurait des réductions sur les croquettes. Maman voulut savoir de combien. De cinquante pour cent, lui répondit ma sœur. Ma mère trouva que c'était encore cher, dans la mesure où Marché mangeait les restes, qui ne coûtaient rien, en raison de la philosophie qui dit que quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre, et qu'à plus forte raison s'il y en avait pour trois, il y en avait pour trois et un chien. À l'époque, à la fin des années 1950, les croquettes étaient une nouveauté qui suscitait l'admiration, tant elle était moderne : si une poignée de biscuits pouvait combler tous les besoins de l'animal, cela revenait à dire que les chiens, soudain, étaient plus avancés que les humains, lesquels recouraient encore à des tas de recettes compliquées. Ma sœur dit que Marché puait de la gueule (c'était vrai) et que les croquettes n'allaient rien y changer. Ma mère ne dit rien, car en vérité l'haleine pestilentielle du roquet l'avait empêchée jusqu'alors de se prendre d'affection pour lui. En réalité, elle dit quand même quelque chose, à savoir :

— Bon, nous verrons.

Ce qui signifiait qu'elle acceptait le nouveau travail de ma sœur, et qu'elle mettrait ses soupçons de côté, pour constater l'effet des croquettes sur le chien.

Ma sœur rapporta donc des sacs de croquettes, un tous les quinze jours. Aussitôt dit, aussitôt fait : non seulement Marché cessa de puer de la gueule, mais son poil devint soyeux et brillant. Tous les locataires voulaient caresser le chien, qui devint la bête la plus belle de toute la cité. Euphorique, ma mère.

Mais un beau jour, Marché s'étouffa à l'heure du dîner. Par miracle, il ne mourut pas. Par miracle, et parce que maman lui enfonça deux doigts dans la gorge, et récupéra une feuille de papier pliée. Un message obscène destiné à ma sœur, qui avait été déposé dans le sac des croquettes. Il disait, je m'en souviens encore, au milieu de déclarations d'amour secret : *Tes jambes sont plus longues que la route qui va à Cuernavaca*. Et aussi : *Tes courbes, de la route jusqu'à Puerto Vallarta*. L'entreprise où ma sœur et son chef avaient travaillé auparavant dépendait du ministère des Communications et des Transports. Cela aurait pu être pire : dans la mesure où le travail conditionnait l'imagination de son chef, il aurait pu adapter ses métaphores à son emploi actuel. Ce message était écrit à l'encre rouge sur une feuille à en-tête de la direction de l'entreprise. Les chiens étaient des agents secrets au service de ma mère.

Maman s'enferma dans sa chambre avec Marché qui n'arrêtait pas de gémir, comme s'il pressentait le retour au riz, aux tortillas rassies, aux haricots et aux os de côtelettes. Elle ressortit plus tard, comme si de rien n'était, et plus personne ne reparla de cette histoire. Il n'y eut ni punitions, ni exigences, ni interdictions, il y eut du silence et une innovation propre à la vie adulte : la simulation. Il y avait trop de souffrances dans la famille pour abîmer de surcroît les poils du chien.

J'avais un peu feuilleté le livre de Hillman, lisant des passages ici et là, comme une poule qui picore au hasard, et j'avais fini par trouver, sans le chercher, un ver de terre long-long, gras-gras, succulent. Je recopiai la phrase sur mon cahier avec les pires intentions du monde : *Si les vérités sont les fictions du rationnel, les fictions sont les vérités de l'imaginal*. La société littéraire consacra une semaine à sa querelle herméneutique. Au moment où ils étaient sur le point d'arriver à un accord sur ce que tous croyaient avoir compris, je traversai le hall comme à l'improviste et je lâchai ma bombe :

— Vous confondez l'imaginal avec l'imaginaire. Ce sont deux choses différentes. L'imaginaire est purement reproductif, tandis que l'imaginal a une fonction productive, en tant qu'organe de connaissance.

Je l'avais apprise par cœur, elle était à la page 59. Ils en furent si perplexes qu'ils retournèrent au *Temps perdu* et figèrent la discussion pendant deux jours, le temps que leur estomac digère cette panade. Puis ils revinrent à la charge. Francesca fut la première à tirer une conclusion, qu'elle me balança dans l'ascenseur alors que nous descendions un matin :

— J'aurais tendance à penser que vous êtes sujet au delirium tremens.

— Sans blague !

— Les fictions productives n'apparaissent que dans l'hallucination. Peut-être que si vous ne buviez pas tant...

— Comme vous avez peu vécu, *Francesca* ! Voilà votre problème. Peut-être que si vous ne lisiez pas tant...

Je finis par offrir le livre de Hillman à Juliette, qui accueillerait volontiers, pensais-je, ses théories révolutionnaires sur le sous-sol. Quand je le lui donnai, au fil des bières, pour contrecarrer son éloignement du présent, je lui lus une phrase qui m'avait fait penser à elle : *l'inframonde, c'est la façon mythologique de décrire un cosmos psychologique.*

— Ah, un grand merci, Teo, me dit-elle, mais la prochaine fois essaie au moins de m'offrir un livre écrit en espagnol.

— C'est exactement ce que tu disais déjà l'autre jour, répliquai-je.

— Ah, diable ! J'en avais déjà bu combien ?

— Cette phrase explique le tremblement de terre de 1985, la faille dans le monument à la Révolution.

— Ah ! Elle l'explique si mal qu'il va falloir que tu me l'expliques.

— Ce qu'il dit, c'est qu'il y a un lien entre la mythologie et la psychologie des masses. Que lorsque la terre s'ouvre, les gens découvrent les dieux mythologiques, et ils se soulèvent. C'est exactement ce que tu as dit l'autre jour !

— Tu m'accuses d'être une intellectuelle ?

— Je t'accuse d'être intelligente.

En contrepartie, radoucie par le geste, plus que par le cadeau ou le compliment, Juliette m'annonça qu'elle me montrerait ses trésors. Elle m'invita dans sa chambre, derrière l'arrière-boutique. Je lui dis que je voulais d'abord passer par la pharmacie, et qu'il faudrait attendre un petit peu que la magie fasse son effet.

— Tu es vraiment un clown, Teo, me dit-elle.

Après l'arrière-boutique, il y avait une petite cour et tout au fond la chambre, sans fenêtre ni aération, comme dans une grotte. À l'intérieur, le lit et tout le bazar qui pouvait tenir dans l'imagination et dans neuf mètres carrés. Juliette alluma une lampe dont la lumière blanche éblouit les cafards, qui coururent se cacher derrière ou sous les bibelots. Elle sortit

d'une malle deux petites boîtes en cristal ultra-légères. Dans la première qu'elle me tendit, il y avait une plaque transparente, vaguement orangée, collée à ce qui devait être la partie inférieure. Je la regardai en long, en large et en travers, sans oublier le dessus et le dessous. Je me demandais ce que cela pouvait être, si c'était vraiment quelque chose. Ou ce que cela avait pu être, si cela ne l'était plus. Ou ce qui pourrait être un jour, si cela pouvait grandir, évoluer, muter. Et je voyais encore moins pourquoi c'était dans une petite boîte en cristal, et pourquoi Juliette trouvait que c'était un trésor. Je lui dis que j'allais sortir dans la cour pour l'examiner à la lumière du jour.

— Ne te casse pas la tête, me dit-elle, je sais que tu ne sais pas ce que c'est. Il ne s'agit pas d'une devinette, mais d'une tomate, une tomate de 1988. Cette tomate a atteint l'ingénieur Cárdenas le 16 juillet 1988. Tu te souviens de ce jour-là ? Le séisme de 1985 allait avoir une réplique mortifère : un séisme social. Ce jour-là commençait la Révolution. Elle allait commencer, mais l'ingénieur l'empêcha. Les gens étaient décidés à s'emparer du Palais national et l'ingénieur nous calma. Il nous dit non, non, non et non. L'ingénieur fut-il prudent, comme le raconte l'histoire, ou avait-il pactisé avec le gouvernement ? Qu'en penses-tu ?

Elle me tendit l'autre boîte dans laquelle il était plus facile de deviner qu'il y avait eu une tomate, non seulement par comparaison avec la précédente, mais parce qu'elle n'avait pas encore été réduite à une planche : elle avait été tomate à une date plus récente.

— Celle-ci est de 2006, dit-elle. Tu sais combien on était sur la place du Zócalo, ce jour-là ? Plus d'un million, dit-on. Tu imagines ce qui se serait passé si López Obrador avait prononcé les mots justes. Il aurait dû compléter ce fameux "au diable les institutions". Les foules ne peuvent pas interpréter. Les foules, comme les armées, doivent recevoir des ordres. Encore une occasion perdue.

Je lui rendis les petites boîtes en cristal, Juliette les remit dans la malle, où elles continueraient leur processus jusqu'à la volatilisation. L'espace d'une seconde, je pensai qu'elle allait maintenant me montrer son véritable trésor : un arsenal.

— Tu sais pourquoi j'ai conservé ces tomates ?

— Pour te rappeler.

— Pour ne pas oublier, rectifia-t-elle.

Accrochée au mur, il y avait une photo dans un encadrement en bois, vieux mais soigné. Découpée dans un journal, sur laquelle on voyait quatre garçons : l'un parlait en tenant un micro minuscule dans sa main droite, les deux qui l'encadraient avaient le regard dans le vague, et, au fond, un brun moustachu se pinçait le menton et observant l'orateur de façon minutieuse. À en juger par les coiffures, la monture des lunettes de celui qui tenait le micro, les cols de chemise et les revers d'une veste, j'estimai que cette photo devait remonter aux années 1960.

— Maintenant, tu vas penser que je suis vraiment cinglée, dit Juliette.

Je lui répondis que je la croyais plutôt sentimentale. Je m'approchai du mur pour lire la légende : “Conférence de presse organisée hier soir à la faculté de philosophie et des lettres de l'UNAM, par le Conseil national de grève.”

— Le moustachu, c'est mon frère, dit Juliette. Tu sais où il est, maintenant ?

Je devinai qu'elle allait dire dans la clandestinité. Ou je voulus le deviner, mais bien sûr je ne le dis pas tout haut. Au lieu de cela, je haussai les sourcils en forme d'interrogation.

— Ah, si je le savais ! soupira-t-elle. Il y a trente-cinq ans qu'il a disparu.

Je regardai la photo plus attentivement. Le frère de Juliette était le seul qui semblait vouloir être là, les trois autres se débinaient déjà, au moins en esprit.

- Tu as des frères et sœurs ? me demanda-t-elle.
- J'avais une sœur, mais elle est morte.
- Elle était plus âgée que toi ?
- Un an de plus.
- Comment est-elle morte ?
- Dans le tremblement de terre de 1985. Ma mère aussi.
- Vraiment ? Pourquoi ne me l'avais-tu pas dit ?
- Je n'aime pas me le rappeler. Toi non plus tu ne m'avais pas parlé de ton frère.
- Où étaient-elles, quand c'est arrivé ?
- En cardiologie.
- Ce n'est pas une invention, tu me le jures ?
- Comment peux-tu croire une chose pareille ?
- Je ne sais pas, nous sommes si près du lit.
- La pitié est une lamentable stratégie de séduction.
- Qu'est-ce que tu crois, ça marche toujours !
- Vraiment ?
- Mais pas avec moi. On se boit un mezcal ?
- Plutôt deux.

On repartit vers l'arrière-boutique et je me dis que c'était la véritable clandestinité : celle des morts sans sépulture, celle des morts vivants, celle des êtres qui sont vivants uniquement à cause d'un mensonge ou d'une erreur de la mémoire.

Dans l'après-midi d'un jour qui aurait pu être n'importe lequel de ces jours qui se succédaient les uns aux autres sans compassion, sauf le mercredi et le samedi, car Willem n'était pas venu avant et ne viendrait pas après, un fracas de tôles au loin annonça que deux voitures s'étaient percutées au carrefour. Je me penchai au balcon et, mêlée à la foule bavarde, je vis la société littéraire au grand complet se dirigeant d'un pas alerte vers les lieux de l'accident. Je finis mon verre de bière et, prenant sous le bras la *Théorie esthétique* pour créer plus de confusion, je descendis avec l'idée de me joindre aux commérages.

Dans le hall, les exemplaires du *Temps perdu* gisaient sur le dos, abandonnés sur les chaises, jambes écartées. Alors, j'écartai les cuisses de la *Théorie esthétique* et posai celle-ci sur un des *Temps perdus*, à plat ventre. À cause de ce genre de choses, je me disais parfois qu'il serait sans doute bon que je cesse de boire, ou au moins que je réduise la dose. Je m'approchai du trône de Francesca, la chaise qui présidait le cercle, placée dans un angle d'où elle pouvait surveiller en même temps l'ascenseur et la porte d'entrée. Je soulevai le pavé à hauteur de ma vue mal en point, j'allumai la petite lampe, réglai la loupe et lus : "*On a beau être blasé sur les femmes, considérer la possession des plus différentes comme toujours la même et connue d'avance, elle devient au contraire un plaisir nouveau s'il s'agit de femmes assez difficiles – ou crues telles par nous.*" Les sociétaires étaient des chauds lapins hypocrites. Je lançai un coup d'œil à la ronde,

repérai un stylo à l'encre rouge et soulignai le passage. Dans la marge et en haut de la page, parce que le message ne tenait pas, j'écrivis : *Exactement ! Vous me laisserez vous étrenner ? Ou vous persistez à rester coincée ?*

Après quoi je changeai de plan. Je remontai chez moi, me versai une bière et m'installai avec la chaise de Modelo sur le balcon, pour guetter le moment où les sociétaires reviendraient. Il fallut attendre vingt minutes, le temps que l'ambulance arrive et emmène un des conducteurs, qui avait une jambe cassée (ça, je l'appris plus tard, par Juliette). Au moment où ils passaient sous mon balcon, je leur criai :

— On est allé se dégourdir les hémorroïdes ?

Quand ils eurent disparu de ma vue, parce qu'ils avaient pénétré dans le hall, je comptai les secondes et n'arrivai pas à trente. Francesca réapparut sur le trottoir et, le visage empourpré et furieux tourné vers mon balcon, elle me cria :

— Pauvre type !

— Le mariachi vous a oubliée !

— Vicieux !

— Quoi !? Ce n'est pas moi qui lis des bouquins indécents.

— C'est de la littérature !

— Fallait le dire !

— Descendez donc lire, si vous êtes si macho !

— Vous feriez mieux de monter ! On oublie la littérature et on se consacre à l'expérience !

Elle tira la langue, fit un bruit de trompette et rentra dans l'immeuble. Je me dirigeai vers le réfrigérateur pour me servir une bière, fier et ravi, en sifflotant l'*Hymne à la joie*, quand je pris conscience du cataclysme : j'avais oublié ma *Théorie esthétique* dans le hall. Je descendis comme une fusée hystérique, prisonnier de la lenteur exaspérante de l'ascenseur, et surgis dans le hall en hurlant :

— Haut les mains ! Que personne ne bouge !

L'obéissance et la passivité de Francesca, qui, contre sa nature, resta bouche close, n'annonçaient rien qui vaille. Il faisait presque nuit et dans l'obscurité la société, avec ses petites lampes, ressemblait à une équipe de mineurs explorant une caverne. Je repérai la chaise où je me rappelais – ou croyais me rappeler – avoir laissé ma *Théorie esthétique*, jambes écartées : c'était la place d'Hipólita. Je m'approchai d'elle tandis qu'elle enlevait timidement ses lunettes, sa main droite dans le plâtre accentuait sa maladresse habituelle, et les posait sur ses genoux avec une douceur exagérée, comme s'il s'agissait d'un petit oiseau dont elle ne voulait pas faire grincer les os.

— Bonsoir, Hipólita.

— 'soir, répondit-elle, nonsoir.

L'effet de l'analgésique se modifiait et provoquait maintenant des changements linguistiques beaucoup plus créatifs.

— Pourriez-vous avoir la bonté de me rendre le livre que j'ai oublié sur votre *Temps perdu* ?

Elle se tourna vers Francesca pour avoir de l'aide et serra nerveusement ses lunettes dans sa main gauche : elle faillit tuer le petit oiseau. Francesca resta impassible, mais ordonna à Hipólita de résister, d'un mouvement imperceptible des sourcils, imperceptible, veux-je dire, pour ceux qui ne sont pas experts en sémiotique ciliaire.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez larper, répondit-elle.

La dictatrice exerçait un contrôle admirable sur la société littéraire, capable même d'imposer sa volonté et d'en imposer à une médecine super-puissante. J'observai autour de moi les autres moutons de la société, qui feignaient de ne pas être concernés par l'histoire, et ils avaient raison :

l'histoire ne les concernait jamais. Manière de réagir, je regardai sous les chaises, au-dessus des boîtes aux lettres, dans les angles du hall, sachant par avance que je ne trouverais rien.

— Alors, c'est comme ça, hein ? m'exclamai-je. Si vous voulez la guerre, il vaut mieux vous y préparer.

Francesca, qui s'était dominée pour mener à bien son plan satanique, répondit :

— Hipólita vous a déjà dit que nous ne savons pas de quoi vous parlez. Si vous avez égaré votre livre, c'est votre problème. Peut-être que si vous ne buviez pas tant...

— Si je ne buvais pas tant, vous ne seriez pas des voleuses ?

— Si vous ne buviez pas tant, vous n'auriez pas perdu votre livre. Cherchez-le, mais cherchez-le bien. Celui qui ne cherche pas ne trouve pas.

Comme j'ignorais tout de l'amour, je pensais que c'était un ascenseur qui montait et descendait entre mes jambes, télécommandé par la voix de Marilín dans nos conversations. Le long trajet de retour dans le tramway, de Coyoacán, me condamnait à un des deux malheurs suivants, aussi humiliants l'un que l'autre : avoir mal aux testicules, ou mouiller mon pantalon.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Tu le sais. J'ai posé.

— Nue ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Tous les hommes sont pareils.

— C'est tout ? Rien d'autre ?

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse de plus ? Qu'est-ce que tu t'imagines ?

— Et il fait quoi, une peinture ?

— Des esquisses, il dit que ce sont des études pour une fresque.

Ce qui se passait à l'intérieur de la maison, dans l'atelier, m'était interdit, bien que la mère de Marilín ait donné son autorisation à condition que je sois présent en permanence. Quand nous arrivions, elle ouvrait la porte de la maison et, invariablement, la main géniale de Diego Rivera, cette main qui régnait sur l'histoire de l'art au Mexique, me remettait un peso et m'ordonnait de ne pas revenir avant deux heures. J'allais me balader, mais je revenais aussitôt me poster sur le trottoir d'en face, essayant d'entrevoir quelque chose par une fenêtre entrouverte, de regarder les entrées et sorties

des gens de la maison, un flot de personnalités qui laissait imaginer toute sorte de conspirations. Plus d'une fois, ma présence suspecte avait attiré la police, qui croyait que je ruminais un mauvais coup. Finalement, deux heures et demie plus tard, trois heures, jamais les deux heures promises, la porte s'ouvrait et Marilín franchissait le seuil qui la renvoyait dans la rue, dans le tramway et à mes questions :

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Tu le sais. J'ai posé.

— Nue ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Tu t'excites, Teo ?

— Je préférerais que tu n'y ailles pas.

— Ça alors ! Tu es un petit mâle, si Frida t'entendait, elle te châtrerait.

— Frida ? Qui est Frida ?

— Comment cela, qui est Frida ? C'est la femme de Diego.

Nous faisons le trajet du retour et quand enfin nous arrivions à l'entrée du lotissement, je lui demandais :

— Tu vas me laisser te dessiner ?

— Demain.

Je commençai à prendre avec moi le cahier où je dessinais, espérant le montrer un jour à Diego pour lui demander conseil, et pour passer le temps en l'attendant. Quand la porte s'ouvrait, je tendais le cahier à Diego et celui-ci me fermait la porte au nez, à mon ridicule nez de patate, je veux dire. Au fil des jours, un des visiteurs habituels de la maison, celui qui portait des lunettes tristes, m'aborda un soir.

— Ce n'est pas la première fois que je vous vois rôder, me dit-il. On peut savoir ce que vous faites ?

— Je dessine.

— Planté au carrefour ?

— J'attends une amie qui est à l'intérieur.

— Marilín est une amie à vous ?

— Oui.

— Amie ou fiancée ?

— Amie. Vous aussi, vous êtes peintre ?

Son visage se contracta dans une grimace qui ne voulait dire ni oui ni non, mais qui soulignait l'impertinence de la question.

— Je suis l'architecte de la maison.

— Mais vous êtes aussi peintre, n'est-ce pas ? insistai-je.

Il répondit oui par un mouvement affirmatif de ses lunettes tristes.

— S'il vous plaît, vous pourriez regarder mes dessins et me donner des conseils ? le suppliai-je.

Je lui donnai le cahier, où il y avait une esquisse de la maison et un tas de croquis du profil de Marilín, que je dessinais dans le tramway, pendant qu'elle posait, à son insu, et me soufflait à l'oreille :

— Ça t'excite de me dessiner, Teo ?

Et je me mouillais.

L'homme aux lunettes tristes serait peut-être capable de percevoir ce qu'il y avait derrière ces portraits, ma lamentable poursuite sans espoir ni dénouement. Après avoir feuilleté attentivement mon cahier, il releva la tristesse de ses lunettes, le referma et me le rendit.

— Quel âge avez-vous ?

Je lui dis que j'allais avoir dix-huit ans, alors qu'en réalité je venais d'en avoir dix-sept.

— Vous avez déjà pris des cours de dessin ?

Je lui répondis par la négative.

— La petite vous plaît, hein ?

— Ça se voit dans les dessins ?

— Oui, et à la quantité de fois que vous l'avez dessinée.

— Qu'en pensez-vous, des dessins ?

— Ils manquent de technique, mais ça peut s'apprendre. Allez à La Esmeralda.

— C'est quoi ?

— Une école d'art.

Il me prit le cahier des mains, choisit au hasard une page blanche et, l'appuyant contre le mur, il se mit à écrire avec un stylo qu'il prit dans la poche de sa veste, une veste trop chaude pour le temps qu'il faisait.

— Où est l'école ? demandai-je.

— Dans le Callejón de La Esmeralda.

Il me rendit le cahier et prit congé en disant :

— Ne restez pas ici, la police va vous prendre pour un voleur. Et certains amis de Diego et de Frida vont s'affoler. Allez faire un tour, sinon, avec ce nez, vous risquez de finir comme modèle, mais pour une nature morte.

Je le regardai partir avec sa démarche mélancolique et quand il fut suffisamment loin pour qu'il ne puisse pas épier ma réaction à sa note, je lus ce qu'il avait écrit sur mon cahier : *À l'administration de l'École nationale de peinture, sculpture et gravure La Esmeralda : Par la présente, je vous prie d'inscrire le garçon porteur de cette lettre aux cours de modèle vivant. Peut-être apprendra-t-il à tenir un crayon ou au pire à regarder une fille nue. Sincèrement : Juan O'Gorman.*

J'étais resté dans l'appartement, à l'affût au balcon, et je vis enfin la procession des sociétaires, précédés de Francesca, sortir de l'immeuble et se diriger vers le jardin d'Épicure. Alors, je déclenchai l'opération visant à récupérer la *Théorie esthétique*. Je franchis les quatre mètres du palier qui séparaient ma porte de celle de Francesca, et introduisis dans l'interstice ma carte de l'Institut national de sénescence, rebaptisé depuis l'année précédente Institut national des personnes âgées, mais j'avais gardé l'ancienne carte. Au bout de deux secondes, j'entendis le clic qui annonçait l'ouverture de la porte : j'avais déjà fait cela plus d'une fois, quand j'oubliais mes clés. Dans ces cas-là, me voyant manipuler ma porte, Francesca m'accusait :

— Peut-être que si vous buviez moins...

— Si je buvais moins, les serrures seraient-elles pour autant inviolables ?

En poussant la porte, je déclenchai le fracas d'une alarme qui, outre qu'elle provoqua chez moi une arythmie que je mis deux heures à calmer, m'obligea à me mettre des gouttes d'analgésique dans l'oreille. Je refermai la porte et rentrai précipitamment chez moi. L'alarme s'arrêta toute seule deux minutes plus tard. Tout ce que j'avais pu entrevoir, par la porte entrouverte, c'était un poster d'Octavio Paz accroché au mur du salon.

Je discutais avec Willem de l'apparence qu'auraient les morts quand ils ressusciteraient, le jour du Jugement dernier : surgiraient-ils du sous-sol, couverts de terre, à demi pourris, ou se matérialiseraient-ils, immaculés, translucides, éthérés, telle une présence spirituelle ?

— Tu imagines, *Güilen* ? tous les gens qui sont morts dans l'histoire de l'humanité, combien crois-tu que ça représente ? Des milliards, non ? Imagine-les tous, soudain à la surface de la terre, les uns sous forme d'un simple squelette, les autres avec des bouts de chair en putréfaction, pleins de vers, et en plus, comme si cela ne suffisait pas, tous les nuages de cendres de ceux qui furent incinérés... La Bible est un livre particulièrement effrayant !

— Ce n'est pas comme ça, me répliquait Willem, on ne doit pas lire la Bible au pied de la lettre.

— L'hôpital qui se moque de la charité ! Bien sûr que c'est comme ça, c'est ce qu'on voit dans les films et quand il s'agit de morts vivants le cinéma a toujours utilisé la Bible comme scénario.

— Très souvent, le cinéma est un péché.

— Sans blague !

On en était là, quand la sonnerie de l'interphone interrompit nos chamailleries. Je saisis le combiné et entendis la voix de Mao :

— Je viens de la FTC.

— La Fédération de tarés communistes ?

— La Fumigation trotskiste de cafards.

— Commence par le hall, il est infesté de bestioles littéraires.

— Bigre !

— Monte.

Willem remit sa Bible dans son sac à dos, il y avait consulté des passages de l'Apocalypse, et il me demanda :

— Vous *désirrez* que je m'en aille ?

— Non, reste, répondis-je, c'est un ami, vous allez bien vous entendre.

On se prépara pour accueillir Mao, mais comme, pour changer, il tardait à arriver, Willem ressortit sa Bible et entreprit de pourchasser les cafards. Depuis que la *Théorie esthétique* n'était plus là, les cafards proliféraient à leur aise : j'avais essayé de les réduire avec les *Notes sur la littérature*, mais le volume n'avait que cent vingt pages, et même si on tapait très fort, on les assommait à peine. Enfin, Mao tapota son code d'accès sur la porte. J'ouvris et découvris qu'il était avec Dorotea. Je haussai les sourcils avec un rien de lubricité :

— Si tu veux utiliser mon appartement, tu dois me prévenir et apporter tes draps. D'ailleurs, je ne suis pas seul. Mais entrez, je crois que ta fiancée voulait connaître mon ami.

Ils franchirent le seuil et dès que Mao eut détecté la présence de Willem, il fit un bond en arrière comme pour repasser la porte.

— C'est une embuscade ?

— Exact, lui répondis-je. Organisée par Jésus-Christ.

— Je parle sérieusement, insista Mao. Tout le monde sait que les mormons travaillent pour la CIA.

— Détends-toi, Mao, pour mon ami *Güilen* ici présent, l'espionnage est un péché.

Il le regarda donner de grands coups de Bible sur le mur pour écraser un cafard. Une grimace de sarcasme se dessina sur son visage, en croyant – à tort – qu'utiliser la parole de Dieu pour occire les bestioles était un trait

d'hétérodoxie qui méritait, au moins, le bénéfice du doute.

— Espionner est un péché, confirma Willem en essuyant la couverture de sa Bible avec du papier hygiénique.

— Et ce n'est pas un péché d'utiliser la Bible pour écraser les cafards ? Ce n'est pas un péché de tuer les petits animaux ?

— Les *cafarrds* sont des bêtes du démon, dit Willem, la *parrrole* du Seigneur est très puissante, quand on l'administre au démon.

Dorotea tendit la main à Willem, en se demandant si elle ne devrait pas l'embrasser. Willem s'emmêla dans ses doigts et finit par glisser le papier-toilette contenant la dépouille du cafard dans la poche de son pantalon.

— Salut, *Güilen*, tu vas bien ? demanda Dorotea.

— Vous vous connaissez ? les interrompit Mao.

— Ils se sont croisés l'autre jour, intervins-je, quand ta fiancée est venue m'accuser et que mon ami a profité de l'occasion pour me trahir.

Au lieu d'échanger un baiser, entre elle qui hésitait et lui qui était gêné, ils avaient toujours les doigts mélangés, et les secouaient légèrement de haut en bas.

— Qu'est-ce que tu attends pour lui lâcher la main, *my friend* ? demanda Mao.

— Du calme, camarade, lui dis-je. À quoi bon tant de révolution et de clandestinité pour finir par te comporter comme dans un film de Pedro Infante. Que m'as-tu apporté ? Je te préviens que *Güilen* a tout essayé, et regarde le paysage, les cafards baignent dans le bonheur.

— Ça, c'est infailible, grand-père.

— Combien de fois devrai-je te répéter de ne pas m'appeler grand-père ?

Il posa son sac par terre et Willem découvrit le message de l'éternel tee-shirt crasseux de Mao.

— Sentier lumineux est une *rrreligion* ? demanda-t-il.

— Une secte, répondis-je. Tu n’as jamais entendu parler de la Lumière du Monde ?

— Où est le lecteur de CD ? demanda Mao.

Il avait glissé l’index de la main droite dans l’axe du disque compact.

— C’est quoi, cette nouveauté ? Les cafards ne sont-ils pas censés être sourds ?

— Les universitaires connaissent ce venin depuis les années 1960, déclara Mao. Ils l’ont découvert par hasard, vous savez, les piquets de grève ne sont pas les endroits les plus propres du monde, et c’est le seul moyen connu de maintenir les cafards à distance.

— C’est quoi ? Un bruit blanc ?

— Pire. La chanson cubaine moderne.

Il plaça le disque dans l’appareil, mit le son au maximum et après quelques accords de guitare on entendit la voix fausse du chanteur : *À la fin de ce voyage dans la vie resteront nos corps boursouflés d’aller à la mort, à la haine, au bord de la mer.*

— Là, c’est sûr que ça va marcher ! lui criai-je en essayant de couvrir la voix du chanteur. Je me suicide et c’est la fin de mes ennuis avec les cafards !

À la deuxième strophe, les cafards de la cuisine pointèrent les antennes et détalèrent en vitesse en se cognant contre les murs. Les cafards de la chambre et de la salle de bains les rejoignirent.

— Ouvre la porte ! cria Mao à Dorotea, qui était la plus proche de la sortie.

Dorotea obéit pendant que la chanson continuait d’imposer sa torture : *Nous sommes la préhistoire qu’aura l’avenir, nous sommes les annales lointaines de l’homme.* Des centaines de cafards sortaient de tous les recoins de l’appartement, passaient en vrombissant, s’écrasaient contre nos chaussures et nous contournaient pour rejoindre la sortie. Dorotea jucha son

petit corps sur la chaise de Modelo, sa très longue chevelure électrisée par le dégoût et par les vibrations des accords de la musique ; Willem, plus pâle que d'habitude, fantomatique, se mit à prier les yeux fermés.

— Je vous l'avais bien dit, se vanta Mao.

— Comment ça marche !? lui demandai-je. C'est une vibration dans la voix du chanteur !? Il y a un bruit de fond dans les enregistrements !?

— Les cafards sont contre-révolutionnaires ! répondit Mao. Tout le monde sait que ce sont des armes biologiques de la CIA !

— Et qui travaille pour la CIA ? lui criai-je. Dieu ou l'évolution ?

— C'est vrai, insista-t-il. Ils les utilisent pour répandre des épidémies !

Au moment où la chanson s'achevait, l'appartement était libéré des bestioles, Dorotea avait pu redescendre sur terre et Willem avait retrouvé la vue.

— Dieu soit loué, dit Willem.

— Dieu n'y est pour rien, dit Mao, c'est Silvio Rodríguez qui a tout fait. J'appuyai sur le *stop* du lecteur avant le début de la chanson suivante.

— Que faites-vous !? cria Mao. Vous voulez que les cafards reviennent ?

— Ne me dis pas qu'il faut mettre la musique tout le temps pour les maintenir dehors ?

— Les cafards n'ont aucune mémoire, m'expliqua-t-il, si vous arrêtez la musique, ils rappliquent aussi sec.

— Et tu crois que je vais laisser le disque tourner toute la sainte journée à plein volume ? On n'est pas à Guantánamo.

— À Guantánamo ils passent du *death metal*, grand-père. Laissez le disque un moment, un moment tous les jours.

J'appuyai sur *play*, le son de la guitare et de la voix revint, et on se remit à crier.

— Bon, je vais avoir besoin de quelque chose de fort ! hurlai-je. Vous prenez quoi ?

Willem beugla :

— Moi, je m'en vais !

J'allais lui offrir un verre d'eau pour qu'il reste, mais Dorotea s'avança et je changeai d'idée :

— Je vais en profiter pour aller passer un moment avec ma grand-mère, dit-elle.

À la porte, en prenant congé d'eux, je clignai de l'œil à Willem, qui répondit en répandant le rouge sur son visage de larve transparente.

— Je voulais vous dire que je suis désolée, dit Dorotea, je ne pensais pas que les choses allaient se compliquer.

— Tu veux parler de Gros Papaye ?

Elle sourit et je vis que sa lèvre supérieure, épaisse, dessinait une grimace sous son nez : un deuxième sourire.

— Et toi, tu ne peux rien faire ? lui demandai-je.

— Je ne travaille plus là-bas, on m'a virée, répondit-elle, peinée.

— Ne t'inquiète pas, je contrôle la situation.

— Ils n'ont pas réactivé la plainte ?

— Non, mais je leur dois une compensation.

— Du travail social ?

— Un truc de ce genre.

Derrière le couple, dans la pénombre du palier, les cafards s'entassaient dans les coins, formant des collines.

— Je peux faire quelque chose pour vous ? demanda Dorotea.

— Quel genre ?

— Je ne sais pas. Vous aider à faire les courses, vous accompagner chez le médecin, tout ce que vous voudrez. Je pourrais vous changer l'ampoule ? C'est dangereux, cette obscurité, on peut tomber.

Je regardai alternativement sa taille qui ne dépassait pas le sommet de sa tête et la position de la lampe, attendri par l'audace de la proposition : même en montant sur deux chaises empilées, cette fille ne réussirait pas cette prouesse.

— Je le lui ai déjà *prerproposé* plusieurs fois, intervint Willem, qui n'aurait eu qu'à tendre le bras pour toucher le plafond, mais il *rrrefuse*.

— C'est du ressort de l'administration de l'immeuble, répondis-je.

Certes, mais celle-ci n'écoutait pas Francesca, et dans le fond je m'en moquais, car la pénombre me semblait être un endroit propice aux complots, et m'offrait la chance de m'esquiver sans être importuné par les sociétaires.

— Il vaut mieux que vous partiez, leur dis-je, les cafards me rendent nerveux.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, prévenez ma grand-mère et j'arrive, insista Dorotea avant de faire demi-tour et d'affronter, protégée par Willem qui brandissait la Bible d'un air menaçant dans sa main droite, la marée de cafards.

Je refermai la porte et me tournai vers Mao, qui s'était carré dans le petit fauteuil, les dreads vibrant au rythme des plaintes de la guitare.

— Tu veux boire quelque chose ?

— Une bière !

— Au fait, des nouvelles de Tlalnepantla !?

— Pas encore, mais les camarades du CAT font des recherches !

— Le Centre des analphabètes terminaux ?

— Le Collectif des anarchistes de Tlalnepantla !

Je débouchai une bière ordinaire, idéale pour ce genre d'occasions, et remplis un verre. Puis je sortis la dernière bouteille de whisky : des trois que j'avais obtenues lors de mon excursion héroïque, il en restait une, même pas le litre complet, pour être franc. Je tendis le verre à Mao et, au

moment où j'allais m'asseoir sur la chaise de Modelo, la sonnette de l'interphone retentit. Je regardai autour de moi pour vérifier si Willem ou Dorotea avaient oublié quelque chose. Rien. La chanson arriva à son terme et je profitai des quelques secondes de répit avant la plage suivante pour soulever le combiné et entendre les cris de Francesca :

— Baissez le son !

Je raccrochai et allai sur le balcon. Francesca, hystérique, s'était postée sur le trottoir.

— Nous ne pouvons pas nous concentrer avec ce bruit. Baissez-le !

— Rendez-moi mon livre.

— Baissez le son ou je porte plainte auprès de l'administration de l'immeuble !

— Rendez-moi mon livre ou je porte plainte auprès du ministère public !

À ce moment-là, je vis Willem et Dorotea sortir de l'immeuble, laisser passer une voiture, traverser et entrer ensemble dans le restaurant chinois. Je quittai le balcon avant que Mao me rejoigne. La sonnerie de l'interphone se remit à sonner une fois, deux fois, une infinité de fois.

— J'apprécie de plus en plus ton traitement, dis-je à Mao.

— C'était quoi, cette histoire de livre !? On vous a volé un livre !?

— J'ai perdu une petite bataille contre les sociétaires et ils ont pris ma *Théorie esthétique* en otage !

La musique persistait sottement, dans sa versification arythmique. Quant aux cafards, on n'en voyait même plus une antenne. Alors, j'eus une idée.

— Tu veux gagner du fric, Mao !?

— Vous voulez que je vous déniche une autre *Théorie esthétique* ? Une bonne occasion, vingt pesos.

— Pour un maoïste, tu es sacrément capitaliste, hein ?

— Il faut que le capital travaille pour la Révolution ! Je vais vous en trouver une !

— Non, la mienne est complètement soulignée !

— Alors !?

— J'ai un plan pour la récupérer !

— Dites-moi en quoi je peux vous être utile, grand-père.

Je lui expliquai mon idée à mesure qu'elle me venait, et Mao la perfectionna et montrant des talents étonnants de stratégie militaire. Je lui offris une bière, encore une autre, et quand le plan fut totalement bouclé, on décida de la date et des honoraires, et j'éteignis la musique pour rameuter les cafards. Mao finit la bière et dit qu'il allait chercher Dorotea. En partant, il découvrit l'exemplaire des *Notes sur la littérature* sur l'étagère à côté de la porte.

— Je croyais que c'était un cadeau ?

— Il y a eu un changement de plan, répondis-je. Au fait, tu as accès à la bibliothèque de la faculté des lettres ?

— Et comment ! Tu veux quoi ?

— Apporte-moi tout ce que tu peux trouver dans le domaine de la théorie littéraire.

— Structuralisme, herméneutique, sémiotique, théorie de la réception ?

— N'importe quoi, plus c'est shooté, mieux c'est.

À cet instant, on tambourina à la porte et je m'apprêtais à affronter Francesca, mais c'était un garçon qu'on avait dévalisé et qui demandait de l'argent pour compléter son billet d'autocar afin de retourner à Pachuca. Du moins le prétendait-il, c'était sa stratégie de marketing. Il s'était faufilé dans l'immeuble pendant que Francesca me criait dessus. De l'or en barre : si Francesca voulait convoquer une assemblée extraordinaire pour me condamner parce que je mettais la musique trop fort, moi j'aurais une accusation pour lui faire barrage.

— Mao, ton portable peut prendre des photos ?

— Ils peuvent tous prendre des photos, grand-père.

— Prends une photo de mon pote. Souris, mon gars.

OceanofPDF.com

Ce n'est pas moi qui ai prouvé que l'homme était capable de s'habituer à tout, même à l'ignominie d'un atelier d'écriture dispensé dans un bar crasseux. Au fil des dimanches, j'avais même fini par obtenir que Tête de Papaye paie l'addition, ce qui, à condition de maintenir cet atelier éternellement, me donnait cinquante-deux jours de vie supplémentaire par an, une année entière si je parvenais à faire durer l'atelier sept années ! Voilà ce qu'on pouvait appeler, littéralement, gagner sa vie littérairement.

Nous commençons vers midi et finissons au minimum à cinq heures et demie. Toutes les semaines, je me munissais d'un arsenal suffisant pour raviver la polémique et rallonger la séance le plus possible, et profiter ainsi des boissons gratuites subséquentes. Le manque de civisme des étudiants de la faculté des lettres était une aide précieuse : tous les livres étaient pertinemment soulignés. Pendant que Tête de Papaye lisait tout haut les derniers développements de son roman, où il décrivait, avec un luxe de détails exaspérants, la couleur des cheveux, le genre de regard, le poids et la *texture* des grognements, entre autres minuties, de chaque chien parmi les centaines qui étaient chassés par son héros, je feuilletais les livres de théorie littéraire, en quête d'un fragment qui me permette d'interrompre sa lecture et de provoquer une discussion byzantine, de quoi rehausser le niveau et exiger de remplacer la bière par la tequila.

— Attends, lui disais-je, tu as endormi tous tes lecteurs. Pis : tes lecteurs sont tous morts au ^{xx}e siècle ! Laisse-moi t'annoncer une mauvaise nouvelle : les morts n'achètent pas les livres. Écoute bien.

Et je lisais : *Une analyse de l'histoire littéraire montre le transfert des espaces vides en tant qu'éléments de l'économie narrative ou que producteurs de tension et de suspense – caractérisé par la figure de l'ellipse – vers son rôle central dans la littérature moderne, de nature fragmentaire, dans laquelle, selon Wolfgang Iser, les formes narratives de caractère segmenté permettent de renforcer les apports d'espaces vides, en sorte que les assemblages laissés en blanc deviennent une irritation permanente de l'activité représentative du lecteur*⁵.

— Tu as compris ? lui demandais-je. Tu n'es pas obligé de tout raconter, tu peux mettre beaucoup d'espaces vides dans ton roman.

— Mais je ne veux pas agacer le lecteur ! se plaignait-il.

— Justement ! Donne-lui des espaces vides ! Un beau matin, avec un peu de chance ton roman part en fumée !

Un jour, une seule phrase des *Notes sur la littérature* permit de tenir jusqu'à l'heure de fermeture du bar : *On ne peut plus narrer, alors que la forme du roman exige la narration.*

— Pardi ! objectait Tête de Papaye. De cette façon, on ne débouche sur rien. Si vous cherchez à me décourager, à me faire renoncer à mon roman, il n'y a plus de compromis possible. On arrête l'atelier, j'exhume la plainte et tout le monde sera content.

— Tu ne comprends rien ! répliquais-je. Ce que signifie cette phrase, c'est qu'il faut écrire même si on ne le peut pas dans la réalité, c'est clair ? L'essentiel est d'essayer, comme dans le sport : l'essentiel n'est pas de gagner, mais de participer, tu comprends ? Je vais avoir besoin d'un truc plus fort. Deux mezcals ! criais-je au serveur, qui s'affairait derrière le comptoir.

À mesure que l'après-midi avançait, les clients se rapprochaient de notre table pour profiter de nos discussions, à chaque gorgée plus virulentes :

— Tout ce que vous voulez, c'est que j'échoue, m'accusait Tête de Papaye, que je n'écrive plus mon roman ! C'est sûrement le pire atelier d'écriture de toute l'histoire !

— Je t'ai dit que je ne savais pas écrire un roman !

— Alors pourquoi avez-vous accepté de m'apprendre !?

— Parce que tu m'as menacé !

— Saboteur !

— Maître chanteur !

— Vieux décrépité !

— Grosse Papaye !

Quoi qu'il en soit, le dimanche suivant nous étions tous les deux au rendez-vous : moi, pour boire à l'œil ; lui, pour m'entendre lui lire des fragments théoriques confus qui lui occupent l'esprit pendant la semaine et cachent son incapacité à écrire un roman.

5. Extrait des *Notes sur la littérature*, ouvrage publié par les éditions Flammarion en 1984 et traduit par Sibylle Müller.

Il était apparu un soir à l'angle et m'avait épié dans l'ombre, me regardant m'activer, couper la viande, réchauffer les tortillas, servir les assiettes. Malgré l'état dans lequel il était, rachitique jusqu'à l'os, hagard, je l'avais instantanément reconnu. Nous avons passé de nombreuses soirées ensemble, des nuits interminables peuplées de frasques et d'excès. Il semblait vivre dans la rue, entouré d'une meute pitoyable de chiens errants, sous-alimentés, galeux, pleins de puces. Des chiens porteurs de parvovirus, couverts de plaies. Des chiens qui avaient perdu toute possibilité d'être récupérés, ou qui ne l'avaient jamais eue. Des chiens que même ma mère, en dépit de son infinie tendresse pour la race canine, n'aurait jamais osé ramener à la maison. En voyant cet ensemble, on ne savait qui était en mauvaise compagnie, de lui ou des roquets.

Je lui portai une assiette de tacos, avant qu'il fasse fuir mes clients. À sa façon de me regarder, je compris qu'il ne se souvenait pas de moi. Il avala voracement deux tacos et répartit les autres entre les chiens, ce qui déclencha une courte bagarre, entrecoupée de grognements. Puis il s'approcha, l'assiette à la main, je crus qu'il en voulait encore, la charité est une assiette sans fond, j'avais appris cela très vite.

— Je te vends un chien, me dit-il.

Les commensaux suspendirent leur manducation pour lui dédier un regard curieux et méprisant. Un habitué me dit :

— Ça alors ! Maintenant, tu reçois les fournisseurs à n'importe quelle heure ?

Les autres éclatèrent de rire et les chiens grognèrent en réponse. Je rendis l'assiette au Sorcier, avec des tacos supplémentaires, qu'il ignora.

— Je te vends un chien, répéta-t-il.

— Tu te trompes d'adresse, mon vieux, on va sûrement te l'acheter là-bas, chez le marchand de *pozole*.

Les éclats de rire redoublèrent, c'était une clientèle facile et le Sorcier se réfugia dans l'ombre. Au bout d'un bon moment, il finit par s'en aller. La scène se reproduisit presque tous les jours, à part quelques périodes d'absence. Si je n'avais pas de clients, je discutais avec lui, essayant de saisir le fil de son délire. Il parlait comme si l'Apocalypse avait eu lieu la semaine précédente. Il disait qu'il voulait me montrer ses tableaux, mais qu'on les lui avait volés ; ou alors, qu'il avait dû les mettre au clou, et il me demandait de l'argent pour les récupérer. Je pensais que dans son état il ne pouvait plus peindre, sauf s'il avait cessé d'être figuratif pour passer à l'abstractionnisme. Il ne se souvenait toujours pas de moi, en dépit de mes insistance :

— Tu ne te souviens pas de moi ? Nous nous sommes connus à La Esmeralda.

— Moi, à La Esmeralda, j'ai pris trois cours et on ne m'a rien appris, répondait-il.

— Nous nous sommes connus à l'extérieur, tu ne t'en souviens pas ? Au carrefour où la bande se retrouvait pour partir en virée.

— Et toi, que faisais-tu à La Esmeralda ?

— Je prenais des cours.

— De quoi ?

— De modèle vivant.

— Impossible. Aucun taquero n'est un artiste.

Et il revenait à la charge, inlassablement :

— Je te vends un chien.

Quand nous étions seuls, je lui expliquais :

— Ces chiens ne servent à rien, mon vieux.

— Lesquels ?

— Ceux-ci, répondais-je en lui montrant la meute triste qui l'entourait.

— Tu es fou ? Ce sont mes amis. Je te vends un *autre* chien.

— Un autre ? Lequel ?

— Je vais partir en chasse. Tu me l'achètes ? On paye d'avance.

Voilà le ton de nos rencontres, jusqu'à ce que, au fil des soirs, un habitué, qui vivait dans la rue où je tenais ma carriole, lance cette triste blague :

— Et maintenant, comment vas-tu te débrouiller ? Ton fournisseur favori est mort.

— Quoi ? m'exclamai-je sans comprendre.

— Le dingue qui voulait te vendre un chien, il est mort. Tu ne le savais pas ? On l'a retrouvé par terre, à deux pas d'ici, entouré de ses clébards.

Les effets du rapt de ma *Théorie esthétique* étaient de plus en plus dévastateurs : les appels des opérateurs de télémarketing se succédaient de façon perfide sans que je puisse y mettre fin autrement qu'en raccrochant, ce qui permettait au téléphone de se remettre à sonner, et il fallait repartir de zéro. J'avais essayé d'utiliser les livres sur la théorie littéraire comme succédanés, mais ils ne fonctionnaient pas. Pas à cause du contenu, qui était à la hauteur en sa qualité d'impénétrabilité, mais parce que au fond je ne leur faisais pas confiance : le fétichisme n'admet pas de substituts. La crise atteignit un tel niveau que je finis par recevoir par courrier la carte de fidélité d'une quincaillerie, et une boîte d'échantillons de shampoing pour participer à une enquête de marché. Juliette me disait :

— Tout ça, c'est parce que tu as le téléphone. Peut-on savoir pourquoi tu tiens tant à une ligne téléphonique ? Ça ne sert qu'à une chose, à rendre plus riche l'homme le plus riche du monde !

— C'est en cas d'urgence, répondais-je.

— Des urgences, tu parles ! À notre âge, n'importe quelle urgence est déjà une fatalité, et que je sache les morts ne téléphonent pas.

— Tu exagères, *Youliet*.

— Allons, je plaisantais ! Quelle susceptibilité ! Tu n'as qu'à décrocher ton téléphone !

— Et si on m'appelle pour demander la rançon de ma *Théorie esthétique* ?

— Ne fabule pas, Teo, trop de boisson te dessèche le cerveau.

— Toi aussi tu vas me sermonner ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Tu veux encore une bière ?

Je passais mes journées dans un état d'excitation que je ne maîtrisais absolument pas : je ne comptais plus les verres, je criais sous le moindre prétexte, je m'amusais à tuer les cafards en leur lançant des objets à distance, je sortais de l'appartement et de l'immeuble sans raison ni but précis. Willem remarquait le changement et croyait que je dissimulais des maux d'une autre nature.

— Vous prenez des drogues ?

Je le fusillais du regard, mais il insistait :

— Si vous prenez des drogues, c'est que vous avez besoin d'aide.

— Tu veux m'aider ? Récupère la *Théorie esthétique* !

— Ce n'est qu'un livre.

— Tu te trompes, *Güilen*, c'est beaucoup plus qu'un livre.

— Le Seigneur punit l'attachement aux choses *matérrrielles*.

— Sans blague ! Et si les choses matérielles ne sont pas matérielles ? Depuis quand un livre est une chose matérielle ? Et si c'était ta Bible qui avait disparu, tu serais aussi détendu ?

— Si ma Bible *disparrrrraissait*, c'est parce qu'elle devrait passer dans d'autres mains qui en *aurrrraient* davantage besoin. Je *trouverrrrais* une autre Bible, pourquoi ne rachetez-vous pas un exemplaire du même livre ?

— Parce que j'aurais l'air de m'avouer vaincu, et ça, jamais. Francesca doit me rendre ma *Théorie esthétique*.

— Pourquoi vous disputez-vous ?

— On ne se dispute pas.

— Non ?

— Non.

— Alors c'est quoi ?

— Le rituel qui précède l'accouplement.

Willem piqua un fard.

— À propos d'accouplement, lui dis-je, Dorotea t'envoie le bonjour.

— Vous avez vu *Dorrrotea* ?

— Non, mais elle a laissé un message à *Youliet*, et moi je joue les intermédiaires entre deux tourtereaux.

Il rangea sa Bible dans son sac à dos, comme s'il allait la tacher, parce qu'il pensait à une femme en tenant le livre entre ses mains. Il regarda sa montre, et la plaque accrochée à sa poche de chemise tremblait, côté cœur.

— Tu l'as vue souvent ? lui demandai-je.

— Quelquefois.

— Chez le Chinois ? C'est un endroit très romantique.

— Et aussi du côté de l'université.

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— Comment cela, quoi ? Tu ne vas pas me dire que tu traverses la ville pour lui expliquer la parole de Dieu.

— On parle de beaucoup de choses, on est très *parrreils*.

— Aussi naïfs l'un que l'autre ?

— Elle aussi est une *missionnairrre* à sa *manière*.

— Bon, vous avez au moins en commun la position coïtale.

— Quoi ?

— Rien. Laisse tomber. Attention à son petit copain, il a un entraînement de guérillero.

Comme quelque chose m'échappait dans cette histoire, j'allais voir Juliette à sa boutique et nous analysions ensemble la situation de cette idylle.

— Je veux que tu me promettes une chose, *Youliet*, je lui disais.

— Que nous allons être témoins à la noce ?

— Si tu découvres que toute cette affaire est une opération de Mao et ses camarades, tu m'avertis.

— Comment veux-tu que ce soit une opération ? Ma Dorotea est loin d'être une Mata Hari !

— Mao a épuisé le filon des théories de la conspiration, j'espère seulement qu'il ne s'est pas mis en tête d'utiliser Dorotea pour s'infiltrer chez les mormons.

— Pourquoi tu t'inquiètes ? À croire que *Gülen* est ton propre fils.

— Je l'aime bien, ce garçon, il a besoin d'un peu d'expérience.

— Tu t'excites, Teo ?

— Hein !?

— On ne me la fait pas ! Tu t'excites en imaginant que ton gamin baise ma Dorotea. Tu es un vicieux.

Il était près de trois heures de l'après-midi et on ne nous avait servi que des cacahuètes, des chips et deux minables tacos ordinaires aux haricots. Tête de Papaye s'obstinait à me lire les derniers développements de son roman et il buvait très lentement, ce qui ne facilitait pas la circulation des amuse-gueules. Moi, je crevais de faim, aussi l'interrompis-je quand il reprit son souffle pour souligner un point à la ligne et la séparation entre deux paragraphes.

— Grouille-toi, il n'y aura plus d'apéros, ordonnai-je.

— Quoi ?

— Finis ta bière, qu'on puisse en commander une autre et des tapas.

Il vida son verre d'un trait et je commandai une autre bouteille, qui était accompagnée de deux tacos de la taille d'une pièce de dix pesos.

— C'est tout ? demandai-je au serveur.

— Vous en voulez davantage ? me répondit-il. Il faut dire qu'aujourd'hui, vous êtes sacrément lents.

Vingt minutes plus tard, nous en étions toujours au même point : moi, je crevais de faim ; Tête de Papaye était plongé dans les méandres de son roman.

— Hé, qu'as-tu pris au petit-déjeuner ? l'interrompis-je.

— Des grillades de tacos.

— Tout s'explique !

— Ça explique quoi ?

— Tu me fais du sabotage. Voyons si tu bois plus vite.

— Le saboteur qui se moque de la charité ? Vous ne m'écoutez pas.

— Bien sûr que si, j'y suis bien obligé.

— Mais vous ne me dites rien pour améliorer mon roman.

— Parce qu'il part tout de travers !

— Tout !? Dites-moi une chose qui est de travers, une seule.

— Tu n'as qu'à regarder le protagoniste, et les trucs qu'il dit pour justifier qu'il tue des chiens. Tu dis que c'est un solitaire, un alcoolique et un drogué, un cavaleur, qu'il a une cicatrice sur le visage et un cure-dent entre les lèvres, comme les truands au cinéma. Tu le décris si laid qu'on croirait presque que la méchanceté est un de ses attributs physiques.

— C'est inspiré d'une histoire réelle, se défendit-il. C'est le portrait d'un patron boucher qu'on a coincé en train de vendre de la viande de chien. J'ai les photos de lui quand on l'a arrêté.

— Et tu crois que cela explique son comportement ?

— Ce qui explique son comportement, c'est que c'était un frustré qui ne voulait même pas être boucher.

— Sans blague ! Laisse-moi te raconter un secret : personne n'est boucher par vocation, pas même par goût, mais il faut bien qu'il y ait des bouchers, non ? Sinon, le monde serait plein de poètes, d'artistes, d'acteurs de cinéma et de voyageurs intrépides, et les parcs seraient pleins de statues pour les honorer, mais il n'y aurait personne pour faire fonctionner la machine. Il faut bien que quelqu'un chasse le bison ! En plus, tu juges ton personnage sans prendre en considération un détail élémentaire.

— Lequel ?

— D'abord, avale cette bière, lui ordonnai-je, et je me renversai sur le dossier pour qu'il comprenne que je ne continuerais pas tant qu'il n'aurait pas vidé son verre.

Il m'obéit, je réclamai à grands cris une autre bouteille et, enfin, on nous apporta deux assiettes de *pozole*.

— Tu as oublié où vit le protagoniste, lui dis-je, où il est né et où il a grandi. Tu es de la capitale ?

— Non, je suis de province.

— Je le savais ! Tu ne comprends rien à cette ville. Dans ton village, celui qui tue un chien, on l'appelle un tueur de chiens ; ici, les tueurs de chiens, on les appelle des survivants.

— En réalité, dans mon village, on les appelle des cyniques.

— Et ici, les gens comme toi on les appelle des provinciaux. Tu piges ? Les chiens ne comptent pas. Peu importe que les chiens soient des chiens. Ils sont des chiens, c'est comme ça, mais ils pourraient être n'importe quoi d'autre, ça resterait le symbole de la cruauté de la vie. S'il n'y avait pas de chiens, ce seraient des rats, ou des lapins.

— Les chiens sont des chiens, parce que c'est comme ça, les chiens sont importants, parce que telle est la réalité.

— La réalité est sans importance.

— Dans ce cas, peut-on savoir ce qui en a ?

— Je ne sais pas, mais je vais te dire une chose qui n'a aucune importance : que tu écrives un roman.

— Tout ce que vous voulez, c'est me saboter.

— Tout ce que je veux, c'est manger le *pozole*, il refroidit. Tu permets ?

Il se leva à grand bruit en repoussant sa chaise.

— Vous l'aurez voulu ! me dit-il sur un ton menaçant.

C'est alors qu'arriva un événement vraiment important : Tête de Papaye, furieux, traversa la salle du bar comme l'éclair, et se barra sans payer.

La voix au téléphone qui avait demandé à me parler, une voix féminine entrecoupée d'interférences, se présenta en disant qu'elle appelait de la clinique de l'IMSS de Manzanillo. Mon père venait de décéder d'un cancer et il fallait se charger du corps. Je dissimulai de mon mieux et maman ne posa pas de questions ; d'ailleurs, elle sourit, imaginant que cet appel mystérieux signifiait que j'allais enfin cesser de traîner dans la vie et surmonter, tant d'années après, l'histoire du mariage raté avec Marilín. Quand elle sortit promener le chien, je racontai tout à ma sœur.

— Je n'y vais pas, me dit-elle.

— On avait promis, répondis-je.

— Tu as promis, moi je l'ai déjà enterré, dans un cimetière de Manzanillo, comme on l'a dit à maman et comme le font les gens normaux. Tu as oublié ?

Je dis à ma mère que je prenais quelques jours de vacances ; elle ne demanda ni où ni avec qui, mais elle sourit de nouveau, peut-être davantage. Ma sœur et moi, nous étions devenus des adultes, mais maman n'avait pas cessé d'être maman et elle ne cesserait de l'être que si nous en faisions une grand-mère, ce qui n'arriva jamais.

Je pris le car, et quatorze heures plus tard j'arrivai à Manzanillo. Mon père m'attendait à la gare. Pour un mort, il avait une sale tête (on aurait pu le maquiller). Pour un vivant, on aurait dit un spectre. Je saisis ses os infirmes dans mes bras et râlai très fort à son oreille, pour être sûr qu'il m'entende :

— Arrête de faire ça, tu imagines le jour où tu mourras pour de vrai, que je ne te croie pas et que tu finisses dans une fosse commune ou à la faculté de médecine ?

— C'est arrivé dans un conte pour enfants, et toi tu es un adulte. Où est ta sœur ?

— Elle n'a pas voulu venir, elle dit qu'elle t'a déjà enterré.

— Elle m'avait promis.

— C'est moi qui avais promis, et je suis là. Ne me dis pas que tu veux que je te jette vivant dans le four du crématorium !

Il suggéra qu'on aille déguster des fruits de mer dans une paillote de la plage, mais je refusai, je ne voulais pas que cela devienne une tradition familiale. On mangea dans un restaurant du centre, abominablement chaud malgré les ventilateurs, qui fonctionnaient, bruyants, à plein régime. Quand mon père vit que je m'aérais avec le menu, il me dit :

— Je te l'ai dit. Ici, il n'y a pas de vent, à quoi bon souffrir gratuitement ! Tu ressembles à ta mère.

— Tu n'avais pas un cancer ?

— J'en avais un. Je suis guéri.

— Sans blague ! Alors pourquoi m'as-tu fait venir ?

— Oh, doucement, chaque chose en son temps. Comment va ta femme ? Tu as des enfants ?

— Je ne suis pas marié.

— Tu n'allais pas te marier ?

— Tu n'allais pas mourir ?

— Autrement dit, on se retrouve tous les deux le bec dans l'eau. J'espère quand même que ta fiancée était plus jolie que la mienne, la mienne était repoussante.

Le plus gênant n'était pas la chaleur, mais le fait que je n'osais pas regarder mon père dans les yeux sans avoir la sensation gluante que ses yeux allaient lui sortir des orbites d'un moment à l'autre. On dégusta un cocktail de crevettes et de poulpe en silence, puis j'essayai d'abrégé la rencontre :

— Pourquoi m'as-tu fait venir ?

— J'ai changé d'avis. Ou plutôt non, je n'ai pas changé d'avis, c'est l'art qui a changé, l'art ne s'arrête jamais. La peinture est un truc du passé, je ne veux plus qu'on m'incinère et qu'on mélange mes cendres à la peinture. Je ne veux pas passer à la postérité dans une manifestation anachronique. Je veux que mon corps soit intégré à une performance. Donne-le à Jodorowsky, on verra bien ce qu'il trouvera.

— Jodorowsky n'est plus au Mexique, il est allé vivre à Paris.

— En ce cas, donne-le à Felipe Ehrenberg.

— Je ne le connais pas, je ne connais plus personne dans ce monde, papa, tu as mis trop de temps à mourir, ou plutôt tu traînes trop.

— Si tu ne le donnes pas à Felipe, donne-le à un de ces groupes qui font des performances, du *happening*, il y en a un paquet, mais renseigne-toi bien, je ne veux pas finir en fumerolle frivole.

Utilisant ses doigts fins de squelette mortuaire, il sortit une feuille de papier plié de la poche de sa chemise et me la tendit. C'était une lettre d'autorisation par laquelle, "en pleine possession de ses facultés mentales", il donnait son corps à des fins artistiques. Il s'agissait d'une lettre type : mon père avait rayé le deuxième mot de "fins scientifiques", et écrit à la place "artistiques". En bas de la page, outre sa signature, il y avait celle de deux témoins, et celle d'un notaire avec son tampon.

— Quand tu viendras réclamer mon corps, me dit-il, n'oublie pas d'apporter cette lettre.

L'action dura moins de vingt minutes et fut menée avec une telle efficacité que j'admirai même l'entraînement guérillero de Mao. Et vive le Pérou, merde ! Au moment où Mao sonna au portail, j'appuyai sur le bouton de l'interphone pour lui ouvrir et branchai la musique sur le lecteur portable que Mao m'avait apporté la veille. Les cafards se dirigèrent vers la sortie, et je les chassai, tel le flûtiste de Hamelin à l'envers, vers l'ascenseur, que j'avais immobilisé avec une chaise pliante de Modelo. Les cafards s'entassaient dans l'ascenseur et formaient une montagne, tandis que les haut-parleurs du lecteur proclamaient : *Ma licorne bleue hier s'est égarée, je l'avais laissée dans la pâture et elle a disparu, je paierai pour tout renseignement.* Quand l'ascenseur fut rempli jusqu'au plafond, j'enlevai la chaise et les portes se refermèrent : l'engin avait été appelé dans le hall par Mao.

Après être descendue du troisième étage, la marée de cafards fit une arrivée triomphale dans le hall. Les sociétaires, terrifiés, s'enfuirent comme ils purent dans la rue. Mao chargea le butin dans l'ascenseur et monta jusqu'au troisième étage, transportant onze petites lampes et onze exemplaires du *Temps perdu*. De nouveau, on coinça la porte de l'ascenseur avec la chaise pliante et Mao transféra les *Temps perdus*, trois par trois, dans mon appartement.

Au fil de tous ces *Temps perdus*, on libéra enfin l'ascenseur et on s'enferma dans l'appartement : Mao essoufflé, et moi sifflotant l'*Hymne à la joie*.

— Un triomphe pour la Révolution ! m'exclamai-je. Une bière ?

— Bien sûr, grand-père, je n'avais pas porté de poids aussi lourd depuis le jour où on avait dû traîner sur deux kilomètres un camarade blessé, bien gras, lors d'un Sommet ibéro-américain, pour que les flics ne l'embarquent pas.

J'allai chercher dans le réfrigérateur une bouteille de Victoria que j'avais mise de côté pour l'occasion. Mao s'affala dans le petit fauteuil et se mit à fléchir les bras comme s'il pratiquait la callisthénie.

— Et maintenant ? me demanda-t-il.

— Maintenant, il faut attendre. Maintenant vient la négociation. Ils t'ont vu emporter le chargement ?

— Non, ils se sont précipités dans la rue, les cafards à leurs trousses. Vous ne les avez pas vus du balcon ?

— Si, ils ont tourné dans la rue Teodoro Flores, direction jardin d'Épicure.

Pendant que je remplissais les deux verres de bière, les cafards revenaient. Ils passaient sous la porte, d'abord timidement, une avant-garde composée de quatre ou cinq bestioles, puis, de façon éhontée, les autres : les moutons, les moutons-cafards.

— Ça alors ! dit Mao. D'où sortent-ils ?

— Les cafards, répondis-je, sont une armée aux réserves inépuisables, comme un pays infini d'automates.

— On met la musique ?

— Non, laisse-les.

— Dites, qu'allez-vous faire de ces pavés ? me demanda-t-il en montrant la pile de *Temps perdus*.

— Je te l'ai dit, négocier la récupération.

— Il faudrait que vous me les prêtiez.

— Maintenant, tu as besoin d'une société littéraire ? Tu ne m'as pas dit que le roman était une invention bourgeoise ?

— Ce n'est pas pour les lire. Je viens d'avoir une idée.

— Emporte-les, je ne peux pas prendre le risque de les garder ici trop longtemps.

Je lui donnai un verre de bière et levai le mien :

— À la Révolution !

— À la Littérature révolutionnaire !

— Comme tu voudras.

OceanofPDF.com

Il s'était écoulé un bon moment depuis que Willem avait sonné en bas, et il n'était toujours pas arrivé chez moi. Doublement étonné, car on n'était ni mercredi ni samedi, je me penchai au balcon : rien. De nouveau on entendit la sonnerie de l'interphone.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi ne montes-tu pas ?

— Nous le tenons, dit Francesca.

— Quoi !?

— Nous avons votre ami. Nous ne le libérerons pas, tant que nous n'aurons pas récupéré les *Temps perdus*.

— Je n'ai pas les *Temps perdus*.

— Ne mentez pas, vous avez tout organisé avec l'aide de ce va-nu-pieds.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— De ce garçon qui nous laisse une odeur de pieds en sueur dans le hall.

— Je n'ai pas les *Temps perdus*, je vous l'ai dit plusieurs fois.

— Vous m'avez entendue, ou vous nous les rendez, ou nous ne libérons pas votre ami.

— Vous êtes sûre ? Vous savez ce que ça peut vous coûter, l'enlèvement d'un gringo ?

Le silence à l'autre bout du fil me confirma que la menace faisait son petit effet.

— Je vais raccrocher, *Francesca*, je dois appeler l'ambassade des États-Unis.

— Prenez garde aux conséquences, menaçait-elle.

Je coupai la communication et restai près de la porte, à attendre l'arrivée de Willem, qui tarda seulement les cinq minutes de rigueur et apparut sur le seuil de l'appartement avec l'air d'un martyr en pleine torture.

— Mes *parrrents* veulent que je retourne aux États-Unis, me dit-il.

— Entre.

Son sac à dos était plein d'angoisse, c'était du moins l'impression qu'il donnait : le sac attirait ses épaules vers le bas pour souligner son abattement.

— Une tequila, *Güilen* ?

— Non, un verre d'eau.

— Tu as eu peur ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'on voulait t'enlever.

— Quoi ?

— Qu'est-ce que tu fichais, en bas ? Pourquoi as-tu mis tout ce temps ?

— Ils voulaient que je leur explique la *parrrole* du Seigneur. J'ai lu la Bible un petit moment avec eux.

Je mis le verre sous la carafe et en le remplissant je remarquai que Willem, contre son habitude, avait posé son sac à dos près de l'entrée et s'était assis dans le petit fauteuil avec sa Bible.

— Que se passe-t-il ? lui demandai-je. Des problèmes de famille ?

— Mes *parrrents* ont peur, ils disent qu'il va y avoir un grand tremblement de *terrrre*.

— Comment le savent-ils ? C'est Jésus-Christ qui les a informés ?

— Ils ont *regarrrrdé* les infos.

— Quelles infos ?

— La faille qui ouvre le sol. Ils disent que c'est un avertissement, qu'il va y avoir un grand tremblement de *terrrre* d'un moment à l'autre.

Je lui donnai son verre d'eau et rapprochai la chaise de Modelo pour m'asseoir en face de lui.

— Cela n'a rien à voir, lui dis-je.

— Comment cela ?

— On ne peut pas prédire les tremblements de terre. En outre, cette faille, on en a donné l'explication, tu n'es pas au courant ? Tu sais, les moustaches des révolutionnaires.

Il but deux gorgées d'eau et posa le verre sur le fauteuil, en le maintenant entre ses jambes pour ne pas le renverser.

— Voilà un mensonge idiot auquel personne ne peut *croirrre*, dit-il, altéré, ayant perdu la paix du Seigneur. Il *parrraît* que cette *histoirrre*, elle a été prise dans un livre. *Dorrrotea* m'a confirmé que ce n'était pas vrai.

— Dorotea est la fiancée de Mao, répondis-je, qui est le roi des théories de la conspiration. Ne l'écoute pas. Combien de temps comptais-tu rester ?

— Au maximum deux ans.

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— Que vas-tu faire ?

— Je ne veux pas *parrrtir*.

J'attendis qu'il poursuive, en surveillant l'équilibre du verre qu'il tenait entre ses jambes.

— *Dorrrotea* n'est plus la fiancée de Mao.

— Sans blague ! Laisse-moi deviner... C'est pour ça que tu ne veux pas partir.

Il releva la tête, me regarda dans les yeux, et je fus presque fier qu'il ait tant mûri, au point de ne plus piquer un fard.

— Si tu restes, que ce soit au moins pour de bonnes raisons. Reste parce que tu le veux, pas pour Dorotea.

— Je veux rester parce que je le veux, et si je veux rester, c'est pour *Dorrrotea*.

— Tu as couché avec elle ?

— Le sexe avant le *marr*...

— Oui, oui, je sais. Alors, tu veux rester pour la baiser ou pour l'épouser ?

Il se tourna vers l'entrée, vers son sac à dos, où reposait sa Bible, dans laquelle peut-être, devait-il penser, la réponse se trouvait quelque part dans ses centaines de pages.

— Il vaut mieux que je parte, dit-il.

Il se leva, décidé, et l'eau se répandit entre ses jambes. Il rattrapa le verre avant qu'il atteigne le sol, et secoua son pantalon. Je lui passai un rouleau de papier pour qu'il se sèche. Sur le tissu noir on voyait l'auréole du liquide, maintenant ornée de petits points blancs, les traces du papier-toilette.

— Attends, lui dis-je, et j'allai dans ma chambre.

Je me penchai pour prendre la boîte de biscuits chinois et revins au salon. Willem avait remis son angoisse sur le dos, et elle semblait encore plus lourde.

— Choisis-en un, lui dis-je.

Il avança la main, sans conviction, mais sans protester, parce qu'il était programmé pour ne désobéir à personne, en aucune circonstance. Il saisit le petit paquet, l'ouvrit et rompit le biscuit.

— Alors ? demandai-je.

— *Le lieu où tu dois chercher une main ouverte est au bout de ton bras.*

— Bingo !

Il glissa le bout de papier dans sa poche de chemise, derrière la petite plaque portant son nom, à côté du cœur.

— Si tu t'en vas, préviens-moi.

— Je ne pars pas.

— C'est bien.

Je le vis s'armer d'une détermination qui le remplit de culpabilité. Je refermai la porte et imaginai le scandale dans le hall quand ils le verraient passer avec son pantalon dans cet état.

OceanofPDF.com

On ne décernait pas de médailles aux taqueros, on ne leur dressait pas des statues, mais un taquero, surtout s'il exerçait dans le centre de Mexico, pouvait prétendre aussi à une certaine renommée. J'ai atteint le sommet de la gloire dans les années 1980, quand ma carriole de tacos, à la Candelaria de los Patos, était fréquentée par la crème et le gratin, le petit-lait et la graisse de la société de la capitale. Le président du district fédéral était un habitué : il était escorté par ses gorilles, qui dînaient à tour de rôle, pour ne pas relâcher la surveillance. Leur tâche principale consistait à empêcher les clients de l'approcher avec des pétitions qui lui coupaient la digestion. Un autre, qui venait au moins une fois par semaine, c'était le Negro Durazo, alors chef de la police de la capitale, avant le changement de président et avant qu'on se rende compte, ô miracle, qu'il était l'ambassadeur du diable à Mexico. Ce n'était pas un client dont j'étais très fier, mais un de mes plus fidèles. Il cessa de venir lorsqu'on décida de le jeter en prison, ce qui l'obligea à s'enfuir.

Une fois, j'eus la visite de José Luis Cuevas, qui était déjà un artiste consacré, et qui parcourait le centre-ville avec Fernando Gamboa pour repérer un édifice pour son musée. J'eus honte de lui raconter que nous nous étions déjà rencontrés, et de lui demander s'il se souvenait de moi. Alberto Raurell était un autre habitué, directeur du musée Tamayo, et il avait organisé une exposition Picasso. En dépit de tout, et bien qu'il soit à moitié gringo, et précisément pour cette raison, il adorait les tacos. Quand il venait dîner, il était tellement passionné par ma conversation que ses tacos

refroidissaient et que je devais les réchauffer. Le petit groupe de commensaux quotidiens, un tas de voisins, bureaucrates et noctambules de tout acabit, se moquait de moi :

— Voilà que le taquero est critique d'art, maintenant !

Raurell, le rire aux lèvres mais le sérieux dans la voix, prenait toujours ma défense :

— Voilà ce qui nous manque, des taqueros qui s'intéressent à l'art.

Je lui parlais de mes défuntés aspirations à être artiste, de mon bref passage par La Esmeralda, et je lui disais que je fréquentais toujours les musées, les galeries, mais que je ne trouvais plus rien d'intéressant, que la grandeur de l'art de la première moitié du xx^e siècle éclipsait complètement la seconde, qu'on ne faisait plus rien de vraiment nouveau. Raurell n'acceptait pas mes jugements, il tenait son taco entre ses doigts emmêlés de la main droite, de cette façon étrange qu'ont ceux qui ne l'ont pas apprise dans leur enfance, et il me donnait des cours de théorie esthétique entre deux bouchées, avec beaucoup de patience.

— Bien sûr que si, on fait de l'art nouveau, répétait-il, on n'arrête pas. Tu sais ce que disait un *théorrrricien* allemand ? Que le nouveau, c'est le désir du nouveau. Tu comprends cela ? Imagine un enfant devant un piano, cherchant une nouvelle mélodie, qui n'ait jamais été jouée. Cet enfant est condamné à l'échec, à la frustration, parce que cette mélodie n'existe pas, toutes les mélodies possibles sont déjà *considérrrées* sur le clavier, par le simple fait qu'il existe un clavier avec une combinaison déterminée de touches. Tu comprends ? Mais la nouveauté, c'est ce que fait l'enfant, vouloir quelque chose de nouveau. Le nouveau, c'est le désir du nouveau. Tel est le *parradox*e de l'art. Il faut rechercher le nouveau. Celui qui ne cherche pas ne trouve pas.

— Comment s'appelle-t-il ? lui demandais-je.

— Qui ?

— L'Allemand qui l'a dit.

— Lisez Adorno. Ça va vous plaire.

Avant que la foule me ridiculise, j'invoquai des excuses :

— À quelle heure voulez-vous que je lise, chef ? Je dois bosser, la vie de taquero est tuante, vous n'avez pas idée.

Raurell me faisait un clin d'œil, levait la main gauche, la droite occupée à tenir le taco qui lui glissait entre les doigts, et il agitait l'index dans le vide en parlant fort, afin que tout le monde entende :

— Mes plus belles conversations sur l'art, je les ai eues devant cette carriole, pas à Harvard ! Je vous le jure !

Raurell fut tué plus tard, il dînait dans un restaurant du centre quand il y eut une attaque, il résista et on lui tira dessus. La nouvelle parut dans tous les journaux. Il avait trente-quatre ans. Au musée Tamayo, il avait organisé une exposition Matisse, si joyeuse et colorée qu'on aurait dit une plaisanterie macabre. L'année suivante, le Negro Durazo fut arrêté. Accusé d'extorsion, de trafic d'armes, de contrebande et d'abus d'autorité, on le colla en cabane. C'est un client que je n'ai jamais regretté.

La sonnerie de l'interphone retentit pendant que je travaillais dans mon cahier et vidais ce que je croyais être le petit dernier de la journée.

— J'arrive de l'IDD, dit la voix de Mao dans l'interphone.

— Tu as vu l'heure ?

— C'est une urgence.

— Ivrognes Dépités à Domicile ?

— Comment vous avez deviné ?

— Il suffit d'écouter ta voix. Tu as trouvé le whisky ?

— Pas encore.

— Tu apportes quelque chose ?

— Deux bières et un paquet de cacahuètes.

— C'est tout ?

— Et un pétard.

— Il fallait le dire plus tôt. Monte.

Il prit les trois minutes réglementaires que mettait l'ascenseur à accomplir son parcours, délai dont je profitai pour lancer le supplice cubain.

— À ce volume, les cafards ne bronchent pas, dit Mao en entrant.

— Tant pis. Francesca est dans son appartement, elle dort peut-être et je ne veux pas qu'elle nous entende.

— Vous n'exagérez pas un peu ?

— Tu as vu la minceur des murs ?

Il me donna les boîtes de bière, chaudes, à mettre au réfrigérateur, et prit dans la poche de son pantalon un petit paquet avec trois cacahuètes japonaises, littéralement.

— J’ai eu faim en chemin, s’excusa-t-il.

— Et le pétard ?

Il tira sur la fermeture de son sac, sur une autre fermeture intérieure, et en sortit enfin la moitié d’une cigarette déformée et écrasée. En la saisissant, je sentis qu’elle était tiède.

— Tu en as aussi eu envie en chemin ? lui demandai-je. Tu as un briquet ? Il y a longtemps que je ne fume plus.

— Je m’en suis aperçu.

— Vraiment ?

— Bien sûr, il suffit de voir comment vous attrapez le joint, je ne l’avais vu que dans un film des Doors.

Je pris le briquet qu’il me tendait et me dirigeai vers le réfrigérateur. Derrière moi, Mao découvrit le cahier que j’avais laissé ouvert, par négligence, sur le petit fauteuil. Du coin de l’œil, je vis qu’il le feuilletait, en s’attardant, me semblait-il, sur les dessins.

— Ils sont chouettes, les dessins, me dit-il. Vous ne dessinez que des chiens et des femmes ? Si vous les dessiniez ensemble, ce serait la perversion parfaite. Faites gaffe, le dernier qu’on a pris avec ces manies, on l’a accusé d’avoir tué un ancien candidat à la présidence. Vous vous rappelez le Chevalier ailé des Aztèques ? Il avait un cahier tout pareil à celui-ci.

— Les maoïstes t’ont aussi appris ces techniques de fouineur, ou c’est simplement de la mauvaise éducation ?

— Tssst, ne vous fâchez pas, grand-père, comme vous êtes susceptible ! Hé, n’essayez pas d’écrire quelque chose sur moi, hein !

— Tu te crois donc si intéressant ?

— Je vous parle sérieusement, ça me mettrait en danger, et vous aussi.

Je récupérai au fond du réfrigérateur une boîte de Tecate que j'avais mise de côté depuis le jour où l'électricité avait été coupée pendant plusieurs heures. Puis, je sortis de sa cachette secrète le demi-litre de whisky qui me restait.

— Alors, Dorotea t'a plaqué, joli cœur, lui dis-je pour changer de sujet.

Comme il fallait s'y attendre, il se désintéressa du cahier, qu'il laissa sur la petite table, et se pencha avidement sur ses peines.

— Vous le saviez ? C'est le petit mormon qui vous l'a raconté ?

— Dire que je croyais que tu cherchais à t'infiltrer chez les mormons !

— Mais oui, c'était l'idée.

— Elle ne t'a pas réussi ! Tu n'avais pas prévu les charmes du brave Güilen.

— Je vais lui cramer la gueule à ce foutu gringo de merde !

— Du calme, Mao, je pensais que tu avais un autre genre d'éducation.

— Les gros mots vous choquent, grand-père ? À d'autres !

— Je parlais de ton éducation sentimentale. Je te croyais d'une autre trempe.

Je lui passai la boîte de bière et m'assis dans le petit fauteuil, un verre de whisky dans une main et le pétard allumé dans l'autre. Je levai mon verre pour trinquer.

— À Jorge Negrete, dis-je.

— Si vous vous foutez de moi, je me barre, dit-il sur un ton pitoyable.

— Allons, détends-toi, mon garçon, et assieds-toi, le monde ne va pas s'écrouler pour une femme, même du genre de Dorotea. Les maoïstes ne t'ont rien appris sur l'amour ? Tu ne vas quand même pas rater la révolution pour une histoire d'amour.

— Mais putain, quel rapport entre l'amour et la révolution ? demanda-t-il en prenant la chaise de Modelo pour s'asseoir à côté de moi.

— Étroit ! Le véritable combattant ne peut pas avoir d'amarres. As-tu vu, dans l'histoire de l'humanité, un vrai révolutionnaire avec son épouse et ses mômes ? Es-tu capable d'imaginer un terroriste amoureux ? L'amour vous rend vulnérable, vous fait sentir que vous avez beaucoup à perdre, il modifie les priorités, vous prend votre liberté... Je continue ?

Il but une longue gorgée de bière.

— Elle est éventée, dit-il.

— Sans blague ! Quel manque de pot.

— Et vous, quel genre de révolution vous avez fait ? Celle de 68 ? Que je sache, vous n'aviez pas de famille, n'est-ce pas ?

— En 68, j'avais trente-trois ans, mon garçon, ma seule révolution fut d'offrir des tacos à des étudiants qui venaient à ma carriole.

— Sérieusement ?

— Pendant quelques jours seulement, ensuite on l'a su et j'ai dû arrêter, tu sais ce qu'on dit, la charité est un plat sans fond.

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— Pourquoi vous êtes-vous retrouvé tout seul. Il y avait sûrement une raison, personne ne se retrouve seul comme ça.

— Va demander aux gens pourquoi ils se sont mariés, pourquoi ils ont eu des enfants. Le monde est plein de gens qui se marient comme ça, qui divorcent comme ça et qui se remarient comme ça. Qu'y a-t-il de si bizarre à rester seul comme ça ?

— Tu me la files ?

Je lui passai la cigarette, minuscule, et comme j'avais perdu l'habitude, je lui brûlai les doigts.

— Excuse-moi, lui dis-je. Finis-la.

— Vous parlez comme un personnage de José Agustín.

— Tu as déjà lu José Agustín ? Je croyais que tu ne lisais pas de romans ?

— Au lycée, on m’obligeait à en lire.

Il sortit de son sac une pince à épiler et s’en servit pour saisir le mégot et fumer ce qui restait.

— Vous ne voulez pas me raconter ? demanda-t-il.

— Raconter quoi ?

— Pourquoi vous ne vous êtes pas marié.

— Je te l’ai déjà dit.

— Seriez-vous pédé ?

— Bien sûr que oui, et maintenant que tu es bourré et shooté, je vais te violer.

— Comme vous êtes susceptible. Vous voyez, il y a sûrement une histoire là-dessous.

— Pourquoi faudrait-il qu’il y ait une histoire là-dessous ? Pourquoi faut-il toujours qu’il y ait une histoire qui explique les choses ? Depuis quand la vie a-t-elle besoin d’un narrateur qui justifie les actes des gens ? Je suis une personne, mon garçon, pas un personnage.

— Si vous ne voulez pas me raconter, ne me racontez pas, mais épargnez-moi vos sermons. Je vous préférais en lecteur pur et dur d’Adorno, ces livres de théorie littéraire vous réduisent le cerveau en bouillie.

— Moi aussi je te préférais avant, quand tu marchais comme on danse sur un air entraînant, maintenant tes pas sont aussi lourds qu’un air de folklore.

La cigarette disparut, littéralement, dans la pince, et Mao se détendit sur la chaise pour exhaler la dernière bouffée qu’il avait pu en extraire.

— Au fait, où en sont les négociations ? demanda-t-il.

Nous sommes en train de définir la date et le lieu du premier round, répondis-je.

— Bigre !

— Eh, tu ne vas pas me perdre les *Temps perdus* !

— Qu'est-ce que vous croyez ?

— Tu vas en faire quoi ?

— Je ne peux rien vous raconter, cela compromettrait l'opération.

Il finit sa bière, eut une grimace de dégoût et se leva. Le tee-shirt du Sentier lumineux était encore plus dépenaillé que d'habitude, avec des milliers de taches d'origines diverses, un trou étrange à hauteur du nombril, la couture de la manche gauche effilochée, mais peut-être était-ce ainsi depuis le premier jour, et je remarquais ces détails maintenant parce que j'avais fumé.

— Tu es le maoïste clandestin le moins discret que je connaisse, lui dis-je. On dirait même que tu cherches à être arrêté. C'est ce que tu veux ? Qu'on te punisse pour avoir une raison de te plaindre ?

— Vous dites cela à cause du tee-shirt ? C'est juste pour brouiller les pistes.

— Tu n'es pas maoïste ?

— Qu'est-ce que vous croyez ?

— Alors pourquoi m'as-tu dit que tu étais maoïste ?

— Je ne vous l'ai pas dit, vous avez tiré cette conclusion tout seul.

— *Youliet* me l'a dit.

— Vraiment ?

— Tu n'es pas maoïste ?

— Bien sûr que mon.

— Mais alors, tu es quoi ?

— Cette question n'a plus d'importance, grand-père, les temps ont changé. Nous vivons à une époque de postidéologies, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

— Postidéologies ? N'est-ce pas toi qui passes ton temps à répéter que le roman est une invention bourgeoise ?

— Ce n'est pas de l'idéologie, grand-père, c'est de l'histoire.

— En ce cas, comment t'appelles-tu, *Mao* ?

— Cette question n'a pas d'importance non plus. En outre, vous ne vous appelez pas Teo non plus.

— Donc, tu n'es jamais allé au Pérou.

— Je n'ai jamais été aussi près du Pérou que dans un restaurant à La Condesa, où ils font des patates à la sauce *huancaína*, succulentes. À ce propos, on ne vous a jamais dit que vous avez un nez de patate.

— Ne va pas trop loin, *Mao*. Et peut-on savoir, car je suppose que tu ne connais pas non plus le chinois, comment tu as pu découvrir que les Chinois d'en face sont coréens ? À moins que tu aies tout inventé.

— J'ai utilisé un logiciel de traduction sur mon portable, grand-père.

Il récupéra son sac et le suspendit à l'épaule, coupant court à la conversation, prêt à partir.

— La faim m'est venue, dit-il.

— C'est bon signe.

— Signe de quoi ?

— Que tu ne vas pas mourir d'amour.

— Ou que l'herbe était bonne.

— Il y a des tacos au coin de la rue qui ferment tard.

— Pffft, ils m'ont l'air plutôt minables. Ça doit être du chien.

— Sans blague !

La première négociation eut lieu un samedi après-midi en terrain neutre, choisi par Francesca : un Sanborn's, devant le jardin d'Épicure. La médiation incombait à Juliette, qui affirmait être une experte dans ce genre de conflits.

— Ce ne sera ni la première ni la dernière fois que je le ferai, avait-elle dit en présentant sa candidature.

Quand Francesca, jalouse, voulut objecter un prétendu favoritisme en ma faveur, étant donné que nous étions amis, Juliette lui coupa la parole pour se défendre :

— Vous m'offensez, madame, si vous suggérez que je vais reproduire les vices de l'État corrompu.

Sur la table des négociations, il y avait une tasse de thé, pour Francesca, et deux bières. Avant tout, je les avertis que je n'avais pas l'intention de prolonger la négociation trop longtemps :

— Venons-en au fait directement, leur dis-je, la bière vaut trente pesos.

— La négociation est très simple, répliqua Francesca, nous allons en finir très vite. Vous nous rendez les *Temps perdus* et les lampes, sinon je porterai plainte auprès de l'administration de l'immeuble.

— Je vous ai déjà dit vingt fois que je n'ai pas les *Temps perdus*. Si vous les avez égarés, cherchez-les bien. Vous savez ce qu'on dit : celui qui ne cherche pas ne trouve pas. Au fait, les lampes non plus.

— Alors, je ne comprends pas ce que nous faisons ici, dit Francesca en regardant Juliette.

— Laissez-moi vous expliquer en quoi consiste la négociation, dis-je, vous me rendez ma *Théorie esthétique* et je ferai disparaître une photo compromettante pour vous, sinon...

— De quoi parlez-vous ? interrompit-elle.

— De la photographie d'un jeune garçon que vous avez laissé entrer dans l'immeuble par négligence. Je serais ravi de savoir ce que pense l'assemblée sur le fait que sa dictatrice enfreint ses propres règles. Je médite de réclamer votre démission.

— Je n'ai laissé entrer personne !

— Je n'ai pas les *Temps perdus* !

— Je n'ai pas la *Théorie esthétique* !

— Madame, monsieur, intervint Juliette, nous allons nous calmer. Je suggère que nous construisions ensemble une scène hypothétique pour ouvrir le dialogue. C'est un exercice de l'imagination, d'accord ? Vous n'avez pas à vous précipiter pour apporter un démenti.

Francesca acquiesça et j'avalai une minuscule gorgée de bière, juste pour m'humecter la bouche.

— Nous allons imaginer, poursuivit Juliette, que madame détient l'exemplaire de la *Théorie esthétique* qui appartient à monsieur.

— Bien que je ne l'aie pas, souligna Francesca.

— Je vous ai dit que c'est une hypothèse, reprit Juliette, laissez-moi finir. Nous allons aussi imaginer que monsieur a des exemplaires du *Temps perdu* et les lampes qui appartiennent aux sociétaires. Nous allons même imaginer autre chose : que vous ne les avez pas, comme vous l'affirmez tous les deux, mais que vous pourriez vous les procurer. Vous avez compris ? Vous ne les avez pas, mais si vous arriviez à un accord amical, vous pourriez mettre la main dessus. En vous basant sur cette supposition, vous sentiriez-vous à l'aise pour procéder à un échange ?

— Je ne peux donner ce que je n'ai pas, dis-je.

— Moi non plus, dit Francesca.

— Mais ce que vous pouvez sans doute faire, c’est indiquer à l’autre où il peut trouver ce qu’il cherche. Ce serait un échange d’informations.

— Je vais vous dire ce que je peux donner à monsieur, affirma Francesca. Elle sortit de son sac une feuille de papier pliée, qu’elle me tendit.

— De quoi s’agit-il ? demandai-je.

— Lisez, répondit-elle.

C’était une photocopie d’un certificat médical qui assurait que je n’avais pas la “capacité légale” et que je n’étais pas “maître de mon jugement”, parce que j’étais sujet à l’alcoolisme et à la sénilité.

— Ce document est un faux ! criai-je.

— C’est un document officiel, dit Francesca. Il a été demandé par la Société protectrice des animaux, et grâce à ce certificat vous avez échappé à une amende. Vous savez ce qui arrivera si je remets ce document à l’administration de l’immeuble ? Vous connaissez les règles, avec ce bout de papier, je vous envoie à l’asile.

Dans ma tête, je vis la tête de papaye de Tête de Papaye, et je me vis la réduire en purée à coups de bâton, ou la découper en tranches avec un énorme couteau de boucher.

— C’est une injure ! criai-je. Je vais quitter cette table. Il n’y a pas de négociation possible.

Sitôt dit, sitôt fait, et sans attendre la réponse, je m’en allai, surtout parce que je n’avais pas l’intention, par-dessus le marché, de payer la note. Le lendemain, comme il fallait s’y attendre, Tête de Papaye ne vint pas à l’atelier d’écriture au bar. Le lundi, grâce à Juliette qui avait appelé Dorotea, j’obtins le numéro de téléphone de Tête de Papaye. Après avoir avalé deux tequilas cul sec, je l’appelai avec une fureur en ébullition dans mes veines :

— Traître ! criai-je dès qu’il décrocha.

— Saboteur !

— Comment as-tu pu me porter un coup aussi bas !?

— J'en ai autant à ton service, vous vouliez uniquement m'empêcher d'écrire mon roman. Savez-vous qu'après une seule séance avec Francesca, j'ai déjà le premier chapitre ?

— Tu m'as vendu pour un roman !

— Cherchez quelqu'un d'autre qui vous paie à boire !

— Gros Papaye !

Il raccrocha et, à la seule perspective de finir dans un asile, je bus ce jour-là jusqu'à l'inconscience.

OceanofPDF.com

— Tu me laisses te dessiner ?

— Demain.

— Je peux te prendre la main.

— Demain. Tu ne devais pas te chercher un autre travail ?

— Demain. Je peux te donner un baiser ?

— Demain. Tu n'avais pas dit que la carriole de tacos, c'était provisoire ?

Quand cesseras-tu d'être un taquero ?

— Demain. Tu veux m'épouser ?

— Demain. Pourquoi ne t'inscris-tu pas à l'université pour étudier quelque chose d'utile ?

— Demain. Tu me laisses entrer pour que je te regarde quand tu poses.

— Tu es tout excité, Teo ?

Au fil des saloperies, ainsi s'écoulait la vie.

Nos corps flottaient dans un parage désertique, orné ici et là d'arbres secs qui semblaient prêts à tout moment, comme par magie, à reprendre vie, des arbres secs qui, au lieu de reverdir, de se couvrir de feuilles, menaçaient de sortir leurs racines de terre pour se mettre à marcher, des arbres secs avec des branches comme des bras, des monstres sortis tout droit d'un cauchemar d'enfant, des arbres morts-vivants. À l'horizon, on voyait des collines pierreuses et là-haut, dans le ciel, des nuages insolites, des nuages dont aucun météorologue, aucun critique d'art n'aurait su déchiffrer les desseins.

Je serrais la main pour rassurer Marilín, car j'avais le pressentiment qu'elle m'accompagnait, mais je serrais le vide, Marilín n'était pas avec moi. En revanche, je voyais le Sorcier de dos, bougeant délicatement le bras droit d'où émergeait, à coups de pinceau angoissés, le paysage environnant. Il venait de peindre un arbre et flottait vers moi, brandissant sa palette et son pinceau. Il se mettait à regarder le paysage comme si regarder le paysage était un ordre, *regarde le paysage !* m'ordonnait-il d'un geste, *regarde le paysage !* Je regardais le paysage et souhaitais ne pas être là, dans cette apocalypse pré-humaine, c'était comme si la vie sur la terre s'était arrêtée avant de commencer, comme s'il y avait eu des ratés dans l'évolution, comme si la vie s'éteignait sans avoir réussi à produire ne serait-ce qu'un têtard, le monde allait prendre fin et le seul vestige, c'étaient ces arbres affligés.

Le Sorcier respirait à fond et moi je respirais à fond et ce monde n'avait d'autre odeur que celle de l'huile.

— Où est Marilín ? lui demandais-je.

— Marilín, Marilín... me répondait-il.

Il tendait le cou en avant, traversant la verticale de la toile, et en l'imitant je pouvais voir sa chambre. Sur le lit, emmêlée dans des draps pleins de sueur, Marilín avait les pieds et les mains liés, réduite au silence grâce à la pression d'un sparadrap sur la bouche. Aux murs, des natures mortes avec des fruits, des pêches qui étaient des fesses, des pastèques et des cactus qui étaient des vagins, et au chevet du lit une papaye coupée par le milieu montrant de façon obscène son ventre gélatineux.

Je ramenaï la tête dans la toile, poussé par une fureur vertigineuse à laquelle mon corps vétuste ne pouvait répondre. Mon poing battait lentement l'air figé de ce paysage apocalyptique.

— Du calme, mon vieux, ne te mets pas dans cet état, me disait-il.

— Libère-la, criais-je.

— Cela dépend de toi. Si tu fais ce qu'il faut, il ne lui arrivera rien. Je te le promets. Je ne voulais pas en arriver à ces extrémités, mais tu ne comprends vraiment rien.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Tu ne l'as pas compris ?

— Comment vais-je le comprendre si tu ne m'as rien demandé ?

— Parce qu'il faut que je te le dise ? Tu vas gâcher la charge symbolique d'un rêve pour te conformer à la littéralité ?

— On peut aussi jouer aux devinettes.

— Tu es assez lent. Ou plus exactement tu es très lent.

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Tu ne le comprends vraiment pas ? Je veux que tu écrives un roman sur moi !

— Je n'écris pas de romans !

— Toujours la même rengaine !

— Moi, je voulais être peintre, artiste plasticien, la littérature ne m'a jamais intéressé.

— *Tu voulais être peintre, tu voulais être artiste, mais tu ne l'as jamais été.*

— Je ne suis pas non plus écrivain !

— Mais tu as un tempérament d'artiste, c'est l'essentiel. Quand on a un tempérament d'artiste, on peut l'utiliser autant pour la musique que pour la peinture ou la littérature. Laisse-moi te montrer quelque chose.

Alors, le Sorcier posait sa palette et son pinceau sur une branche d'arbre qui les recevait comme s'il avait des doigts, mettait les mains dans les poches de son pantalon, en sortait un biscuit chinois de la chance. Étrangement, je savais que c'était un biscuit sans l'avoir vu, comme s'il était dans ma poche, et je sentais les doigts cadavériques du Sorcier fouiller entre mes jambes, pas entre les siennes, et la frayeur et les chatouilles me réveillèrent.

J'étais encore tellement ivre que j'estimai qu'il valait mieux ne pas me lever, même si ma tête me commandait d'aller à la salle de bains, de me rincer la figure, de boire un verre d'eau. Au lieu de cela, je restai couché, les yeux ouverts, regardant tourner l'obscurité, et, avant de retomber dans le sommeil, j'entendis nettement la porte d'entrée s'ouvrir en catimini, et se refermer un peu plus tard. Je sortis le bras des draps et le tendis pour allumer la lampe de la chambre. Je retins ma respiration pour détecter un son en provenance du salon : rien, le train-train habituel des cafards. Sous l'influence de cet état ensommeillé, je me penchai pour attraper la boîte de biscuits chinois, histoire de compléter le rêve. Je déchirai l'emballage,

cassai le biscuit en deux et dépliai le petit papier : *le futur n'est plus comme avant*. J'éteignis et retournai à mon sommeil inquiet, agacé par l'inconfort des miettes de biscuit, qui s'étaient éparpillées dans les draps.

Quand je me rappelai le lendemain matin le bruit de la porte d'entrée, j'examinai l'appartement, autant que le permettait mon mal de tête, pour voir s'il manquait quelque chose. Je ne remarquai rien. Je pris mes cachets habituels et sortis, dans l'intention de m'éclaircir les idées, et de dissiper ma gueule de bois chez la maraîchère.

Il y avait une ambiance mortelle dans le hall : les sociétaires ne quittaient pas leurs mains du regard et commentaient, au milieu des soupirs, quelques épisodes du *Temps perdu* qu'ils avaient particulièrement appréciés.

— Et là, qui est mort ? leur demandai-je.

— N'oubliez pas, me répondit Francesca, vous avez vingt-quatre heures.

J'entrai chez la marchande de légumes sans pouvoir empêcher le soleil de me marteler le front, au point que je faillis vomir. Je n'avais jamais tant apprécié la pénombre de l'arrière-boutique et son atmosphère tempérée. Juliette leva les yeux de son journal quand elle entendit mes pas hésitants.

— Tu as vu ? dit-elle en se référant à ce qu'elle venait de lire, on a délogé les gens dans un rayon de deux kilomètres autour du monument, il paraît que la faille avance.

— Tu m'offres à boire ? suppliai-je.

— Tu m'as l'air cuit, Teo, on te sent à vingt mètres.

— Tu m'offres une bière, oui ou non ?

— Du calme, monsieur, je vais te donner une bière, tu le sais, mais je crois que tu devrais d'abord manger quelque chose. Tu veux que je commande quelques grillades de tacos ? Moi j'ai les tripes qui rugissent.

J'étais d'accord. Je lui donnai un billet de vingt pesos et m'affalai sur une chaise, à côté de celle de Juliette, qui venait de partir vers l'entrée du magasin pour passer la commande, tacos et bière, à tue-tête. Elle revint,

posa le journal ouvert sur la table et se rassit.

— Il suffit que je respire pour me mettre à ton niveau, me dit-elle.

— Francesca est entrée dans mon appartement en pleine nuit.

— Elle voulait te violer ?

— Eh, c'est du sérieux.

— Tu es tellement ivre que tu as perdu ton sens de l'humour !

— Je n'ai pas envie de rigoler.

— Attends, je vais te donner un cachet.

— J'en ai déjà pris un.

— Comment sais-tu que Francesca est entrée ? Tu l'as vue ?

— Je ne l'ai pas vue, mais j'ai entendu le bruit de la porte s'ouvrir et se refermer, je dormais à moitié, je n'ai pas pu me lever.

— Peut-être que si tu buvais moins...

— Si je buvais moins, Francesca n'entrerait pas dans mon appartement ?

— Si tu buvais moins, tu te serais levé et tu l'aurais surprise la main dans le sac. À supposer qu'elle l'ait mise. Tu es sacrément parano ! Pourquoi serait-elle entrée ?

— Pour chercher les *Temps perdus*.

— Elle l'aurait fait avant, maintenant ce n'est plus nécessaire, elle te tient par ce que tu sais.

— N'exagère pas, *Youliet*.

— Je n'exagère pas, c'est la vérité, pas moyen d'y échapper.

— Au fait, tu as parlé à Dorotea ?

— Elle m'a promis de transmettre le message.

— Je t'ai demandé de me trouver le numéro de Mao !

— Dorotea n'a pas voulu me le donner, elle m'a dit que c'était plus sûr pour nous.

— Ils adorent vraiment jouer comme des gamins !

— Pas toi ?

Un mioche entra dans la boutique, avec deux assiettes en carton remplies de tacos, et une bouteille de bière.

— Attends, me dit Juliette, avant de manger, je vais te donner un *chile serrano*, ça va te soulager.

Elle remplit deux verres de bière et me tendit le chile après l'avoir frotté entre ses mains pour qu'il soit plus virulent. Puis on mangea en silence. Elle mâchait et remâchait, moi je mâchais et transpirais, trempé de la tête aux pieds. La bière, comme par miracle, me remit dans un état plus agréable que la cuite : une simple ivresse. Juliette m'apporta un rouleau de papier hygiénique pour m'éponger le visage et pour moucher ce qui commençait de couler par mon nez de patate. En me mouchant, je me dis que je n'avais jamais demandé à Juliette, qui en fin de compte était une experte dans ce genre de choses, s'il était vrai que mon nez avait la forme d'un tubercule.

— Dis donc, il ressemble à quoi, mon nez ?

— Tu veux vraiment que je te le dise ? Il a un petit air...

— De patate ?

— Oui, mais plutôt de patate péruvienne. Tu en as déjà vu ? Ces patates toutes rouges.

Je lui tendis mon verre pour qu'elle me le remplisse ; en le prenant, elle me regarda comme si elle évaluait l'ampleur et la nature de mes besoins immédiats.

— Tu devrais aller te recoucher, suggéra-t-elle. Un petit somme te ferait du bien, maintenant.

— Tout plutôt que dormir ! Ces derniers temps, j'ai des rêves très bizarres.

— Érotiques ?

— Mais merde, je parle sérieusement ! Pourquoi faut-il tourner tout ce que je dis en dérision ?

— Parce que nous tournons tout en dérision, et parce que, si je puis me permettre, en matière de dérision c'est toi le roi. Maintenant, si tu veux être sérieux, ne te gêne pas, allons, raconte-moi tes rêves.

— Je ne veux pas te raconter mes rêves, tu risquerais de les interpréter.

— Ce serait bien de ta faute.

— Ah bon ?

— Bien sûr, à cause de ce bouquin folingue que tu m'as offert.

— Tu le lis ?

— De temps en temps, avant de m'endormir. On dirait un film d'horreur. Attends.

Je la vis traverser la petite cour et entrer dans sa chambre. Peu après, elle revint en feuilletant le livre, cherchant un passage précis. Elle se planta devant moi, tourna encore quelques pages et dit enfin :

— J'y suis. Écoute ça !

Et elle lut : *En nous existe aussi un ange obscur, une conscience qui brille dans l'obscurité et qui a un lien a priori avec l'inframonde par le biais des chiens fouineurs et de la sorcellerie, des lunes noires, des fantômes, des ordures et des poisons.*

Elle tourna la page, et une autre, encore une autre, essayant de repérer un autre passage.

— Et ça ne te donne pas des cauchemars ? lui demandai-je.

— Qu'est-ce que tu crois : je rêve toutes les nuits de la déesse Coatlicue.

Mao entra dans le bar en traînant sa valise à roulettes, dans laquelle il transportait les *Temps perdus*. Il était presque huit heures du soir et depuis belle lurette j'avais perdu le compte des bières bues, tant j'étais angoissé : si loin de ma *Théorie esthétique* et si proche de l'asile. Il s'assit en face de moi et se mit à fléchir le bras droit, qu'il avait utilisé pour traîner son chargement.

— Merde, Mao, dis-je, c'était urgent, Dorotea ne t'a pas transmis le message ?

— L'opération ne date que d'hier, répondit-il, il a fallu l'avancer parce que vous mettiez la pression.

— Alors ?

— Succès total.

— Je parle des *Temps perdus*, tes opérations, je m'en fous. Tu les as ?

— Ils sont dans la valise, vous m'offrez une petite mousse ?

— Tes bières, tu te les paies, mon gars.

Il cria au patron qu'il voulait une Victoria, il avait tellement envie de me raconter ce qui était arrivé que les mots allaient sortir de sa bouche comme des ballons.

— Vous ne voulez vraiment pas que je vous raconte ?

— C'était bien une opération clandestine ?

— Vous avez contribué à la cause, vous méritez de savoir.

— Tu mélanges tout, je n'ai pas de causes, j'ai des problèmes, depuis la dernière fois que nous nous sommes vus, les choses se sont diablement compliquées.

Il me trouvait si abattu qu'il parut me prendre en pitié, et ses dreads s'aplatirent, déprimés.

— Puis-je vous aider d'une façon ou d'une autre, demanda-t-il.

— Dans l'immédiat, tu attends avec moi que les sociétaires aillent se coucher, pour ramener les *Temps perdus* dans mon appartement. Ensuite, tu m'aideras à les restituer.

— Tout ce que vous voudrez, grand-père.

On but deux ou trois autres bières, pendant lesquelles je tentai de juguler la logorrhée de Mao, qui tenait absolument à faire de moi le complice verbal de ses tribulations, puis je l'envoyai jeter un coup d'œil dans le hall. À son retour, il me dit :

— Le passage est libre.

Une fois dans l'appartement, j'ouvris la valise pour vérifier son contenu : tous les *Temps perdus* étaient là, mais malmenés, les coins des couvertures écrasés, les reliures décentrées, des pages arrachées, et sur une couverture on voyait même, bien marquée, l'empreinte d'une chaussure.

— Putain, Mao, qu'as-tu fabriqué ?

— Je croyais que vous ne vouliez pas que je vous raconte ?

— Tu n'as rien à me raconter, mais pourquoi sont-ils tellement esquintés ?

— On s'en est servi comme armes pour l'opération, grand-père.

— Quelle opération ? Une guéguerre de *Temps perdus* ?

— Vous voulez que je vous raconte, oui ou non ?

— Raconte-moi le minimum, j'ai assez d'ennuis comme ça.

— Le minimum, c'est que nous avons enlevé un chien.

— Un chien ?

— Mais pas n'importe lequel : le chien du fils de l'homme le plus riche du monde.

— Mais le chien était mort, non ?

— Ils en avaient un autre : la compagne du labrador. Et maintenant, allons au jardin d'Épicure.

Le lendemain, Juliette communiqua à Francesca les conditions de la restitution. Le papier que je trouvai dans ma boîte aux lettres expliquait que la *Théorie esthétique* était dans mon appartement, sous le lit. Je la trouvai, coincée au fond de la boîte où je rangeais mes biscuits chinois. De leur côté, les sociétaires récupérèrent les *Temps perdus* au milieu des arbustes du jardin d'Épicure. Comme la période d'abstinence avait atteint son paroxysme, ils s'installèrent aussitôt sur les bancs et se mirent à lire. C'est là que la police les arrêta : en invoquant les *Temps perdus* maltraités comme preuves, ils les accusèrent de détention d'armes visant à une tentative d'homicide et à la privation illégale de la liberté canine.

Le chien n'avait pas cessé de gratter à la porte de ma chambre, ce qui signifiait que maman avait quitté la maison sans l'emmener. Je détestais ce chien plus que tout autre, encore plus que le chien qui avait poussé mon père à claquer la porte, encore plus que Vinseul, même avant qu'il devienne le symbole définitif du plus profond tragique. C'était un roquet nerveux, qui semblait toujours sur le point d'avoir une crise cardiaque, jusqu'au moment où il s'endormait : il s'étirait, tremblait, aboyait et grognait contre des ennemis oniriques. Ma mère l'avait appelé Quatrevingtrois, l'année où elle l'avait adopté, car lorsqu'elle l'avait ramené à la maison, deux semaines après le décès du précédent, ma sœur avait dit que notre vie était ponctuée par les chiens de maman. C'était vrai, en évoquant des épisodes de notre histoire, nous ne disions pas : ça s'est passé dans les années 1960, ou 1940, encore moins avant ou après le départ de papa, qui avait été le véritable partage des eaux de l'histoire familiale. Nous disions, peut-être une façon de nous évader : c'était à l'époque de Vinseul. Ou à l'époque de Marché, ce chien au poil soyeux qui avait fini par mourir, je l'explique à ma décharge, d'une infection urinaire généralisée qui l'avait gonflé comme un ballon (et rendu inutilisable aux fins gastronomiques).

Quatrevingtrois était devenu anachronique un an plus tard, en 1984, et au moment où il grattait à la porte de ma chambre, dans le courant de l'année 1985, il était une calamité qui mettait ma patience à l'épreuve et m'incitait à me demander, sérieusement, si le chien arriverait en 1986.

À l'époque, je dormais ou essayais de dormir jusqu'à midi, car j'allais au lit au minimum à trois heures du matin, après avoir fermé boutique à minuit, et à une heure le week-end, après avoir tout nettoyé, jeté les ordures, et reconduit la carriole dans un garage où je payais pour qu'on me la garde, et après avoir bu deux ou trois verres, qui devenaient parfois quatre ou cinq, dans un bar voisin. Ma sœur partait tôt au travail et maman allait et venait, lançant des ordres pour essayer de remplir sa journée, comme toute personne oisive. Au fil des chiens, ainsi s'écoulait sa vie : j'avais cinquante ans et ma sœur cinquante et un. Après mon père, personne n'avait plus osé quitter la maison.

Je sortis du lit quand, malgré la cuite, je me rappelai que ce matin-là ma mère était dans un des rares endroits où elle ne pouvait pas emmener le chien : chez le médecin. Le roquet n'allait pas me laisser tranquille tant que je ne l'aurais pas emmené faire son pipi. Je bus un verre d'eau à la cuisine et trouvai sur la table les résultats des analyses qu'on avait envoyés la veille à ma mère : aucune affection cardiaque n'avait été détectée, contrairement à ce qu'elle croyait. Elle avait oublié les résultats à dessein, pour ne pas influencer le deuxième avis qu'elle solliciterait ce jour-là, pensait-elle. Autrement dit, pour ne pas être traitée d'hypocondriaque, pour ne pas être renvoyée chez elle sans avoir passé d'autres examens.

Il allait être onze heures, j'enfilai mes habits de la veille et, poursuivi par Quatrevingtrois, je sortis sur le palier où je trouvai tous les voisins, absolument tous, en groupes informes et mouvants, les radios à plein volume, les portes des logements ouvertes, les télévisions branchées. Mon désarroi dura une seconde et devint stupeur quand je vis Marilín. Au fil des rancœurs, il y avait vingt-cinq ans que nous ne nous adressions plus la parole.

Vu sa coquetterie légendaire, un événement grave avait dû arriver : elle avait le visage lavé et portait un ensemble blouse et pantalon qui aurait pu être un pyjama. Sans maquillage, les rides de son visage étaient l'évidence de tout ce que je n'avais pas voulu voir jusqu'alors et que, de fait, je refusais toujours de voir.

— Où est ta mère ? me demanda-t-elle.

— Chez le médecin. Que se passe-t-il ?

— Tu n'es pas au courant ? Un tremblement de terre !

— Je dormais.

— J'ai sonné toute la matinée chez toi.

— Je n'ai rien entendu. J'ai le sommeil lourd.

— Peut-être que si tu ne buvais pas tant...

— Si je ne buvais pas tant, il n'y aurait pas eu de tremblement de terre ?

Sans blague !

— Où est allée ta mère ?

— Chez le médecin.

— Où ?

— Je ne sais pas, à l'hôpital de cardiologie, je crois.

— Tu en es sûr ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas, je crois que oui.

— Il paraît que le Centre médical s'est écroulé.

— Qui a dit cela ?

— Je ne sais pas, la radio, ou la télévision.

— Je vais appeler ma sœur.

— Où ?

— À son travail.

— Le téléphone ne fonctionne plus.

Je quittai Marilín et rentrai dans l'appartement sans me soucier de Quatrevingtrois, qui de toute façon ne me quittait pas d'une semelle, enfin affolé à juste titre, gagné par l'hystérie collective. J'allumai la télévision et découvris alors le papier posé dessus avec ce message : *Rappelle-toi qu'aujourd'hui je vais à la cardiologie. Je ne sais si j'en ai pour longtemps, sors Quatrevingtrois pour qu'il fasse ses besoins. Si j'ai quelque chose de grave et qu'on doive m'hospitaliser, n'oublie pas de lui donner à manger ce soir. Ta sœur va m'accompagner.*

OceanofPDF.com

Je me présentai au commissariat, accompagné de Dorotea et de Willem, et nous déclarâmes que les *Temps perdus* avaient disparu le jour du délit et que les sociétaires venaient de les récupérer quand ils avaient été arrêtés. J'avais apporté l'argent de la caution, une somme qui équivalait à deux années de vie. Cela ne me gênait pas de le faire, pas à ce moment-là : cinq ou six ans de plus, au lieu de sept ou huit, ou trois ou quatre au lieu de cinq ou six, c'était du pareil au même. En outre, on pouvait récupérer la caution, si les sociétaires étaient innocentés. Il était beaucoup moins probable qu'on leur rende un jour les *Temps perdus*, finalement devenus la preuve objective d'un crime.

On attendit leur libération. Il n'y eut ni embrassades ni scènes de soulagement à leur sortie, juste un croisement de regards à mi-chemin entre la haine et la reconnaissance, si tant est qu'il existe un chemin qui rattache ces deux sentiments. On était venus en taxi, et comme maintenant on était une foule, on suggéra de rentrer en métro. Un des sociétaires, qui tout au long de cette histoire n'avait rien dit ni fait pour se singulariser, dit qu'il avait travaillé dans ce coin, qu'il pouvait nous guider jusqu'à la station de métro. On marcha en silence, Dorotea et Willem main dans la main, moi cherchant le moment de lâcher une plaisanterie pour ne plus ressembler à un cortège funèbre. Au deuxième carrefour, je dis :

— Vous nous avez beaucoup manqué.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda Francesca.

Pourquoi ai-je fait quoi ? me dis-je. Prêter les *Temps perdus* pour commettre un crime et les rendre ensuite pleins de preuves qui vous impliquaient, ou feindre de ne rien savoir et dire que tout avait été un malentendu ?

— Pourquoi ai-je fait quoi ? demandai-je à haute voix.

— Payer la caution, répondit-elle. Vous n’y étiez pas obligé, nous étions en train de réunir la somme. Je vais vous payer ce qui me corresp...

— Ne vous faites pas d’illusions, *Franchesca*, je ne l’ai pas fait pour la raison que vous croyez.

— Qu’est-ce que je crois ?

— Que je me suis ramolli, que je me sens coupable, que je me crois en dette avec vous tous.

— Ce n’est pas le cas ?

— Bien sûr que non.

— Alors quoi ?

— C’est une négociation. La vraie négociation. Vous escamotez le certificat médical et je n’informe pas l’administration de l’immeuble que la présidente de l’assemblée est l’objet d’une plainte pour un délit.

— Un délit dont je suis innocente.

— C’est pourquoi j’ai payé la caution.

— Parce que vous vous sentez coupable.

— Parce que si les *Temps perdus* n’avaient pas disparu, rien de tout cela ne serait arrivé.

— J’ignorais que vous aviez un sens de la justice.

— Venez ce soir prendre un whisky, et je vous expliquerai tout ce que je sais de la justice et des façons de la pratiquer, à commencer par les catacombes de l’Empire romain.

— Vicieux.

— Voilà qui est mieux.

Nous marchions toujours en silence. C'était cette heure du soir où la seule trace du soleil était la chaleur qui montait du macadam, je regardai l'horizon, entre les immeubles, et découvris l'autoportrait imprimé sur une bâche en plastique, accroché au mur d'un ancien palais colonial.

— ATTENDEZ ! criai-je.

Tout le monde s'arrêta net, imaginant qu'un danger menaçait, une voiture en folie, un chien enragé.

— Que se passe-t-il ? demanda Willem.

— Que se passe-t-il ? demanda Francesca.

— Que se passe-t-il ? demanda Dorotea.

— Que se passe-t-il ? demanda le chœur des sociétaires.

Je lus l'annonce de l'exposition : *La nature blessée. Manuel González Serrano. 1917-1960.*

— C'est lui, répondis-je.

— Qui ? demanda Willem.

— Le Sorcier.

J'avancai le bras vers le sociétaire anonyme qui nous avait guidés jusque-là et, le pinçant pour vérifier que je ne rêvais pas, je lui demandai :

— Comment tu t'appelles, toi ?

— Je m'appelle Virgilio.

Et alors un jour, comme il fallait s'y attendre, comme c'était normal, papa mourut pour de vrai. Une femme me l'expliqua par téléphone, du service de médecine légale de Manzanillo, et, même si les calculs de l'âge de mon père rendaient plus probables que ce soit vrai, je n'avais pas l'intention de retomber dans le piège. Je lui assurai que j'avais besoin du certificat de décès pour certaine démarche avant de faire le déplacement, et on me l'envoya par fax à la papeterie qui était en face de l'immeuble où j'avais déménagé et où je vivais alors, seul. Ironie de la vie : avant la mort véritable de papa, j'avais vécu la disparition de ma mère et de ma sœur. Le fax était arrivé, flou, décalé, mais on pouvait voir les armes du gouvernement de Colima et la moitié du nom de mon père. Une demi-vérité, en quelque sorte, qui m'obligeait à aller chercher une confirmation.

Je pris le car et douze heures plus tard j'arrivai à Manzanillo. À la gare routière, personne ne m'attendait. À la morgue, on m'apprit que mon père était vraiment mort, et qu'il s'était suicidé. Il avait pris du cyanure et, en plus, une prétendue formule de conservation qui retarderait la putréfaction du cadavre. Il l'expliquait dans une lettre qu'il avait laissée pour moi, la lettre du suicidé. Mon père y avait rédigé, à l'encre rouge et d'une écriture tremblante et serrée, si penchée à droite que les phrases semblaient l'avoir devancé pour trépasser, un message que je mis des heures à déchiffrer, assis dans la salle d'attente de la morgue, à attendre qu'on libère le cadavre : *L'heure est venue, l'heure parfaite. Tu me ramènes à Mexico et me remets au Semefo. Au collectif d'art, hein, pas au vrai Semefo, le service de*

médecine légale, ne confonds pas. J'ai vu une exposition formidable à Colima la semaine dernière : il y avait des bocaux de sang humain et des portraits de cadavres. Contacte Teresa Margolles, elle aura une idée.

Le soir même, je le fis incinérer et le lendemain je payai un pêcheur pour qu'il m'emmène en pleine mer. Quand on fut assez loin de la côte, je confiai les cendres de mon père à l'océan Pacifique.

— Qui était-ce ? me demanda le pêcheur.

— Mon père.

L'homme oscillait au rythme du balancement de l'embarcation, homme et bateau synchronisés par la routine de la solitude de la pêche. Je fermai les yeux pour essayer de me rappeler mon père quand il était jeune, mais tout ce qui me vint à l'esprit fut l'image d'un verre avec le logo d'une marque de bière dans lequel y trempaient ses pinces, l'eau éternellement trouble. Le pêcheur interrompit ma rêverie.

— Il vaut mieux que vous ne regardiez pas.

Naturellement, j'ouvris les yeux et regardai la surface de la mer : un banc de poissons dévorait les restes de mon père.

— Cela vous dérange ? demanda le pêcheur.

Il déroulait un filet.

Je lui dis que non.

Et il en profita pour se mettre à pêcher.

Debout devant les murs de l'exposition, flanqué de Dorotea et de Willem, qui avaient voulu m'accompagner, j'entrepris de lire les textes qui accompagnaient les tableaux accrochés, pincements qui, cependant, ne parvenaient pas à me réveiller : *Né à Lagos de Moreno, Jalisco, en 1917, Manuel González Serrano a appartenu à l'Autre visage de l'École mexicaine de peinture, appelé aussi Contre-courant. Il connut sa période la plus prolifique dans les années quarante et la première moitié des années cinquante du siècle dernier. Au terme d'une vie marquée par de nombreux épisodes d'internement dans des hôpitaux psychiatriques, il est mort dans l'indigence, en pleine rue, au centre de Mexico.*

Le musée bourdonnait d'agitation car l'heure de fermeture approchait, les salles connaissaient l'affluence habituelle : des dames chics sans aucun goût qui ne manquaient aucune exposition, des gamins qui recopiaient les titres des œuvres sur leur cahier pour prouver à leur professeur qu'ils étaient là, des groupes de retraités qui respectaient l'agenda hebdomadaire, des touristes étrangers assoiffés d'exotisme et toujours prêts à comprendre de travers, des couples de jeunes qui à la sortie iraient prendre une glace. J'échappais à la foule qui s'agglutinait devant les tableaux, pressé d'arriver au texte suivant, comme si ces textes étaient le chapitre final d'un livre où seraient expliqués la signification de l'histoire et du sens de ma vie : *Le Sorcier continue d'être dans une large mesure un artiste inconnu, en raison de la rare ou nulle inclusion de sa production dans les fonds*

muséographiques publics, dans les textes de présentation des commissaires d'expositions temporaires et dans la bibliographie consacrée à la peinture mexicaine de la première moitié du xx^e siècle.

Dorotea et Willem avaient remarqué mon trouble et me harcelaient de questions :

— Vous ne vous sentez pas bien ?

— Vous voulez que j'aille chercher un *verrrre* d'eau ?

Et moi je disais :

— Regarde, Willem, lis ça.

Et il lisait : *Une fois installé dans la capitale du pays, au début des années 1930, il abandonna très vite les études commencées de façon sporadique à San Carlos et à La Esmeralda.*

— Ce qui veut *dirrre* ? demandait Willem.

— Sporadique veut dire de temps en temps, répondais-je.

— Je ne parle pas de ça. Je veux *dirrre* qu'est-ce que ça veut *dirrre* tout ça, cette exposition. Ça veut *dirrre* qu'il y a effectivement une *mémoirrre* pour tout le monde ? Que l'*historrre* *corrige* ses *erreurs* ?

— Je ne sais pas, *Güilen*, ceci n'est pas un roman, c'est la vie, ce n'est pas si simple à expliquer.

On quitta le musée quand les gardiens nous jetèrent dehors et on reprit notre marche, moi en titubant, en direction de la station de métro, conformément aux instructions de Virgilio. Je palpais des deux mains le dépliant de l'exposition que j'avais pris pour confirmer, le lendemain, et le lendemain et encore le lendemain, que cela était vraiment arrivé. Nous marchions en silence, un silence parfois rompu par le bruit des baisers que les tourtereaux échangeaient.

Deux cents mètres avant d'arriver au métro, on pouvait voir l'attroupement : la station semblait fermée. Au milieu de la cohue, on trouva les sociétaires discutant du meilleur moyen de revenir à l'immeuble.

— Que se passe-t-il ?

— Le métro est fermé, dit Hipólita.

— Tout le métro, précisa Francesca. Il paraît que la ville est un chaos.

On se mêla aux conversations, ici et là, et on rassembla un bon résumé des rumeurs : la terre avait grincé, la faille du monument à la Révolution s'était étendue, elle traversait l'avenue Insurgentes et le Paseo de la Reforma en entier ; on disait que la foule s'était réunie autour du monument, d'abord pour échanger des commérages, mais la chose avait évolué vers un soulèvement ; on disait que le monument à la Révolution s'était effondré ; on disait que le métro était fermé par sécurité et qu'il n'était pas près de rouvrir.

— Je sais comment rentrer à pied, assura Virgilio, et on lui emboîta le pas.

Cela nous prit presque une heure, au rythme chagrin que nous imposaient les varices des unes, les durillons des autres, les arythmies de quelques-uns, le souffle court de tous. On fut témoins d'un embouteillage qui paralysait la ville entière et dont il n'y avait pas moyen d'échapper, sauf en abandonnant la voiture sur place. On vit les gens sortir dans la rue et on entendit la clameur souterraine d'une chose qui se réveillait.

En arrivant devant notre immeuble, vers huit heures du soir, nous vîmes trois camionnettes qui chargeaient les tomates pourries de la marchande de légumes. Juliette sortit pour me crier :

— Le jour est arrivé, Teo ! Le jour est arrivé !

Willem me prit à part et me souffla, la plaquette portant son nom tremblant côté cœur :

— Vous pouvez me prêter votre appartement ?

Je lui donnai les clés et le vis traverser le hall, sa main dans celle de Dorotea, et je ne pus retenir un frémissement : l'histoire allait écrire une page glorieuse. La porte de l'immeuble se referma et je me retrouvai sur le

trottoir.

— Tu viens ? me demanda Juliette, qui se préparait à fermer sa boutique.

— Où ?

— Les gens se rassemblent sur la place de la Ciudadela.

— Je ne suis pas chaud pour ce genre de choses, *Youliet*, je vais prendre une bière au bar.

Elle éclata d'un rire joyeux et l'espace d'un instant je crus que pour elle la révolution était une fête de carnaval où elle serait la reine, mais elle riait d'autre chose :

— C'est vrai, tu es vraiment un vicieux, Teo.

— Pourquoi ?

— Comment cela, pourquoi ? dit-elle en baissant les yeux sur mon entrejambe. Regarde donc, tu as mouillé ton pantalon !

J'allai au bar du coin, entrai et allai directement aux toilettes pour m'essuyer. Quand j'eus simplement l'air de m'être uriné dessus, je ressortis et commandai une bière et une tequila, et m'assis pour voir entrer Mao, traînant la valise dans laquelle étaient allés et venus les *Temps perdus*, et qui tel un bolide incontrôlé fonça droit sur ma table.

— Où est Dorotea ? cria-t-il.

— Tu es en train de rater la révolution, mon garçon.

— Où est-elle ?

— Tu le sais très bien, elle est avec *Güilen*.

— Je vais lui casser la gueule, à ce sale mormon !

— Détends-toi, Mao, rappelle-toi ce que nous disions l'autre jour.

Il s'effondra sur la chaise d'en face, vaincu, mais il se leurrait déjà en pensant que cette défaite, en réalité, n'était pas essentielle. Il donnait envie qu'on lui tapote le dos.

Je criai au patron d'apporter une bière et une tequila. On attendit en silence les consommations et il but une longue gorgée de bière.

— On a relâché le chien, dit-il.

— Je t'ai déjà dit que je ne veux rien entendre, moins j'en saurai, mieux ce sera. Pour le moment, les sociétaires sont libres, ne compliquons pas les choses.

— Je veux juste que tu saches qu'on a foiré l'opération.

— Bien, dis-je.

D'un mouvement de menton, je montrai la valise dans laquelle nous faisons notre trafic de *Temps perdus* :

— Tu as pu les récupérer ?

— J'ai été obligé de les acheter. Pour les sortir de la bibliothèque, il aurait fallu que je les rende invisibles. Et pour en récupérer autant, j'aurais dû faire toutes les facultés de lettres du pays. La prochaine fois, préviens-moi.

— Combien ?

— Mille cent pesos.

— Quoi !?

— Cent pesos pièce. Mais ne vous inquiétez pas, grand-père, j'ai prélevé le fric sur le budget de l'opération.

— Tant mieux ! Parce que je n'avais pas l'intention de te payer.

Il se pencha sur la valise et actionna la fermeture en disant :

— Je vous ai apporté autre chose.

— Les œuvres complètes d'Adorno ?

— L'élixir de Tlalnepantla, dit-il en posant une bouteille de whisky sur la table.

— Combien ?

— Cinquante pesos.

— Hé, on me la vendait trente.

— Les vingt supplémentaires, c'est l'impôt anarchiste.

Il continua de siroter sa bière et sa tequila en silence, se préparant à tourner la page, ou à faire marche arrière comme c'est encore possible quand on est jeune, avant l'épisode Dorotea, pour donner à l'histoire une direction nouvelle. Il sortit de sa méditation dans une attitude rêveuse.

— Vous avez vu, le coup de l'avion ?

Je répondis par la négative et il me passa son téléphone portable pour que je lise la nouvelle du journal : un commando terroriste avait détourné un avion plein de traders, qui faisait la ligne Londres-New York, en utilisant cinq exemplaires de l'édition annotée, reliés, mille quarante pages, de l'*Ulysse* de James Joyce.

— On fait école, me dit-il.

Il finit ses consommations et prit congé, disant que ses camarades l'attendaient place de la Ciudadela. Je lui serrai la main et dis avant qu'il s'en aille :

— Comment pourrai-je te prévenir quand j'aurai fini le whisky ?

Il nota un numéro de portable sur une serviette.

— Quand vous appellerez, demandez Juan.

— Tu t'appelles Juan ?

— Non, c'est un code.

Je commandai encore une bière et une tequila, et encore, et encore, jusqu'à l'heure où, presque à la fermeture du bar, Willem apparut avec un sourire si grand que je me rendis compte pour la première fois qu'il avait des dents énormes.

— Alors ? demandai-je.

— Je suis *amourreux*.

— Dis-moi que tu as mis un préservatif.

— Le préservatif est un péché.

— Aide-moi à porter cette valise jusqu'à l'appartement. En outre, il faut que tu laves mes draps.

Il fallut des pelles mécaniques pour dégager les décombres de l'hôpital de cardiologie : on n'avait pas sauvé maman, on n'avait pas sauvé ma sœur. On n'avait pas non plus retrouvé leurs corps, comme des milliers d'autres dans toute la ville. On organisa des funérailles symboliques, sans corps ni cadavres. Ce qu'on enterrait, à tout hasard, et encore, n'était rien d'autre que le souvenir.

Quelques semaines auparavant, lors d'une de ses crises habituelles d'hypocondrie, ma mère nous avait donné des instructions pour l'enterrer dans le caveau de famille, au Panthéon civil de Dolores, à un kilomètre de la Rotonde des Personnes illustres. Comme ses parents et ses frères étaient décédés, je n'eus qu'à obtenir une attestation de cousins éloignés, qui ne se donnèrent même pas la peine de venir à l'enterrement.

En prévision de la cérémonie, je donnai un bas nylon à Quatrevingtrois, un très long bas, aussi long que les jambes de ma sœur, un bas qu'elle ne porterait plus jamais, et les ossements du chien finirent dans un cercueil en pin avec une plaque en or où étaient gravés les noms de ma mère et de ma sœur, au-dessus de ceux du grand-père, mort pendant la Révolution d'une balle perdue.

La société littéraire acheva de lire le premier livre du *Temps perdu* et organisa, pour fêter l'événement, un cocktail avec champagne de Zacatecas et biscuits salés tartinés de pâté de thon à la mayonnaise.

Quand je traversai le hall pour aller au bar, on m'invita à participer, et je criai :

— Tant d'élégance me gâche ma gastrite !

Et au moment où je pensais que plus rien ne pourrait arriver, tant il s'en était déjà passé, il s'avéra que le nouveau livreur avait dit la vérité. On le comprit lorsque ce soir-là Hipólita trouva la boîte disparue de *chiles jalapeños* sur le palier du premier étage. L'assemblée de l'immeuble le déclara innocent du vol et coupable d'assassinat à plus d'un titre : Hipólita ne survécut pas à la chute.

Les sociétaires déclarèrent :

— C'est la faute du supermarché, qui a recruté un livreur aussi négligent.

— C'est la faute du nouveau livreur, qui ne s'est pas aperçu qu'il avait laissé tomber la boîte sur le palier.

— C'est la faute de l'administration de l'immeuble, qui n'y fait aucun entretien.

— C'est la faute du médecin, qui lui a prescrit cet analgésique si puissant qui lui chavirait la tête.

— C'est la faute de son plâtre, si elle avait pu mettre les mains elle ne se serait pas cogné la tête.

— C'est la faute du mari, s'il ne l'avait pas trompée, elle n'aurait pas été obligée de quitter Veracruz et ne serait pas venue dans cet immeuble.

— C'est la faute du champagne, qui est trop alcoolisé.

— C'est la faute d'Hipólita, qui a pris trois verres de champagne.

Je voulais apporter ma contribution :

— C'est la faute de Marcel Proust, pour ne pas avoir raccourci son *Temps perdu* !

Aux urgences, on dit qu'elle était gorgée d'analgésiques. Au moins, elle n'avait pas souffert. Il n'y eut pas de funérailles ni d'enterrement, car ses enfants incinérèrent le corps et remportèrent les cendres à Veracruz. Ils déclarèrent qu'ils allaient les disperser au pied du pic d'Orizaba. Au lieu d'une procession funèbre, la société au grand complet organisa une marche de protestation sur le supermarché. Juliette, qui était une sentimentale, leur offrit cinquante kilos de tomates. Quand, du haut de mon balcon, je vis le contingent se mettre en branle, je lui criai :

— Il y a une librairie de l'Alliance française dans la rue Sócrates !

Pour essayer de comprendre tout ce qui s'était passé, j'écrivis dans mon cahier : *Comment comprendre tout ce qui s'est passé ? Quel en a été le sens ? Était-ce une revendication des oubliés, des disparus, des maudits, des marginaux, des chiens errants ? Était-ce une façon compliquée de dire que les historiens de l'art étaient des révisionnistes ? Était-ce une plaisanterie déplacée de la vie pour se débarrasser d'Hipólita ? Ou bien tout avait-il été orchestré par le destin pour unir Willem et Dorotea ? Et s'ils avaient un enfant ? Et si un enfant finissait par être le résultat de toute cette histoire ? La vie essayait-elle de se frayer un passage à tout prix ? Ou, pis encore, y avait-il un enseignement moral m'incitant à cesser de boire et à canaliser mes impulsions vers une autre activité, par exemple écrire un roman ?*

Le besoin de tout comprendre, d'en tirer une leçon, me donna un sommeil agité. À un moment de la nuit, au bout d'une longue salle d'exposition, je reconnus le profil caractéristique du Sorcier. Je me dirigeai vers lui et il vint à ma rencontre, entouré de sa meute habituelle de chiens mélancoliques.

— Maintenant, te voilà prêt à écrire mon roman, me disait-il.

— Félicitations, répondais-je.

— Pour quoi ?

— Pour l'exposition.

— Tu crois que la reconnaissance de la postérité m'intéresse ?

— Pourquoi pas ?

— J'ai souffert le martyre, personne ne peut rien y faire.

— Un roman non plus.

— Tu as raison, mais le roman que tu vas écrire, c'est *sur moi, pas pour moi*.

— Et pour qui est-il, alors ?

— Pour qui ? Regarde.

Alors, il soulevait sa chemise et sortait, de dessous son pantalon, où il l'avait attaché, un exemplaire de la *Théorie esthétique*. Il ouvrait le livre sans hésiter, à la page 36, et m'ordonnait :

— Lis ça.

Et je lisais une phrase qui ressortait en lettres dorées : *La nouveauté s'apparente à la mort*⁴.

— Je vais mourir ? lui demandais-je.

— Pas encore. Tu vas d'abord écrire un roman. Et maintenant, réveille-toi.

— Comment !

— RÉVEILLE-TOI, MERDE !

Je me réveillai en grelottant de froid, avec une douleur aiguë au foie, et j'allai prendre un verre d'eau et un cachet pour me calmer. En traversant le salon dans l'obscurité, je vis une petite lampe allumée. Je cherchai l'interrupteur à tâtons. Quand je le trouvai, l'ampoule éclaira Francesca, drapée dans un long peignoir en soie rouge, assise dans mon petit fauteuil, utilisant sa lampe chinoise pour lire mon cahier.

— Donnez-moi les clés, ordonnai-je.

Elle me montra un trousseau fourni.

— La mienne, insistai-je.

— Je ne peux pas vous la donner, répondit-elle, c'est de ma responsabilité, la responsabilité de la présidente de l'assemblée. Sinon, qui ouvrirait la porte quand il y a un mort ?

— Vous êtes venue dans mon appartement en pleine nuit tout ce temps ?

Elle ne répondit pas, concédant que c'était bien ce qu'elle avait toujours fait.

— Comment est-il possible que je ne m'en sois pas rendu compte jusqu'à maintenant ? lui demandai-je à haute voix, mais cela ressemblait plus à une exclamation de surprise qui rebondissait dans ma tête.

— Vous avez le sommeil lourd. Peut-être que si vous ne buviez pas tant...

— Si je ne buvais pas tant, vous ne viendriez pas espionner mon cahier !

Elle se leva et posa le cahier à l'emplacement que venait d'occuper son fessier si doux, si ferme et si longuement désiré.

— Alors, maintenant vous êtes prêt à écrire le roman, dit-elle.

— Comment !?

— Vous pouvez commencer le roman.

— Il y a une chose que je ne comprends pas.

— Laquelle ?

— Pourquoi cette insistance ? Dans quel but ? Qu'est-ce que vous y gagnez ?

— Vous ne comprenez donc pas ? Je travaille pour la littérature.

— Sans blague ! Et vous touchez une bourse ?

— Quelque chose comme ça.

— *Quelque chose comme ça* ? Qu'est-ce que c'est, *quelque chose comme ça* ? Vous ne pouvez pas vous introduire dans mon appartement et jouer aux devinettes !

— Ce que je gagne, c'est un roman.

— Vous n'allez pas prétendre que maintenant vous êtes une muse.

Elle redevint silencieuse pour confirmer mon soupçon, et je haussai les sourcils comme il fallait pour demander une explication.

— Vous espériez quoi ? répondit-elle. Une nymphe se tortillant au bord d'un fleuve ? Une jeunette translucide aux longs cheveux blonds et aux yeux bleus, assise dans un café de Paris ? Une brune aux seins énormes donnant à téter aux enfants de la terre ?

— Pour être une muse, vous vous comportez de façon plutôt tordue.

— N'oubliez pas que j'ai le certificat médical. Si vous persistez dans votre hargne, je vous envoie à l'asile.

— Je pensais que les muses inspiraient, pas qu'elles extorquaient.

— Ça, c'est la vie réelle, pas de la littérature. Arrêtez vos sornettes, la seule chose que vous vouliez, c'était coucher avec moi.

— Bon. Et alors ?

— Alors quoi ?

— C'est pour quand ?

Elle porta ses mains à sa taille, au cordon de soie qui servait de ceinture au peignoir, pressa doucement le nœud, si doucement que le geste, au lieu d'un refus, prit l'air d'une vague promesse.

— Nous verrons, répondit-elle. D’abord, écrivez le roman. Écrivez sur nous. Tout ce qui nous est arrivé. Écrivez notre histoire.

Je lui montrai, dans une posture de torero, le chemin de la sortie et la regardai s’en aller, entraînée par son arrogance ordinaire, laissant derrière elle un délicat parfum aromatisé au citron. J’allais donc devoir écrire un roman. Francesca ne savait pas à qui elle avait affaire. Le lendemain, je convoquai Mao de toute urgence et, grâce aux techniques qu’il avait apprises en prenant d’assaut les édifices publics, on installa un système pour bloquer la porte de l’appartement. Le soir, je me versai le petit dernier de la journée, qui s’avéra être le troisième avant l’avant-dernier, et je réfléchis à un roman que l’auteur ne veut pas écrire, un roman sur ce qu’on ignore avoir vécu, un roman sur ce qui n’a pas été vécu, et qu’on connaît pourtant, un roman qui ressemblerait à une assiette de tacos au chien. Je feuilletai la *Théorie esthétique* au hasard, relisant des passages soulignés, les prenant pour inspiration, j’ouvris mon cahier, pris mon stylo et me mis à écrire : *À cette époque, chaque matin en sortant de mon appartement, le 3-C, je tombais sur ma voisine de palier du 3-D, qui s’était fourré dans la tête que j’écrivais un roman. Elle s’appelait Francesca et moi, excusez du peu, je n’écrivais pas du tout un roman.*

4. Extraits de *Théorie esthétique*, de T. W. Adorno sont tirés de la traduction de Marc Jimenez © Klincksieck, Paris, 2011.

DETTES ET REMERCIEMENTS

Aux membres du CIL, le Comité intime de lecteurs, qui ont considérablement amélioré le manuscrit de ce roman par leurs appréciations : Andreia Moroni, Teresa García Díaz, Cristina Bartolomé, Rosalind Harvey, Iván Díaz Sancho, Javier Villa et Luis Alfonso Villalobos.

À un moment imprécis de l'adolescence, entre deux tequilas, Óscar Serrano m'a parlé pour la première fois de son grand-oncle, Manuel González Serrano.

Patrick Charpenel a eu la générosité de me donner un cours magistral d'art mexicain du xx^e siècle, par Skype. Les imprécisions qu'on peut trouver dans ces pages relèvent de la responsabilité de la tête de romancier du romancier.

Entre les verres de vin rouge et les buts du Barça, Manuel Silva ne s'est jamais lassé de me répéter qu'on ne pouvait pas écrire, réfléchir sur l'art ni même respirer, si on n'avait pas lu la *Théorie esthétique* d'Adorno.

Carmen Cáliz, dans son cours de mythologie à l'Université autonome de Barcelone, m'a fait découvrir l'œuvre inquiétante et magnifique (et complètement camée) de James Hillman.

Ce roman est un hommage au Fondo de Cultura Económica, dont les livres m'ont accompagné toute ma vie et ont remis à niveau plus d'une table boiteuse, tout particulièrement celles du cœur et de la tête.

Les textes de l'exposition de Manuel González Serrano proviennent, légèrement revus, des reportages publiés dans *La Jornada* par Argelia Castillo et Alondra Flores Soto.

María Elena González Noval était la commissaire de l'exposition *La Nature blessée*, d'abord visible en 2013, au Museo mural Diego-Rivera de Mexico.

Certains personnages de ce roman sont réels, la plupart sont des fictions. Certains faits rapportés sont réels, la plupart sont des fictions. Les chiens sont tous des fictions : aucun n'est mort assassiné.

OceanofPDF.com

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

[OceanofPDF.com](#)